

BIBLIOTHEQUE

AMUSANTE.

Ouvrages qui paroissent:

Histoire amoureuse des Gaules, de Buffi-
Rabutin, 6 vol.

Histoire du Chevalier Ravannes, 4 vol.

Les Amours d'Henri IV, 2 vol.

Le Roman Comique de Scarron, 4 vol.

Les Contes & Romans de Voltaire,
4 vol.

Le Sopha, par Crébillon, 2 vol.

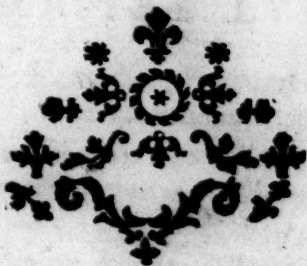
Angola, Histoire Indienne : on lui a
ajouté Acajou & Zerphile, 1 vol.

Les Confessions du Comte de ***,
par Duclos, 2 vol.

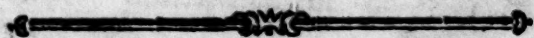


R O M A N
C O M I Q U E ,
Par M. SCARRON.
NOUVELLE ÉDITION.

QUATRIEME PARTIE.



A L O N D R E S.



M. D C C. L X X X I.

R O M A N

C O M I Q U E

P A R T I I S C A R R O N

W O R T H I E E D I T I O N

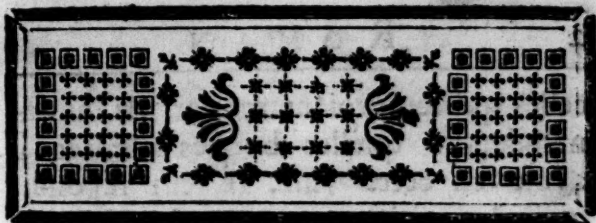
Q U A T T R I E M T H



A L O W D R E S

—

M D C C L X X I



ROMAN COMIQUE.

QUATRIEME PARTIE.

CHAPITRE LVII.

*Retour de Verville , accompagné de
Monsieur de la Garouffiere. Mariages
des Comédiens & des Comédiennes ,
& autres aventures de Ragotin.*

TOUS ceux de la Troupe furent
étonnés de voir M. de la Garouffiere :
pour Verville il étoit attendu avec im-
patience , principalement de ceux &
Part. IV.

celles qui se devoient marier. Ils lui demanderent quelles bonnes affaires il avoit en cette ville. Il leur répondit qu'il n'en avoit aucunes ; mais que M. de Verville lui ayant communiqué quelque chose d'importance , il avoit été ravi de trouver une occasion si favorable pour les revoir encore une fois , & leur offrir la continuation de ses services. Verville lui fit signe qu'il n'en falloit parler qu'en secret , & pour lui en rompre le discours , il lui présenta le Prieur de S. Louis , avec qui il avoit fait grande amitié , lui disant que c'étoit un fort galant homme. Alors la l'Etoile leur dit qu'il venoit d'achever une histoire aussi agréable que l'on en peut ouir. Ces deux Messieurs témoignèrent avoir du regret de n'être pas venus plutôt , pour avoir eu la satisfaction de l'entendre. Alors Verville passa dans une autre chambre , où Destin le suivit , & après y avoir demeuré quelques moments , ils appellerent la l'Etoile & Angélique , & ensuite Léandre

& la Caverne , que M. de la Garouffiere suivit. Quand ils furent assemblés , Verville leur dit , qu'étant à Rennes il avoit communiqué au sieur de la Garouffiere le dessein qu'ils avoient fait de se marier , & qu'il devoit repasser par Alençon pour être de la noce , & qu'il avoit témoigné vouloir être de la partie. Il en fut remercié très-humblement , & on lui témoigna de même l'obligation qu'on lui avoit d'avoir voulu prendre cette peine. Mais à propos , dit M. de Verville , il faudroit faire monter cet honnête homme qui est en bas , ce que l'on fit. Quand il fut entré , la Caverne le regarda fixement , & la force du sang fit un si merveilleux effet en elle , qu'elle s'attendrit & pleura sans en savoir la cause. On lui demanda si elle connoissoit cet homme-là ? Elle répondit qu'elle ne croyoit pas l'avoir jamais vu. On lui dit de le regarder avec attention , ce qu'elle fit , & pour lors elle trouva sur son visage tant de traits du sien , qu'elle s'écria : Ne seroit-ce point

mon frere ! Alors il s'approcha d'elle , & l'embrassa , l'assurant que c'étoit lui-même , que le malheur avoit éloigné si long-temps de sa présence. Il salua sa niece & tous ceux de la compagnie , & assista à la conférence secrète , où il fut conclu que l'on célébreroit les deux mariages ; savoir de Destin avec la l'Etoile , & de Léandre avec Angélique.

Toute la difficulté consistoit à savoir quel Prêtre les épouserait. Alors le Prieur de S. Louis , (que l'on avoit aussi appelé à la conférence) leur dit qu'il se chargeoit de cela , & qu'il en parleroit aux Curés de deux paroisses de la ville , & à celui du fauxbourg de Montfort , que s'ils en faisoient quelque difficulté , il retourneroit à Séez , & qu'il en obtiendrait la permission du Seigneur Evêque ; que s'il ne vouloit pas lui accorder , il iroit trouver Monseigneur l'Evêque du Mans , de qui il avoit l'honneur d'être connu , parce que sa petite église étoit de sa juridiction , & qu'il ne croyoit pas d'en être refusé. Il

fut donc prié de prendre ce soin-là. Cependant on fit secrètement venir un Notaire , & l'on passa les contrats de mariage. Je ne vous en dis point les clauses , car cette particularité n'est pas venue à ma connoissance , mais bien qu'ils se marierent. MM. de Verville , de la Garouffiere & de S. Louis , furent témoins. Ce dernier alla parler aux Curés , mais aucun d'eux ne voulut les épouser , alléguant beaucoup de raisons que le Prieur ne put surmonter , parce qu'il n'en étoit peut-être pas capable ; ce qui le fit résoudre d'aller à Sééz. Il prit le cheval de Léandre & un de ses laquais , & alla trouver le Seigneur Eveque qui résista un peu à lui accorder sa requête ; mais le Prieur lui remontra que ces gens-là n'étoient véritablement d'aucune paroisse ; car ils étoient aujourd'hui dans un lieu , & demain dans un autre : que pourtant on ne pouvoit pas les mettre au rang de vagabonds & gens sans aveu ; (ce qui étoit la plus forte raison sur laquelle les Curés avoient

fondé leurs refus) car ils avoient bonne permission du Roi , & avoient leurs ménages , & par conséquent étoient censés sujets des Evêques dans le diocèse desquels ils se trouvoient lors de leur résidence en quelque ville ; que ceux pour qui il demandoit la dispense , étoient dans celle d'Alençon , où il avoit juridiction , tant sur eux que sur les autres habitans , & que par cette raison il pouvoit les dispenser , comme il l'en supplioit très-humblement , parce que d'ailleurs ils étoient fort honnêtes gens. L'Evêque donna pouvoir au Prieur de les épouser en quelle église il voudroit. Il vouloit appeler son Secrétaire pour la dispense en forme ; mais le Prieur lui dit qu'un mot de sa main suffisoit , ce que le bon Seigneur fit aussi agréablement qu'il lui donna à souper. Le lendemain il s'en retourna à Alençon , où il trouva les fiancés , qui préparoient tout ce qui étoit nécessaire pour les noces. Les autres Comédiens (qui n'avoient point été du secret) ne savoient

que penser de tant d'appareil , & Ragotin en étoit le plus en peine. Ce qui les obligeoit à tenir la chose ainsi secrète , n'étoit que ce que vous avez appris de Destin ; car pour Léandre & Angélique , cela étoit connu de tous , & aussi la crainte de ne réussir pas à la dispense. Mais quand ils en furent assurés , on rendit la chose publique , on lut les contrats de mariage devant tous , & l'on prit jour pour épouser. Ce fut un furieux coup de foudre pour le pauvre Ragotin , à qui la Rancune dit tout bas : « Ne vous l'avois-je pas bien dit , » je m'en étois toujours défié ». Le pauvre petit homme entra dans la plus profonde mélancolie que l'on puisse imaginer , laquelle le précipita dans un furieux désespoir , comme vous l'apprendrez dans le dernier chapitre de ce roman. Il devint si troublé , que passant devant la grande église de Notre-Dame un jour de fête que l'on carillonna , il tomba dans l'erreur de la plupart des gens du vulgaire , qui croient que les

cloches disent tout ce qu'ils s'imaginent. Il s'arrêta pour les écouter , & il se persuada facilement qu'elles disoient :

Ragotin , ce matin ,
A tant bu de pots de vin ,
Qu'il branle , qu'il branle.

Il entra là-dessus dans une si furieuse colere contre le Campanier , qu'il cria tout haut : tu en as menti , je n'ai pas bu aujourd'hui extraordinairement; je ne me serois pas fâché si tu leur faisois dire:

Le mutin de Destin
A ravi à Ragotin
L'Etoile, l'Etoile.

car j'aurois eu la consolation de voir les choses inanimées témoigner du ressentiment de ma douleur ; mais de m'appeler ivrogne , ha ! tu la paieras : & aussi-tôt il enfonça son chapeau , & entra dans l'église par une des portes où il y a un degré en vis , par lequel il monta à l'orgue. Quand il vit que

cette montée n'alloit pas au clocher , il la suivit jusqu'au plus haut , où il trouva une porte fort basse , par laquelle il entra , & suivit sous le toit des chapelles , sous lequel il faut que ceux qui y passent se baissent , mais il y trouva un plancher fort élevé. Il marcha jusqu'au bout , où il trouva une porte qui va au clocher , où il monta. Quand il fut au lieu où les cloches sont pendues , il trouva le Campanier qui carillonna toujours , & qui ne regardoit point derrière lui. Alors il se mit à lui dire des injures , l'appellant insolent , impertinent , sot , brutal , maroufle , &c. mais le bruit des cloches l'empêchoit de l'entendre. Ragotin s'imagina qu'il le méprisoit , ce qui l'impatienta : il s'approcha de lui , & en même temps lui donna un grand coup de poing sur le dos. Le Campanier se sentant frappé , se tourna , & voyant Ragotin , lui dit : hé ! petit escargot , qui diable t'a amené ici pour me frapper ? Ragotin se mit en devoir de lui en dire le sujet . & de lui

faire ses plaintes ; mais le Campanier qui n'entendoit point raillerie , sans vouloir l'écouter , le prit par un bras , & en même temps lui donna un coup de pied au cul , qui le fit culbuter le long d'un petit degré de bois , jusques sur le plancher d'où l'on sonne les cloches à branle. Il tomba si rudement la tête la première , qu'il donna du visage contre une des boîtes par où l'on passe les cordes , & se mit tout en sang. Il pesta comme un petit démon , & descendit promptement ; il passa au travers de l'Eglise , d'où il alla trouver le Lieutenant-Criminel , pour se plaindre à lui de l'excès que le Campanier avoit commis en sa personne. Ce Magistrat le voyant ainsi sanglant , crut facilement ce qu'il lui disoit ; mais après en avoir appris le sujet , il ne put s'empêcher de rire , & connut bien que le petit homme avoit le cerveau mal timbré. Cependant , pour le contenter , il lui dit qu'il feroit justice , & envoya un laquais dire au Campanier qu'il le vint trouver.

Quad il fut venu , il lui demanda pour-
quoi il faisoit injurier cet honnête-hom-
me par ses cloches : à quoi il lui répon-
dit qu'il ne le connoissoit point , & qu'il
carillonna à son ordinaire :

Orléans , Beaugency ,
Notre-Dame de Clery ,
Vendôme , Vendôme ;

mais qu'en ayant été frappé & injurié ,
il l'avoit poussé , & qu'ayant rencontré
le haut de l'escalier , il en étoit tombé.
Le Lieutenant lui dit : Une autre fois
soyez plus avisé ; & à Ragotin : Soyez
plus sage , & ne croyez pas votre ima-
gination touchant le son des cloches.
Ragotin s'en retourna à la maison , où
il ne se vanta pas de son accident. Mais
les Comédiens voyant son visage écor-
ché en trois ou quatre endroits , lui en
demanderent la raison qu'il ne voulut
pas dire ; mais ils l'apprirent par la voix
commune ; car cette disgrâce avoit écla-
té ; ils rirent fort , aussi-bien que MM. de
Verville & de la Garouffière.

Le jour des épousailles des Comédiennes étant venu, le Prieur de S. Louis leur dit qu'il avoit fait choix de son Eglise pour les épouser. Ils y allèrent à petit bruit, & il bénit les mariages, après avoir fait une très-belle exhortation aux mariés, qui se retirèrent à leur logis, où ils dînèrent; après quoi l'on demanda à quoi l'on passeroit le temps jusqu'au souper. La comédie, les balets & les bals leur étoient si ordinaires, que l'on trouva bon de faire le récit de quelque histoire. Verville dit qu'il n'en savoit point. Si Ragotin n'eût pas été dans sa noire mélancolie, il se fût sans doute offert à en débiter quelqu'une; mais il étoit muet. On dit à la Rancune de raconter celle du poëte Roquebrune, puisqu'il l'avoit promis quand l'occasion s'en présenteroit, & qu'il n'en pourroit jamais trouver de plus belle, la compagnie étant beaucoup plus illustre que quand il la vouloit commencer. Mais il répondit qu'il avoit quelque chose dans l'esprit qui le troubloit, & que quand
il

il l'auroit assez libre , il ne voudroit pas rendre ce mauvais office au Poëte de faire son éloge , dans lequel il faudroit comprendre sa maison , & qu'il étoit trop de ses amis pour débiter une juste satire. Roquebrune pensa troubler la fête ; mais le respect qu'il eut pour les étrangers qui étoient dans la compagnie , calma cet orage , ensuite de quoi M. de la Garouffiere dit qu'il savoit beaucoup d'aventures dont il avoit été témoin oculaire ; on le pria d'en faire le récit , ce qu'il fit comme vous l'allez voir.

CHAPITRE LVIII.

Histoire des deux Jalouses.

LES divisions qui mirent la maitresse ville du monde au rang des plus malheureuses , furent une semence qui se répandit par-tout l'univers , & dans un temps où les hommes ne devoient avoir

qu'une ame , comme au berceau de l'Eglise , puisqu'ils avoient l'honneur d'être les membres de ce sacré corps ; mais elles ne laisserent pas de faire éclore celle des Guelphes & des Gibelins , & quelques années après celles des Capets & des Monteschi. Ces divisions qui ne devoient point sortir de l'Italie , où elles avoient eu leur origine , ne laisserent pas de se dilater par tout le monde , & notre France n'en a pas été exempte ; il semble même que c'est dans son sein où la pomme de discorde a plus fait éclater ses funestes effets : ce qu'elle fait encore à présent ; car il n'y a ni ville , bourg ni village où il n'y ait divers partis , d'où il arrive tous les jours de funestes accidens. Mon pere , qui étoit Conseiller au Parlement de Rennes , & qui m'avoit destiné pour être , comme je suis son successeur , me mit au collège pour m'en rendre capable ; mais comme j'étois dans ma patrie , il s'aperçut que je ne profitois pas , ce qui le fit résoudre à m'envoyer à la Fleche ,

où est , comme vous savez , le plus fameux collège que les Jésuites aient dans ce royaume. Ce fut dans cette petite ville-là qu'arriva ce que je vais vous apprendre , & dans le même temps que j'y faisois mes études.

Il y avoit deux Gentilshommes qui étoient les plus qualifiés de la ville , déjà avancés en âge , sans être pourtant mariés , comme il arrive souvent aux personnes de condition ; ce que l'on dit en proverbe : *entre qui nous veut & qui nous ne voulons pas , nous demeurons sans nous marier.* A la fin tous deux se marièrent. L'un qu'on appelloit M. de Fondsblanche , prit une fille de Châteaudun , laquelle étoit de fort petite noblesse , mais fort riche. L'autre que l'on appelloit M. du Lac , épousa une Demoiselle de la ville de Chartres , qui n'étoit pas riche , mais qui étoit très-belle , & d'une si illustre maison , qu'elle appartenoit à des Ducs & Pairs & à des Maréchaux de France. Ces deux Gentilshommes , qui pouvoient partager la

ville , furent toujours de fort bonne intelligence , mais elle ne dura guere après leurs mariages ; car leurs deux femmes commencerent à se regarder d'un œil jaloux , l'une se tenant fiere de son extraction , & l'autre de ses grands biens. Madame de Fondsblanche n'étoit pas belle de visage , mais elle avoit grand'mine , bonne grace , & étoit fort propre ; elle avoit beaucoup d'esprit & étoit fort obligeante. Madame du Lac étoit très-belle , comme je l'ai dit , mais sans grace ; elle avoit de l'esprit infiniment , mais si mal tourné , que c'étoit une artificieuse & dangereuse personne. Ces deux Dames étoient de l'humeur de la plupart des femmes de ce temps , qui ne croiroient pas être du grand monde , si elles n'avoient chacune une douzaine de galans : aussi faisoient-elles leurs efforts , & employoient-elles tous leurs soins pour faire des conquêtes , à quoi la du Lac réussissoit beaucoup mieux que la Fondsblanche , car elle tenoit sous son empire toute la jeunesse de

la ville & du voisinage , s'entend des personnes qualifiées , car elle n'en souffroit point d'autres ; mais cette affectation causa des murmures sourds , qui éclaterent enfin ouvertement en médisance , sans que pour cela elle discontinuât sa maniere d'agir ; au contraire , il semble que ce lui fût un sujet pour prendre plus de soins à faire de nouveaux galans. La Fondsblanche n'étoit pas du tout si soigneuse d'en avoir , & elle en avoit pourtant quelques - uns qu'elle retenoit avec adresse , entre lesquels étoit un jeune Gentilhomme , très-bien fait , dont l'esprit correspondoit au sien , & qui étoit un des braves du temps. Celui-là en étoit le plus favori ; aussi son assiduité causa des soupçons , & la médisance éclata hautement. Ce fut-là la source de la rupture entre ces deux Dames ; car avant elles se visitoient civilement : mais , comme je l'ai dit , toujours avec une jalouse envie. La du Lac commença à médire ouvertement de la Fondsblanche , fit épier ses

actions , & fit mille pieces artificieuses pour la perdre de réputation , notamment sur le sujet de ce Gentilhomme que l'on appelloit M. du Val-Rocher , ce qui vint aux oreilles de la Fondsblanche , qui ne demeura pas muette ; car elle disoit par raillerie , que si elle avoit des galans , ce n'étoit pas à douzaine comme la du Lac , qui faisoit toujours de nouvelles impostures. L'autre , en se défendant , lui donnoit le change , si bien qu'elles vivoient comme deux démons. Quelques personnes charitables essayèrent de les mettre d'accord , mais ce fut inutilement ; car elles ne purent jamais les obliger à se voir. La du Lac , qui ne pensoit à autre chose qu'à causer du déplaisir à la Fondsblanche , crut que le plus sensible qu'elle pourroit lui faire ressentir , seroit de lui ôter le plus favori de ses galans , du Val-Rocher. Elle fit dire à M. de Fondsblanche , par des gens qui lui étoient affidés , que quand il étoit hors de sa maison , (ce qui arrivoit souvent ; car il étoit continuelle

ment à la chasse ou en visite chez des Gentilshommes voisins de la ville,) que du Val-Rocher couchoit avec sa femme, & que des gens dignes de foi l'avoient vu sortir de son lit, où elle étoit. M. de Fondsblanche qui n'en avoit jamais eu aucun soupçon, fit quelque réflexion là-dessus, & ensuite fit connoître à sa femme qu'elle l'obligerait, si elle faisoit cesser les visites de du Val-Rocher. Elle répliqua tant de choses, & le paya de si fortes raisons, qu'il ne s'y opiniâtra pas, la laissant en liberté d'agir comme auparavant. La du Lac, voyant que cette invention n'avoit pas eu l'effet qu'elle desiroit, trouva moyen de parler à du Val-Rocher. Elle étoit belle & honnête, qui sont deux fortes machines pour gagner la forteresse du cœur le mieux muni : aussi, quoiqu'il fût très-attaché à la Fondsblanche, la du Lac rompit tous ces liens, & lui donna des chaînes bien plus fortes ; ce qui causa une sensible douleur à la Fondsblanche, (sur-tout quand elle ap-

prit que du Val-Rocher parloit d'elle en des termes fort insolens) laquelle augmenta par la mort de son mari , qui arriva quelques mois après. Elle en porta le deuil fort austèrement ; mais la jalousie la surmonta , & fut la plus forte. Il n'y avoit que quinze jours que l'on avoit enterré son mari , qu'elle pratiqua une entrevue secrète avec du Val-Rocher. Je n'ai pas su quel fut leur entretien , mais l'événement le fit assez connoître ; car une douzaine de jours après , leur mariage fut publié , quoiqu'ils l'eussent contracté fort secrètement , & ainsi en moins d'un mois elle eut deux maris , l'un qui mourut dans l'espace de ce temps-là , & l'autre vivant. Voilà , ce me semble , le plus violent effet de jalousie qu'on puisse imaginer ; car elle oublia la bienséance du veuvage , & ne se soucia point de tous les insolens discours que du Val-Rocher avoit fait d'elle à la persuasion de la du Lac ; ce qui justifie assez ce que l'on dit , qu'une femme hasarde

tout quand il s'agit de se venger : mais vous le verrez encore mieux par ce que je vais vous dire. La du Lac pensa enrager quand elle apprit cette nouvelle ; mais elle dissimula son ressentiment tant qu'elle put : elle fut pourtant sur le point de le faire éclater , ayant conçu le dessein de le faire assassiner dans un voyage qu'il devoit faire en Bretagne : mais il en fut averti par des personnes à qui elle s'en étoit découverte , ce qui l'obligea à se bien précautionner. D'ailleurs elle considéra que ce seroit mettre ses plus chers amis en grand risque , ce qui la fit penser à un moyen le plus étrange que la jalousie puisse susciter , qui fut de brouiller son mari avec du Val-Rocher , par ses pernicieux artifices. Aussi ils se querellerent furieusement plusieurs fois , & en furent jusqu'au point de se battre en duel , à quoi la du-Lac poussa son mari , (qui n'étoit pas des plus adroits du monde) jugeant bien qu'il ne résisteroit guere à du Val-Rocher , qui , comme je l'ai dit , étoit

un des braves du temps ; se figurant qu'après la mort de son mari , elle le pourroit encore ôter à la Fondsblanche , de laquelle elle se pourroit facilement défaire , ou par le poison , ou par le mauvais traitement qu'elle lui feroit donner. Mais il en arriva tout autrement qu'elle n'avoit projeté : car du Val-Rocher , se fiant en son adresse , méprisa du Lac , (qui au commencement se tenoit sur la défensive) ne croyant pas qu'il osât lui porter , & ainsi il se négligeoit , en sorte que du Lac le voyant un peu hors de garde , lui porta si justement , qu'il lui passa son épée au travers du corps , & le laissa sans vie , & s'en alla à sa maison , où il trouva sa femme , à qui il raconta l'action dont elle fut bien étonnée & marrie tout ensemble de cet événement si inopiné. Il s'enfuit secrètement , & s'en alla dans la maison d'un des parens de sa femme , lesquels , comme je l'ai dit , étoient de grands & puissans Seigneurs , qui travaillèrent à obtenir sa grace du Roi. La

Fondsblanche fut fort étonnée quand on lui annonça la mort de son mari , & qu'on lui dit qu'il ne falloit pas s'amuser à verser d'inutiles larmes , mais qu'il falloit le faire enterrer secrètement , pour éviter que la Justice n'y mît la main ; ce qui fut fait , & ainsi elle fut veuve en moins de six semaines. Cependant du Lac eut sa grace , qui fut entérinée au Parlement de Paris , nonobstant toutes les oppositions de la veuve du mort , qui vouloit faire passer l'action pour un assassinat ; ce qui la fit résoudre à la plus étrange résolution qui puisse jamais entrer dans l'esprit d'une femme irritée. Elle s'arma d'un poignard , & passant une fois pardevant du Lac , qui se promenoit à la place avec quelques-uns de ses amis , elle l'attaqua si furieusement & si inopinément , qu'elle lui ôta le moyen de se mettre en défense , & lui donna en même-temps deux coups de poignard dans le corps , dont il mourut trois jours après. Sa femme la fit poursuivre & mettre en prison : on lui fit son procès , & la

plupart des Juges opinerent à la mort , à quoi elle fut condamnée. Mais l'exécution en fut retardée , car elle déclara qu'elle étoit grosse; & ce qui est à remarquer , c'est qu'elle ne savoit duquel de ses deux maris. Elle demeura donc prisonniere : mais comme c'étoit une personne fort délicate , l'air renfermé & puant de la Conciergerie , avec les autres incommodités que l'on y souffre , lui causerent une maladie , & sa délivrance avant terme , & ensuite la mort ; néanmoins le fruit eut Baptême ; & après avoir vécu quelques heures , il mourut aussi. Dieu toucha le cœur de la du Lac : elle rentra en soi-même , fit réflexion sur tant de sinistres accidens dont elle étoit la cause , mit ordre aux affaires de sa maison , & entra dans un Monastere de Religieuses réformées de l'Ordre de S. Benoît , à Almenesche , au Diocese de Séez. Elle voulut s'éloigner de sa patrie pour vivre avec plus de quiétude , & faire plus facilement pénitence de tant de maux qu'elle avoit causés.

causés. Elle est encore dans ce Monastere, où elle vit dans une grande austérité, si elle n'est morte depuis quelque mois.

Les Comédiens & Comédiennes écou-
toient encore, quoique M. de la Ga-
rouffiere ne dît plus mot, quand Roque-
brune s'avança pour dire à son ordi-
naire que c'étoit là un beau sujet pour
un poëme grave, & qu'il en vouloit
composer une excellente tragédie, qu'il
mettroit facilement dans les regles d'un
poëme dramatique. On ne répondit pas
à sa proposition, mais tous admirèrent
le caprice des femmes quand elles sont
frappées de jalousie, & comme elles se
portent aux dernieres extrêmités. En-
suite de quoi l'on disputa si c'étoit une
passion : mais les savans conclurent que
c'étoit la destruction de la plus belle de
toutes les passions, qui est l'amour. Il
y avoit encore beaucoup de temps jus-
qu'à souper, & tous trouverent bon
d'aller faire une promenade dans le
parc, où étant ils s'assirent sur l'herbe.

Part. IV.

C

Destin dit alors qu'il n'y avoit rien de plus agréable que le récit des histoires, Léandre (qui n'étoit point entré dans la belle conversation , depuis qu'il étoit dans la troupe, y ayant toujours paru en qualité de valet) prit la parole, disant que puisque l'on avoit fini par le caprice des femmes, si la compagnie l'agréoit, il feroit le récit de ceux d'une fille qui ne demeueroit pas loin d'une de ses maisons. Tous l'en prièrent, & après avoir touffé cinq ou six fois, il débuta comme vous l'allez voir.

C H A P I T R E L I X.

Histoire de la capricieuse Amante.

IL y avoit dans une petite ville de Bretagne, qu'on appelle Vitré, un vieux gentilhomme, qui avoit long-temps été marié avec une très-vertueuse demoiselle, sans avoir des enfans. Entre plusieurs domestiques qui le servoient,

étoient un maître-d'hôtel & une gouvernante, par les mains desquels passoit tout le revenu de la maison. Ces deux personnages, qui faisoient comme font la plupart des valets & servantes (c'est-à-dire l'amour), se promirent mariage, & tirèrent si bien chacun de son côté, que le bon vieux gentilhomme & sa femme moururent fort incommodés, & les deux domestiques vécurent fort riches & mariés. Quelques années après il arriva une si mauvaise affaire à ce maître d'hôtel, qu'il fut obligé de s'enfuir, & pour être en assurance, d'entrer dans une compagnie de cavalerie, & de laisser sa femme seule & sans enfans; laquelle ayant attendu environ deux ans sans avoir aucune de ses nouvelles, fit courir le bruit de sa mort, & en porta le deuil. Quand il fut un peu passé, elle fut recherchée en mariage de plusieurs personnes, entre lesquelles se présenta un riche marchand, qui l'épousa; & au bout de l'année elle accoucha d'une fille, qui pouvoit avoir

quatre ans, quand le premier mari de sa mere arriva à la maison. De vous dire quels furent les plus étonnés de ces deux maris ou de la femme, c'est ce que l'on ne peut savoir : mais comme la mauvaise affaire du premier subsistoit toujours, ce qui l'obligeoit à se tenir caché, & d'ailleurs voyant une fille de l'autre mari, il se contenta de quelque somme d'argent qu'on lui donna, & céda librement sa femme au second mari sans lui donner aucun trouble. Il est vrai qu'il venoit de temps en temps, & toujours fort secrètement, querir de quoi subsister, ce qu'on ne lui refusoit point. Cependant la fille (que l'on appelloit Marguerite (se faisoit grande, & avoit plus de bonne grace que de beauté, & de l'esprit assez pour une personne de sa condition. Mais comme vous savez que le bien est depuis long-temps ce qu'on considere le plus en fait de mariage, elle ne manquoit pas de galans, entre lesquels étoit le fils d'un riche marchand qui ne vivoit pas comme tel,

mais en demi-gentilhomme, car il fréquentoit les plus honorables compagnies, où il ne manquoit pas de trouver sa Marguerite, qui y étoit reçue à cause de sa richesse. Ce jeune homme (que l'on appelloit le sieur de S. Germain,) avoit bonne mine & tant de cœur qu'il étoit souvent employé en des duels, qui en ce temps-là étoient fort fréquens. Il dansoit de bonne grace, & jouoit dans les grandes compagnies, & toujours bien vêtu. Dans tant de rencontres qu'il eut avec sa fille, il ne manqua pas à lui offrir ses services, & à lui témoigner sa passion & le desir qu'il avoit de la rechercher en mariage, à quoi elle ne répugna point, & même lui permit de la voir chez elle, ce qu'il fit avec l'agrément de son pere & de sa mere, qui favorisoient sa recherche de tout leur pouvoir; mais dans le temps qu'il se disposoit pour la leur demander en mariage, il ne voulut pas le faire sans son consentement, croyant qu'elle n'y apporteroit aucun obstacle : mais il fut fort étonné quand

elle le rebuta si furieusement de parole & d'action , qu'il s'en alla le plus confus homme du monde. Il laissa passer quelques jours sans la voir ; croyant de pouvoir étouffer cette passion , mais elle avoit pris de trop profondes racines , ce qui l'obligea à retourner la voir. Il ne fut pas plutôt entré dans la maison , qu'elle en sortit , & alla se mettre dans une compagnie de filles du voisinage , où il la suivit , après avoir fait ses plaintes au pere & à la mere du mauvais traitement que lui faisoit leur fille , sans lui en avoir donné aucun sujet ; de quoi ils témoignèrent être marris , & lui promirent de la rendre plus sociable. Mais comme elle étoit fille unique , ils n'osèrent la contredire , ni la presser sur ce sujet , se contentant de lui remontrer doucement le tort qu'elle avoit de traiter ce jeune homme avec tant de rigueur , après avoir témoigné de l'aimer. Elle ne répondit rien à tout cela , & continuoit dans sa mauvaise humeur ; car quand il vouloit approcher d'elle , elle chan-

geoit de place, & il la suivoit : mais elle le fuyoit toujours, enforte qu'un jour il fut obligé pour l'arrêter, de la prendre par la manche de son corps de jupe, dont elle cria, lui disant qu'il avoit froissé ses bouts de manche, & que s'il y retournoit, elle lui donneroit un soufflet, & qu'il feroit beaucoup mieux de la laisser. Enfin plus il s'empressoit pour l'accoster ; plus elle faisoit de diligence pour le fuir, & quand on alloit à la promenade, elle aimoit mieux aller seule que de lui donner la main. Si elle étoit dans un bal, qu'il voulût la prendre pour la faire danser, elle lui faisoit affront, disant qu'elle se trouvoit mal, & en même temps elle dansoit avec un autre. Elle en vint jusqu'à lui susciter des querelles ; & elle fut cause que jusqu'à quatre fois il se porta sur le pré, d'où il sortit toujours glorieusement : ce qui la faisoit enrager, au moins en apparence. Tous ces mauvais traitemens n'étoient que jeter de l'huile sur la braise ; car il en étoit toujours plus trans-

porté, & ne relâchoit point du tout de ses visites. Un jour il crut que sa persévérance l'avoit un peu adoucie ; car elle le laissa approcher d'elle & écouta attentivement les plaintes qu'il lui fit de son injuste procédé, à peu près dans ces termes : Pourquoi fuyez-vous celui qui ne sauroit vivre sans vous ? Si je n'ai pas assez de mérite pour être souffert de vous , au moins considérez l'excès de mon amour , & la patience que j'ai à endurer toutes les indignités dont vous usez envers moi , qui ne respire qu'à vous faire paroître à quel point je suis à vous ! Eh bien, lui répondit-elle, vous ne sauriez mieux me le persuader qu'en vous éloignant de moi ; & parce que vous ne le pourriez pas faire si vous demeuriez en cette ville ; s'il est vrai , comme vous le dites , que j'aie quelque pouvoir sur vous, je vous ordonne de prendre parti dans les troupes qu'on leve : quand vous aurez fait quelques campagnes, peut-être me trouverez-vous plus flexible à vos desirs. Ce peu

d'espérance que je vous donne doit vous y obliger , sinon perdez-la tout-à-fait. Alors elle tira une bague de son doigt , & la lui présenta , en lui disant : gardez cette bague qui vous fera souvenir de moi , & je vous défends de me venir dire adieu ; en un mot , ne me voyez plus. Elle souffrit qu'il la saluât d'un baiser , & la laissa , passant dans une autre chambre , dont elle ferma la porte. Ce misérable amant prit congé du pere & de la mere , qui ne purent contenir leurs larmes , & qui l'assurèrent de lui être toujours favorables en ce qu'il souhaitoit. Le lendemain il se mit dans une compagnie de cavalerie qu'on levoit pour le siege de la Rochelle. Comme elle lui avoit défendu de ne la plus voir , il n'osa pas l'entreprendre : mais la nuit avant le jour de son départ , il lui donna des sérénades , à la fin desquelles il chanta cette complainte , qu'il accorda aux tristes & doux accens de son luth.

Iris , maitresse inexorable ,
sans amour & sans amitié ,

Hélas ! n'auras-tu point pitié
D'un si fidele amant que tu rends misérable ?
Seras-tu toujours inflexible ?
Ton cœur sera-t-il de rocher ?
Ne le pourrai-je point toucher ?
Ne sera-t il jamais à mon amour sensible ?
Je t'obéis , fille cruelle ,
Je te dis le dernier adieu :
Jamais dedans ce triste lieu ,
Tu ne verras de moi que mon cœur trop fidelle ?
Lorsque mon corps sera sans ame ,
Quelque mien ami l'ouvrira ,
Et mon cœur il en sortira ,
Pour t'en faire un présent où tu verras ma
flamme.

Cette capricieuse fille s'étoit levée,
& avoit ouvert le volet d'une fenêtre,
n'ayant laissé que la vitre au travers de
laquelle elle se fit entendre, faisant un si
grand éclat de rire , que cela acheva de
désespérer le pauvre S. Germain, qui
voulut dire quelque chose , mais elle
referma le volet , en disant tout haut :
Tenez votre promesse pour votre profit;
ce qui l'obligea à se retirer. Il partit
quelques jours après avec la compagnie ,
qui se rendit au camp de la Rochelle,

où, comme vous l'avez pu savoir, le siège fut fort opiniâtre, le Roi à l'attaquer, & les assiégés à le défendre : mais enfin il fallut se rendre à la discrétion d'un Monarque à qui les vents & les élémens rendoient obéissance. Après que la ville fut rendue, on licencia plusieurs troupes, du nombre desquelles fut la compagnie où étoit S. Germain, qui s'en retourna à Vitré, où il ne fut pas plutôt, qu'il alla voir sa rigoureuse Marguerite, laquelle souffrit d'en être saluée : mais ce ne fut que pour lui dire que son retour étoit bien prompt, qu'elle n'étoit pas encore disposée à le souffrir, & qu'elle le prioit de ne la point voir. Il lui répondit ces tristes paroles : Il faut avouer que vous êtes une dangereuse personne, & que vous ne souhaitez que la mort du plus fidele amant qui soit au monde ; car vous m'avez jusqu'à quatre fois procuré des moyens d'éprouver sa rigueur, quoique glorieusement, mais qui eût pourtant été pour moi très-funeste. Je suis allé la chercher où de plus

malheureux que moi l'ont fatalement trouvée, sans que j'aie jamais pu la rencontrer : mais puisque vous la desirez avec tant d'ardeur, je la chercherai en tant de lieux, qu'à la fin elle sera obligée de me satisfaire pour vous contenter : mais peut-être ne pourrez-vous pas vous empêcher de vous repentir de me l'avoir causée ; car elle sera d'un genre si étrange, que vous en serez touchée de pitié. Adieu donc, la plus cruelle qui soit dans l'univers. Il se leva & vouloit la laisser, quand elle l'arrêta pour lui dire qu'elle ne souhaitoit point du tout sa mort, & que si elle lui avoit procuré des combats, ce n'avoit été que pour avoir des preuves certaines de sa valeur, & afin qu'il fût plus digne de la posséder : mais qu'elle n'étoit pas encore en état de souffrir sa recherche, que peut-être le temps la pourroit adoucir ; & elle le laissa sans lui en dire davantage. Ce peu d'espérance l'obligea à user d'un moyen qui pensa tout gâter, qui fut de lui donner de la jalousie. Il raisonnoit
en

en lui-même, que puisqu'elle avoit encore quelque bonne volonté pour lui, elle ne manqueroit pas d'en prendre s'il lui en donnoit sujet. Il avoit un camarade qui avoit une maitresse dont il étoit autant chéri que lui étoit maltraité de la sienne. Il le pria de souffrir qu'il accostât cette bonne maitresse, & que lui pratiquât la sienne, pour voir quelle mine elle feroit. Son camarade ne voulut pas le lui accorder sans en avoir averti sa maitresse, qui y consentit. La première conversation qu'ils eurent ensemble,) car ces deux filles n'étoient guere l'une sans l'autre) ces deux amans firent échange ; car S. Germain approcha de la maitresse de son camarade, qui accosta cette fiere Marguerite, laquelle le souffrit fort agréablement. Mais quand elle vit que les autres rioient, elle s'imagina que ce changement étoit concerté, de quoi elle entra dans de si furieux transports, qu'elle dit tout ce qu'une amante irritée peut dire en cas pareil. Elle fut outrée à tel point

qu'elle laissa la compagnie, en versant beaucoup de larmes. Ce qui fit que cette obligeante maitresse alla auprès d'elle, & lui remontra le tort qu'elle avoit d'en user de la sorte? qu'elle ne pouvoit espérer plus de bonheur que la recherche d'un si honnête homme, & si passionné pour elle, & que sa politique étoit tout-à-fait extraordinaire & si inutile entre amans, qu'elle pouvoit bien voir de quelle maniere elle en usoit avec le sien; qu'elle appréhendoit si fort de le désobliger, qu'elle ne lui avoit jamais donné aucun sujet de se rebûter. Tout cela ne fit aucun effet sur l'esprit de cette bizarre Marguerite; ce qui jeta le malheureux S. Germain dans un si furieux désespoir, qu'il ne chercha depuis que des occasions de faire paroître à cette cruelle la violence de son amour par quelque sinistre mort, comme il la pensa trouver. Car un soir que lui & sept de ses camarades sortoient d'un cabaret, ayant tous l'épée au côté, ils rencontrèrent quatre gentilshommes,

dont il y en avoit un qui étoit Capitaine de cavalerie , lesquels voulurent leur disputer le haut du pavé dans une rue étroite où ils passoient : mais ils furent contraints de céder , en disant que le nombre seroit bientôt égal , & du même pas allèrent prendre quatre ou cinq gentilshommes , lesquels se mirent à chercher ceux qui leur avoient fait quitter le haut du pavé , & qu'ils rencontrèrent dans la grande rue. Comme S. Germain s'étoit le plus avancé dans la dispute , il avoit été remarqué par ce Capitaine , à son chapeau bordé d'argent qui brilloit dans l'obscurité : aussi dès qu'il l'eut remarqué , il s'adressa à lui , en lui donnant un coup de coutelas sur la tête , qui lui coupa son chapeau & une partie du crâne. Ils crurent qu'il étoit mort , & qu'ils étoient assez vengés , ce qui les fit retirer , & les compagnons de S. Germain songerent moins à courir après ces braves qu'à le relever. Il étoit sans poulx & sans mouvement , ce qui les obligea à l'emporter à sa maison , où il

fut visité par les chirurgiens, qui lui trouverent encore de la vie : ils le panserent, remirent le crâne & mirent le premier appareil. La premiere dispute avoit causé de la rumeur dans le voisinage, mais ce coup fatal y en apporta bien davantage. Tous les voisins se leverent, & chacun en parloit diversement : mais tous concluoient que S. Germain étoit mort. Le bruit en alla jusqu'à la maison de cette cruelle Marguerite, laquelle se leva aussi-tôt du lit, & s'en alla en déshabillé chez son galant, qu'elle trouva dans l'état où je viens de vous le représenter. Quand elle vit la mort peinte sur son visage, elle tomba évanouie, en sorte que l'on eut peine à la faire revenir. Quand elle fut remise, tous ceux du voisinage l'accuserent de ce désastre, & lui représenterent que si elle l'eût souffert auprès d'elle, elle auroit évité cet accident. Alors elle se mit à arracher ses cheveux, & à faire des actions d'une personne touchée de douleur. Ensuite elle le servit avec une telle

assiduité tout le temps qu'il fut sans connoissance, qu'elle ne se dépouilla ni ne se coucha pendant ce temps-là, & ne permit pas à ses propres sœurs de lui rendre aucun service. Quand la connoissance lui fut revenue, on jugea que sa présence lui seroit plus préjudiciable qu'utile, pour les raisons que vous pouvez comprendre. Enfin il guérit, & quand il fut en parfaite convalescence, on le maria avec sa Marguerite, au grand contentement des parents, & beaucoup plus des mariés.

Après que Léandre eut fini son histoire, ils retournerent à la ville, où étant ils souperent, & après avoir un peu veillé, on coucha les épouses. Ces mariages avoient été faits à petit bruit, ce qui fut cause qu'ils n'eurent point de visites de ce jour-là, ni le lendemain : mais deux jours après ils en furent tellement accablés, qu'ils avoient peine à trouver quelque moment de relâche pour étudier leurs rôles ; car tout le beau monde les vint féliciter, & du-

rant huit jours ils reçurent des visites. Après la fête passée, ils continuèrent leur exercice avec plus de quiétude, excepté Ragotin, qui se précipita dans l'abîme du désespoir, comme vous l'allez voir dans ce dernier chapitre.

C H A P I T R E L X.

*Désespoir de Ragotin , & fin du Roman
Comique.*

LA Rancune se voyant hors d'espérance de réussir dans l'amour qu'il portoit à la l'Etoile, aussi-bien que Ragotin, se leva de bonne heure, & alla trouver le petit homme, qu'il trouva aussi levé & qui écrivoit, lequel lui dit qu'il faisoit sa propre épitaphe. Hé quoi ! dit la Rancune, on n'en fait que pour les morts, & vous êtes encore en vie ; & ce que je trouve le plus étrange, c'est que vous-même l'avez fait ? Oui, dit Ragotin, & je veux vous la faire voir.

Il ouvrit le papier qu'il avoit plié, & lui fit lire ces vers :

Ci-gît le pauvre Ragotin ,
Lequel fut amoureux d'une très-belle Etoile ,
Que lui enleva le Destin ;
Ce qui lui fit faire promptement voile
En l'autre monde où il sera
Autant de temps qu'il durera.
Pour elle il fit la comédie
Qu'il acheve aujourd'hui par la fin de sa vie.

Voilà qui est magnifique , dit la Rancune ; mais vous n'aurez pas la satisfaction de le voir sur votre sépulture ; car on dit que les morts ne voient ni n'entendent rien. Ha, dit Ragotin , que vous êtes en partie cause de mon désastre ! car vous me donniez toujours de grandes espérances de fléchir cette belle , & vous saviez bien tout le secret. Alors la Rancune lui jura sérieusement qu'il n'en savoit rien positivement , mais qu'il s'en doutoit , comme il le lui avoit dit quand il lui conseilloit d'étouffer cette passion , lui remontrant que c'étoit la

plus fiere fille du monde , & il semble (ajouta-t-il) que sa profession doive licencier les femmes & les filles de cet orgueil , attaché d'ordinaire à celles d'une autre condition ; mais il faut avouer que dans toutes les caravanes de Comédiens on n'en trouvera point une si retenue , & qui ait tant de vertus : & elle a fait prendre ce pli-là à Angélique ; car de son naturel elle a une autre pente , & son enjouement le témoigne assez. Mais enfin il faut que je vous découvre une chose que je vous ai tenue cachée jusqu'à présent : c'est que j'étois aussi amoureux d'elle que vous , & je ne sais qui seroit l'homme qui , après l'avoir pratiquée comme je l'ai fait , auroit pu s'en empêcher : mais comme je me vois hors d'espérance , aussi-bien que vous , je suis résolu de quitter la troupe , parce qu'on y a reçu le frere de la Caverne. C'est un homme qui ne sauroit faire d'autres personnages que ceux que je représente , & ainsi l'on me congédiera sans doute ; mais je ne veux

pas attendre cela : je veux prévenir , & m'en aller à Rennes trouver la troupe qui y est où je serai assurément reçu , puisqu'il y manque un Acteur. Alors Ragotin lui dit : puisque vous étiez frappé d'un même trait, vous n'aviez garde de parler pour moi à la l'Etoile. Mais la Rancune jura comme un démon qu'il étoit homme d'honneur , & qu'il n'avoit pas laissé de lui en faire des ouvertures : mais , comme il le lui avoit déjà dit , elle n'avoit jamais voulu l'écouter. Et bien , dit Ragotin , vous avez résolu de quitter la troupe , & moi aussi , mais je veux bien faire un plus grand sacrifice , car je veux quitter tout-à-fait le monde. La Rancune ne fit point de réflexion sur son épitaphe qu'il lui avoit donné : il crut seulement qu'il avoit résolu d'entrer dans un couvent ; ce qui fut cause qu'il ne prit point garde à lui , ni n'en avertit personne que le poëte , auquel il en donna une copie. Quand Ragotin fut seul , il songea au moyen qu'il pourroit employer pour sortir du monde. Il

prit un pistolet qu'il chargea, & y mit deux balles pour s'en donner dans la tête : mais il jugea que cela feroit trop de bruit. Ensuite il se mit la pointe de son épée contre sa poitrine, dont la piquure lui fit mal, ce qui l'empêcha de l'enfoncer. Enfin il descendit à l'écurie, pendant que les valets déjeûnoient. Il prit des cordes qui étoient attachées au bât d'un cheval de voiture, & en accommoda une au ratelier & la mit autour de son col : mais quand il voulut se laisser aller, il n'en eut pas le courage, & attendit que quelqu'un entrât. Il y arriva un cavalier étranger, alors il se laissa aller, tenant toujours un pied sur le bord de la crèche ; cependant s'il y fut demeuré long-temps, il se feroit enfin étranglé. Le valet d'étable, qui étoit descendu pour prendre le cheval du cavalier, voyant Ragotin ainsi pendu, le crut mort, & cria si fort, que tous ceux du logis descendirent. On lui ôta la corde du col, & on le fit revenir, ce qui fut assez facile. On lui demanda quel

sujet il avoit de prendre une si étrange résolution ; mais il ne voulut pas le dire. Alors la Rancune tira à part Mademoiselle de l'Etoile, (que je pourrois appeler Mademoiselle du Destin : mais étant si près de la fin de ce Roman , je ne suis point d'avis de changer son nom) à laquelle il découvrit tout le mystere, de quoi elle fut fort étonnée : mais elle le fut bien davantage, quand ce méchant homme fut assez téméraire pour lui dire qu'il en étoit aux mêmes termes, mais qu'il ne prenoit pas une si sanglante résolution, se contentant de demander son congé. Elle ne répondit rien à tout cela, & le laissa. Quelque peu de temps après, Ragotin déclara à la troupe le dessein qu'il avoit d'accompagner le lendemain M. de Verville, & de se retirer au Mans. Cette circonstance fit que tous y consentirent, ce qu'ils n'eussent pas fait, s'il eût voulu s'en aller seul, vu ce qui étoit arrivé. Ils partirent le lendemain de bon matin, après que M. de Verville eut fait mille protestations

de continuation d'amitié aux Comédiens & Comédiennes , & principalement à Destin, qu'il embrassa , lui témoignant la joie qu'il avoit de voir l'accomplissement de ses desirs. Ragotin fit un grand discours en forme de compliment , mais si confus , que je ne le mets point ici. Quand ils furent au point de partir , Verville demanda si les chevaux avoient bu. Le valet d'étable répondit qu'il étoit trop matin , & qu'ils pourroient les faire boire en passant la rivière. Ils monterent à cheval , après avoir pris congé de M. de la Garouffière , qui s'étoit aussi disposé à partir , & qui fut civilement remercié par les nouveaux mariés , de la peine qu'il s'étoit donnée , de venir de si loin pour honorer leurs noces de sa présence. Après cent protestations de services réciproques , il monta à cheval , & la Rancune le suivit , lequel , nonobstant son insensibilité , ne put pas empêcher le cours de ses larmes , qui attirerent celles de Destin , se ressouvenant (malgré le naturel farouche de

de la Rancune) des services qu'il lui avoit rendus , & principalement à Paris sur le Pont-neuf , lorsqu'il y fut attaqué & volé par la Rappiniere. Quand Verville & Ragotin eurent passé les ponts , ils descendirent à la riviere pour faire boire leurs chevaux. Ragotin s'avança par un endroit où il y avoit rivetaillée , où son cheval broncha si rudement , que le petit bout d'homme perdit les étriers , & sauta par-dessus la tête du cheval dans la riviere , qui étoit fort profonde en cet endroit. Il ne savoit pas nager ; & quand il l'auroit su , l'embarras de sa carabine , de son épée & de son manteau l'auroit fait demeurer au fond , comme il fit. Un des valets de Verville étoit allé prendre le cheval de Ragotin qui étoit sorti de l'eau , & un autre se dépouilla promptement , & se jetta dans la riviere au lieu où il étoit tombé ; mais il le trouva mort. On appella du monde , & on le sortit. Cependant Verville fit avertir les Comédiens de ce malheur , & envoya

en même temps son cheval. Tous y accoururent, & après avoir plaint son sort, ils le firent enterrer dans le cimetière d'une chapelle de Sainte Catherine, qui n'est gueres éloignée de la rivière. Cet événement funeste vérifie bien le proverbe commun :

Ceux que la corde attend ne se noieront point.

Ragotin n'eut pas le premier sort, puisqu'il ne put s'étrangler ; mais il eut le second, puisqu'il se noya. Ainsi finit ce petit bout d'Avocat comique, dont les aventures, disgraces, accidens, & la funeste mort seront dans la mémoire des habitans du Mans & d'Alençon, aussi-bien que les faits héroïques de ceux qui composoient cette illustre troupe. Roquebrune voyant le corps mort de Ragotin, dit qu'il falloit changer deux vers à son épitaphe, dont la Rancune lui avoit donné une copie, comme je vous l'ai déjà dit, & qu'il falloit la mettre comme il suit.

Ci-gît le pauvre Ragotin ,
Lequel fut amoureux d'une très-belle Etoile ,
Que lui enleva le Destin ;
Ce qui lui fit faire promptement voile
En l'autre monde sans bateau ;
Pourtant il y alla par eau.
Pour elle il fit la Comédie ,
Qu'il acheve aujourd'hui par la fin de sa vie.

Les Comédiens & Comédiennes s'en
retournerent à leur logis , continuerent
leur exercice avec l'admiration ordinaire.





S U I T E

DU ROMAN
COMIQUE.

C H A P I T R E L X I.

*Qu'on n'aura point de plaisir à lire si
on n'a lu les volumes précédens.*

LA Troupe comique, & l'Opérateur,
& sa femme avoient dîné de fort bon
appétit aux dépens de l'Avocat Man-
ceau, qui s'étoit endormi sur sa chaise,
& ils se préparoient tous à sortir, lors-
que le belier ayant interrompu le som-
meil de Ragotin de la maniere que vous
l'avez vu, fit rire toute la compagnie ;

ce qui obligea le petit homme qui , de son naturel , étoit fort colere , à sortir de la chambre en grondant contre tout le monde. Il seroit même sorti de l'hôtellerie , si l'hôte ne l'eût arrêté pour compter : il lui présenta d'abord un mémoire que sa femme & lui avoient fait avec beaucoup de soin , (car on ne faisoit pas tous les jours chez eux des échos de cette force) & il eut bien de la peine à lui faire entendre qu'il falloit payer le repas qu'il venoit de donner à l'ingrate compagnie qui s'étoit moquée de lui. Après quelques contestations , il prit enfin le mémoire , & y ayant jetté les yeux , il fut si effrayé de trouver , dès le premier article 18 liv. pour le vin , qu'il s'écria plusieurs fois : Comment 18 liv. pour le vin , & il n'y en a pas un de nous qui soit ivre ! Il fut long-temps à faire des exclamations , disant qu'il se moquoit de lui , & qu'il n'étoit pas possible qu'on eût bu tant de vin. On appella les deux servantes de l'hôtellerie : après que l'hôte les eut exactement interro-

gées , il trouva qu'il avoit oublié de compter une pinte de vin que Ferdinando-Ferdinandi & la Rancune avoient bu à la cuisine pour le goûter , & il remercia Ragotin de l'en avoir fait souvenir. Ce remerciement qu'il lui fit d'un ton moqueur , irrita le petit homme plus qu'on ne sauroit s'imaginer ; il se fâcha contre l'hôte , il lui reprocha que sa mesure étoit trop petite , que son vin étoit trop cher , & enfin qu'il n'étoit pas bon. Dire à un hôte que son vin n'est pas bon , & reprocher à un Auteur que son Livre ne vaut rien , est à-peu-près la même chose. L'hôte ne pouvant supporter une injure si sensible , s'emporta à son tour contre le petit homme , & fit l'éloge de son vin , en jurant que ceux qui ne le trouvoient pas bon ne s'y connoissoient pas , & que deux Gentilshommes de Bretagne , qui revenoient de Paris avec le Messager de Laval, l'avoient quitté au Mans, y étoient demeurés cinq jours exprès pour boire de son vin. Ragotin , qui ne faisoit pas

grand cas de ses raisons , répliqua que les Bretons étoient de plaisans ivrognes pour se connoître en vin. L'hôte , qui étoit de Vannes , offensé d'une injure si outrageante à sa nation , traita Ragotin de petit magot ; il n'eut pas si-tôt lâché la parole , qu'il reçut un soufflet ; sa femme qui étoit présente , se prit aux cheveux du téméraire Ragotin ; les servantes se jetterent sur lui , & l'hôte courut à une vieille hallebarde qui étoit sur sa cheminée ; mais la poussiere qui étoit dessus , & qui lui tomba sur les yeux , l'aveugla tellement , qu'il demeura hors de combat. Il ne laissa pas d'animer toujours sa femme & ses servantes contre Ragotin , jurant que ce n'étoit pas ainsi qu'il falloit payer un honnête-homme après qu'on avoit mangé son bien. Ragotin cependant s'aidoit de ses pieds & de ses mains pour se délivrer de ces trois furies ; mais comme il étoit saisi par les cheveux , je crois qu'il auroit succombé , s'il ne se fût avisé de s'aider de ses dents , & de mordre un

des tetons , ou , pour parler plus juste , une des tetasses de l'hôtesse , qui fit un si grand cri , que les Comédiens & l'Opérateur y accoururent. Ils trouverent le petit homme , que trois grandes femmes avoient peine à retenir , & ne sachant pas ce qui donnoit occasion à ce désordre , ils séparèrent les combattans ; (ce ne fut pas sans essuyer bien des égratignures & des coups des pieds :) ils n'eurent pas moins de peine à obliger les femmes à se taire , qu'à appaiser l'irrité petit homme. L'hôte leur dit que la colere de Ragotin venoit de ce qu'il falloit payer. Oui , & je ne paierai point , répliqua le petit homme en grinçant les dents. Destin voyant que le paiement faisoit la querelle , tira de l'argent de sa poche & voulut payer. Ragotin s'en offensa , & lui dit qu'il ne devoit pas l'insulter de la sorte , qu'on n'en usoit pas ainsi parmi les gens d'honneur , & qu'enfin il ne l'avoit pas prié à dîner , pour le faire payer. Leurs contestations durèrent encore quelque temps , le petit

homme ne voulant point payer , ni souffrir que les autres payassent, jusqu'à ce que les Comédiennes étant descendues , Ragotin craignant de paroître trop intéressé en présence de Mademoiselle de l'Etoile , paya , & ils sortirent.

CHAPITRE LXII.

L'Opérateur persuade à Ragotin qu'il a des secrets merveilleux.

DESTIN , Léandre & la Rancune accompagnerent les dames , & Ragotin s'amusa à raisonner avec l'Opérateur sur la vertu d'une emplâtre qu'il lui offrit de lui mettre sur les meurtrissures que les coups de cornes du belier lui avoient faites ; & l'ayant mené dans sa maison sur ce prétexte , Ragotin , prévenu que Ferdinando étoit un fameux magicien , oublia & sa douleur & sa colere , pour le prier de ne différer plus à le faire aimer de Mademoiselle de l'E-

toile , puisque la Rancune l'avoit assuré que cela lui seroit facile , toutes les fois qu'il voudroit se servir de son art. L'Opérateur , qui avoit l'ame attendrie par le bon repas que Ragotin venoit de lui donner , lui promit plus qu'il ne lui demandoit ; il lui tint ensuite tous les discours qu'un Charlatan fort expérimenté peut tenir à un sot qu'il voit prévenu de l'excellence de son art : & pour lui en mieux imposer , il exigea de lui , par plusieurs sermens , qu'il ne déclareroit jamais les horribles secrets qu'il alloit lui révéler , ne voulant pas , disoit-il , que le public eût connoissance de son savoir , de peur qu'il ne fût accablé de mille curieux importuns , qui viendroient de toutes parts implorer son secours , ce qui lui attireroit sans doute de méchantes affaires. Le crédule petit homme écoutoit cependant avec une grande attention les raisonnemens de ce grand fourbe , qui s'appercevant de sa crédulité , lui apprit que sa réputation étoit si grande , & son savoir si connu par

toute l'Italie , que les plus grands Princes recherchoient son amitié , étant assurés de réussir par son secours dans les entreprises les plus difficiles. Il lui persuada que passant un jour à Luques , dans le temps qu'on faisoit l'élection des Magistrats ou Gouverneurs de la république , il avoit par son art fait tomber le choix sur un des moindres citoyens qui lui avoit donné une grosse somme d'argent ; il ajouta encore qu'un Baile ou Résident de Venise auroit été empalé à Constantinople , lorsqu'il fut surpris avec la Sultane Mamélec , si par bonheur il n'eût eu sur lui d'un baume qu'il lui avoit donné , pour se rendre invisible en s'en frottant les extrémités , & dont il s'étoit servi fort à propos pour se dérober à la vigilance des Eunuques & à la cruauté des Janissaires. Il n'en falloit pas tant pour persuader Ragotin , qui croyoit déjà devenir le premier Magistrat du pays du Maine , par le secours d'un homme qui faisoit tant de merveilles ; mais comme son amour le

pressoit plus que son ambition , il pria de nouveau le Seigneur Ferdinando de lui procurer les bonnes graces de Mademoiselle de l'Etoile , puisque cela lui étoit si facile. Je vous avoue que cela m'est fort aisé , reprit l'Opérateur ; mais encore une fois renouvellez les sermens que vous m'avez faits de me garder le secret ; car , afin que vous le sachiez , une pareille complaisance est cause que je suis réduit à passer ma vie dans la condition obscure où vous me voyez. Vous n'en serez plus surpris , continuait-il , quand vous serez informé qu'un grand Prince d'Italie aimoit passionnément la fille d'un noble Vénitien : les difficultés qu'il trouva à la rendre sensible à sa passion , l'obligerent à s'adresser à moi : l'amitié que j'ai pour ma patrie m'empêcha de lui donner mes secours pour séduire une fille de condition , jusqu'à ce que le Prince , transporté d'amour , me promit de l'épouser. Après cet engagement , je ne différerai son bonheur qu'autant de temps qu'il en fal-

loit

loit pour prendre les mesures nécessaires pour faire ce mariage dans les formes. Néanmoins , comme les états du pere de ce Prince étoient un peu éloignés , & que je vis qu'il en agissoit de bonne foi , je me laissai aller à ces fausses apparences de sincérité , & je le mis en possession de cette belle Vénitienne , sans attendre la réponse de son pere. Après que le Prince eut satisfait son amour , il ne voulut pas entendre parler de mariage , & les parens de la fille ayant su que je m'en étois mêlé , tournerent leur ressentiment contre moi , & obtinrent un ordre du Sénat pour me faire arrêter. Je me dérobai à leurs poursuites , & me retirai à Milan ; mais ayant appris que le Sénat avoit envoyé des ordres aux Résidens que la République tient auprès de plusieurs Princes d'Italie , de demander permission de m'arrêter , je fus obligé de passer en France , & ne sachant pas encore si je pourrai être en sûreté , je demeure dans les provinces éloignées de la Cour , où

je tâche de me cacher à ma propre réputation, & à déguiser mon profond savoir, sous le nom & les drogues d'un Opérateur de campagne. Ainsi, Monsieur, ne soyez pas étonné si je prends tant de précautions avec vous. Rago-
tin, qui avoit déjà de la vénération pour ce rare personnage, l'assura qu'il pouvoit être en repos pour tout ce qui le regardoit, le priant instamment de se servir de lui, de son bien, & de tout ce qui étoit en son pouvoir. Cette conversation fut suivie de plusieurs complimens réciproques tant bons que mauvais. L'Opérateur, qui étoit fort embarrassé de se défaire de l'importun Rago-
tin, pour aller consulter son oracle, la Rancune s'avisa de lui dire : retirez-vous, Monsieur, je vais travailler à votre affaire, & demain il sera jour.



C H A P I T R E L X I I I.

Ragotin fait présent d'un mulet à l'Opérateur.

RAGOTIN se trouva si satisfait de toutes les choses qu'il venoit d'apprendre du rusé Normand, qu'il ne songea plus qu'à ménager l'amitié de ce grand homme, persuadé qu'il ne trouveroit rien de difficile par son moyen. Il avoit de l'impatience de revoir la Rancune, pour le remercier de lui avoir procuré la familiarité de ce fameux étranger, lorsqu'il l'apperçut se promenant avec un bourgeois sous les halles du Mans; il courut à lui aussi-tôt qu'il le vit paroître, & l'ayant embrassé à deux ou trois reprises sans lui parler, la Rancune, qui de son naturel n'étoit pas complaisant, & qui commençoit à être rebuté de se baisser pour recevoir un si grand nombre de fatiguanes embrassades du petit hom-

me, le pria de lui dire d'où lui venoit cette excessive joie ? Ha ! l'admirable homme qu'est le Seigneur Ferdinando-Ferdinandi, s'écria Ragotin, il m'a appris des choses, continua-t-il, que je ne voudrois pas ignorer pour la moitié de mon bien ; je lui ai promis le secret & je lui tiendrai parole. Comment ! un homme qui fait son ami chef d'une république, & qui a le secret de se rendre invincible quand il veut ! car je ne parle pas de la facilité qu'il a de toucher les cœurs, cela est trop ordinaire ; cependant c'est ce qui a failli à le perdre ; croiriez-vous bien qu'un Prince lui a manqué de parole ? La Rancune, qui aimoit mieux donner audience dans un cabaret que sous la halle, avertit Ragotin de ne pas parler si haut, & sur ce prétexte le fit entrer dans un cabaret qui n'étoit pas loin de-là. Ils demandèrent une chambre pour être en particulier : une servante leur en ouvrit une, & fut suivie un moment après d'un garçon qui apportoit du vin. Nous ne vou-

lions pas boire , dit la Rancune , & voyant qu'il remportoit son vin , sans que Ragotin , qui étoit occupé des merveilles de l'opérateur , s'y opposât , il cria au garçon , laisse , laisse-là ce vin , j'aime mieux le payer ; aussi bien vous avez beaucoup parlé , continua-t-il , & j'ai oui dire à un vieux Comédien , qui avoit étudié en médecine , que rien au monde ne desséchoit tant les poumons que de parler long-temps sans boire ; je me souviens même encore que j'avois été si persuadé de ses raisons , que nous avions obligé tous les acteurs de la troupe à apprendre plus exactement leurs rôles , afin de faire tenir un homme derriere le théâtre avec un pot de vin à la place du souffleur. La Rancune n'étoit pas si occupé de ce qu'il disoit , qu'il ne versât du vin dans les deux verres , dont il en présenta un à Ragotin , qui ne put se défendre de boire après le docte raisonnement qu'il venoit d'entendre ; ils parlerent ensuite de leur ami commun & de ses admirables secrets.

La Rancune voulant profiter de la disposition favorable de Ragotin, lui conseilla de faire un présent au fameux Ferdinando, pour l'engager davantage dans ses intérêts. Ragotin ne s'en éloigna pas, & il ne fut plus question que du choix du présent. La Rancune, qui avoit été prié par l'Opérateur de lui chercher un mulet pour porter son bagage, se souvenant que Ragotin en avoit un, lui persuada, avant que la conversation finît de le lui envoyer; & lui ayant dit pour le mieux tromper, qu'il n'étoit pas assuré si Ferdinando voudroit le prendre, le petit homme, se flattant peut-être qu'il n'en voudroit pas, promit d'envoyer ce mulet, & pria même la Rancune de se trouver chez l'Opérateur, pour lui faire valoir son présent: ils se séparèrent, & la Rancune étant allé chez Ferdinando, convint avec lui qu'il lui donneroit la moitié de la valeur du mulet. Ils consulterent ensuite sur ce qu'ils avoient à faire pour continuer à duper le petit homme. La Rancune se

chargea de parler à la l'Etoile , afin qu'elle les aidât à le tromper ; & l'Opérateur qui étoit un maître fourbe, l'assura qu'il pouvoit se reposer sur lui de tout le reste. Ils commençoient à s'impatienter de ce que le mulot ne venoit point, lorsqu'il arriva un homme, qui à son habit, paroissoit valet d'un meunier, qui marmota quelques paroles à l'Opérateur de la part de Ragotin ; mais il s'en acquitta si mal, que je n'ai pu savoir ce qu'il lui dit. La Rancune servit d'interprète à l'ambassadeur du petit homme, & fit entendre à Ferdinando que M. Ragotin lui faisoit présent de ce mulot. Le valet, que Ragotin avoit instruit du mérite extraordinaire de ce grand homme, peut-être pour le faire consentir avec moins de peine au don du mulot, étoit si appliqué à considérer un magicien en la personne de l'Opérateur, qu'il répondoit oui indifféremment à tout ce que la Rancune disoit pour lui, & l'Opérateur jugeant qu'il artendoit qu'on lui donnât quelque chose

pour boire , ouvrit une cassette , & donna une boîte de son baume avec des poudres enveloppées dans des papiers différens , l'assurant d'un ton grave , qu'il pouvoit à l'avenir être en repos de sa santé , sans craindre ni peste , ni fièvre , ni colique , ni gale , &c. ; car il fut une demie-heure à lui nommer les maux que son remede guérissoit. Le valet se retira fort satisfait ; mais la Rancune voulut toucher comptant sa part du prix du mulet. L'Opérateur en fit quelque difficulté ; il étoit déjà nuit , & leurs contestations auroient peut-être duré long-temps , si elles n'eussent été interrompues par ce que vous verrez dans le chapitre suivant.



C H A P I T R E L X I V.

Le singe en cornette.

VOUS avez vu dans les chapitres précédens ; que le poëte Roquebrune étoit amoureux de l'opératrice Inézilla. L'extrême passion qu'elle avoit de se perfectionner dans notre langue, l'obligea à souffrir toutes les impertinences de ce poëte, qui l'importunoit également de son savoir, de son amour & de sa qualité,) sujets très-fatigans pour une personne qui n'y prend point d'intérêt). La déliée Espagnole , qui avoit beaucoup d'esprit, & assez d'expérience pour connoître ce qui étoit bon ou mauvais , donnoit toujours des espérances au présomptueux Gascon , pendant qu'elle jugea qu'il lui étoit nécessaire pour apprendre le françois : mais lorsque par sa grande application , ou par le commerce des Comédiennes , elle eut

assez fait de progrès dans notre langue pour pouvoir se passer d'un maître si incommode, soit qu'elle eût naturellement de l'aversion pour lui, ou que Roquebrune, prévenu de son propre mérite, ne lui donnât jamais d'autres marques de sa passion que des discours, ce qui ne suffit pas pour gagner le cœur des personnes de cette profession, elle ne songea qu'à se défaire de cet amant importun; elle l'avoit inutilement prié plusieurs fois de ne revenir plus dans sa maison, feignant pour l'y obliger, que son mari en étoit jaloux. Cette défense ne rebuta point Roquebrune, & comme les gens du voisinage de la Garonne tirent vanité de tout, ce Gascon fut ravi d'avoir donné de la jalousie à un homme aussi extraordinaire que Ferdinando Ferdinandi : il continuoit toujours à voir Inézilla, malgré qu'elle en eût, lorsque, de concert avec son mari, elle s'avisa de lui faire jouer un tour de son métier, pour se délivrer de ses fatigantes assiduités. Elle fit donc semblant

de s'attendrir aux marques qu'il lui donnoit de sa passion , & le poëte prenant avantage de ce radoucissement , lui reprocha les mauvais traitemens qu'elle lui avoit faits , la menaçant d'être cruel à son tour. La fine Espagnole , piquée de sa présomption , lui avoua avec une confusion étudiée , que son devoir l'avoit long - temps défendue contre son amour ; qu'elle ne l'avoit prié de ne la plus voir , que parce qu'elle se défioit qu'elle ne pourroit pas résister longtemps à un homme qui avoit de si grandes qualités : mais qu'enfin son mérite & sa persévérance l'avoient entièrement gagnée : elle ne manqua pas de couvrir son visage de son éventail , comme si elle eût voulu cacher le désordre où un aveu si libre l'avoit mise. Le poëte charmé des douces paroles d'Inézilla , ne pouvant retenir l'enthousiasme de sa poésie , fit un inpromptu à la louange de sa maîtresse , & après l'avoir assurée qu'il l'aimoit de tout son cœur , & qu'il ne lui avoit donné cette petite alarme que pour

la punir de sa longue résistance, il la pria de lui dire où & à quelle heure il pourroit la voir tête-à-tête, témoignant une grande impatience de lui donner des marques essentielles de son amour. Inézilla feignant, par un air embarrassé qu'elle affectoit, & par quelque soupir lâché à propos, (ce que les Espagnoles, n'en déplaîse à nos dames, entendent mieux que les femmes des autres nations) qu'il n'étoit plus à son pouvoir de lui rien refuser, lui dit de venir dans sa chambre à l'entrée de la nuit, qui étoit l'heure que son mari iroit souper chez un apothicaire du Mans qui l'en avoit prié : elle l'assura même qu'elle se mettroit dans son lit, sous prétexte d'une migraine, & qu'elle l'attendrait avec impatience. Le poète transporté d'amour & de joie, lui baïsa les mains; il voulut encore lui baiser la bouche, mais l'Espagnole s'en défendit, l'assurant qu'on ne prenoit ces libertés avec les femmes de son pays, qu'après qu'on en avoit eu d'autres; il fallut se retirer,

&

& se contenter des espérances qu'elle lui donnoit. On a déjà vu qu'une servante maure, deux valets & un singe composoient tout l'équipage de notre Opérateur ; il est à propos de s'en souvenir, parce que ce singe, plus malin & plus adroit que celui même qui donna occasion au proverbe, est un des héros des plus considérables de ce chapitre. Ce singe, que l'Opérateur avoit dressé avec beaucoup de soin, faisoit toutes les postures qu'on vouloit : son adresse n'empêchoit pas que la canaille qui s'assembloit autour de lui, ne l'eût rendu le plus malicieux singe qui fût passé jamais en Europe : il mordoit ceux qu'il ne connoissoit point, & il n'avoit du respect que pour les gens de la maison. Inézilla lui ayant bien donné à manger le soir qu'elle attendoit Roquebrune, le coëffa avec une cornette de point d'Espagne, qui lui avançoit sur le front, & qui lui cachoit presque le visage ; elle lui mit ensuite une chemise, & le coucha dans son lit entre deux draps. Il étoit accou-

rumé à faire tant de différentes postures qu'il n'eut pas de peine à demeurer dans celle-là, qu'il trouva plus commode après un bon repas, que celles qu'on l'obligeoit de faire tous les jours sur le théâtre. L'amoureux Roquebrune ayant comparu à l'assignation, la servante maure, qui avoit l'ordre de sa maitresse, alla au-devant de lui, & l'éclaira jusques dans le lit, où le singe en cornette dormoit tranquillement. Le poëte ayant aperçu cette coëffure si propre, jugea que sa maitresse s'étoit préparée à le recevoir, & ayant bien doucement ôté sa perruque, ses souliers, ses manchettes & son rabat, la servante, qui ne pouvoit plus s'empêcher de rire emporta la lumière, & le poëte se jeta sur le lit, prévenu qu'il étoit avec sa chere Inézilla. Il voulut aussi-tôt lui porter la main sur le visage, le singe s'étant éveillé, se mit à gronder. Roquebrune se souvenant qu'Inézilla lui avoit dit que les dames Espagnoles ne souffroient point qu'on leur baisât le visage qu'après avoir

eu d'autres familiarités avec elles, s'imagina qu'elle ne le trouvoit pas bon, & se mit en devoir de prendre d'autres libertés. Le singe en gronda plus fort que la première fois; alors le poëte se plaignit de ses rigueurs; & après lui avoir exagéré la violence de sa passion, il lui récita des vers qu'il savoit par cœur, & il voulut lui persuader qu'il les avoit fait sur le champ. Le singe plus malin que tous les autres, comme je vous l'ai déjà dépeint, reconnoissant que cette voix n'étoit pas du logis, mordit rudement Roquebrune à l'oreille, qu'il trouva découverte, parce qu'il avoit ôté sa perruque de peur de la gêter. Cette sanglante caresse le surprit; mais bien loin de se désabuser, il crut qu'Inézilla se moquoit de lui, ce qui le mit si fort en colere, qu'il résolut de n'en avoir pas le démenti, & l'ayant embrassé avec violence, le singe se sentant pressé, lui donna quelques coups de dents, que Roquebrune ne sentit pas d'abord, parce que la cornette l'empê-

choit : mais la coëffure s'étant défaite , le singe se débarrassa bientôt de sa chemise , & ayant sauté sur le pauvre poëte , il commença le plus sanglant combat que le nourrisson du Parnasse eût jamais essuyé. Ses cris attirèrent l'Opérateur & la Rancune qui contestoient encore sur le partage du mulet de Ragotin. Lisez le chapitre suivant, vous verrez ce qui en arriva.

C H A P I T R E L X V .

Comment le Poëte fut délivré de la fureur du singe.

L'OPÉRATEUR & la Rancune étant accourus dans la chambre qui servoit de champ de bataille à nos deux combattans , trouverent le poëte qui ne faisoit plus de résistance , & qui crioit de toute sa force ; demandant de l'eau bénite , prévenu , comme il l'a dit depuis , qu'Inézilla étoit une sorciere , & que Béel-

zébut son galant, jaloux de l'assignation qu'elle avoit donné à un autre qu'à lui, le maltraitoit de la sorte. L'Opérateur parla au singe d'un ton de maître : mais le magot étoit trop en colere pour lui obéir, ce qui obligea Ferdinando à prendre un fouet dont il le châtoit quelque-fois, & à lui en sangler plusieurs coups. Le singe étoit si animé, qu'il ne quitta pas prise au premier ni au second coup de fouet. L'Opérateur redoubla plus fort qu'auparavant, mais il ne put le faire avec tant d'adresse, que le pauvre poëte n'en reçût quelques coups au travers des oreilles. Le singe se voyant pressé, lâcha son ennemi, & en deux gambades sauta sur une fenêtre, & de la fenêtre au grenier. Cette agilité contribua beaucoup à confirmer Roquebrune dans la pensée qu'il avoit déjà, qu'il venoit de combattre contre un diable, ou, pour mieux dire, qu'il venoit d'être battu par un diable ; car dès le commencement du combat, la peur l'avoit rendu perclus de tous ses membres, son visage égrati-

gné, sa tête sanglante, & ses habits déchirés, défiguroient tellement le malheureux poète, que la Rancune ne l'auroit point connu, si l'Opérateur, qui étoit d'intelligence avec sa femme ne l'eût nommé par son nom. Alors la Rancune cachant la maligne joie que ce tragique spectacle lui donnoit : Ah ! cher ami, s'écria-t-il, est-ce bien vous ou le démon qui vous a mis en cet état ? N'auroit-il point donné votre forme à un autre ? C'est moi-même, répondit le poète d'une voix dolente. La Rancune ne pouvant se déguiser plus long-temps, éclata de rire, & ceux qui l'ont connu assurent que c'est la seule fois qu'il ait rit de sa vie. Le pauvre poète étoit si troublé, qu'il ne s'en aperçut point, & continuoit à parler du même ton, lorsque l'Opérateur l'interrompit pour lui dire qu'il avoit bien été averti que l'adresse de son singe lui faisoit des envieux ; mais qu'il n'auroit jamais pu s'imaginer qu'un homme qui se disoit son ami, eût voulu le lui dérober. Le poète

lui fit des sermens exécrables qu'il n'avoit jamais eu cette pensée , & il disoit vrai : mais l'Opérateur feignant de ne le point croire , ne lui donnoit pas le temps de parler , exagérant les bonnes qualités de son singe , & la noirceur de l'action. Cela ne se passera pas ainsi , disoit-il , j'en porterai plainte à la Justice ; du moins si je le perds , je saurai où le reprendre. Roquebrune effrayé de cette menace , & craignant d'être deshonoré , s'il passoit pour un voleur , lui fit de nouveaux sermens qu'il n'avoit jamais eu le dessein de lui rien voler , offrant de lui payer son singe , plutôt que de souffrir que la Justice en prît connoissance. La Rancune qui avoit assez de malice & d'expérience pour juger que c'étoit Inézilla , & non pas le singe , que le poète cherchoit , fit une violence extrême à son humeur ennemie de la paix , en priant l'Opérateur de ne point porter les choses aux dernières extrémités. La mauresque entra en ce temps-là , qui vint dire à Ferdinando , de la part de

sa femme , de ne point tant faire de bruit , parce qu'elle avoit une migraine effroyable. Enfin , par la médiation & la priere de la Rancune , l'Opérateur pardonna à Roquebrune , moyennant certaines especes qu'il avoit sur lui , & dont il se défit en sa faveur , qui ne firent que passer par ses mains , parce qu'il fallut les donner à la Rancune sur le tant moins & en déduction de sa part du mulet. Le charitable Opérateur mit encore par-dessus le marché un cataplasme au poëte qui lui couvrit plus de la moitié du visage , & la Rancune le conduisit en cet état dans son hôtellerie. Son plus grand soin fut d'obtenir de son guide , qu'il ne parleroit à personne de son aventure ; j'ai même entendu dire qu'il lui promit , pour l'obliger à se taire , de ne lui jamais demander l'argent qu'il lui devoit : sa précaution ne servit de rien ; car Inézilla , qui peut-être étoit bien-aîsé de s'établir pour honnête-femme dans l'esprit des Comédiennes , aux dépens du poëte , avoit

déjà pris les devants pour leur en faire le conte. Elles étoient aux fenêtres de l'hôtellerie avec des flambeaux , en attendant son arrivée. Aussi-tôt qu'elles le virent approcher , la huée commença avec tant de force , que l'infortuné Roquebrune faillit à mourir de honte & de douleur. Il résolut de n'aimer à l'avenir que les muses ; je ne fais pas s'il a tenu sa résolution , mais je fais que je commence à être bien las de ce Chapitre , & que j'aurois été bien embarrassé de travailler au suivant , si les Comédiennes n'eussent retenu Inézilla à souper ; & comme les nuits étoient déjà longues , elles la prièrent de raconter quelques-unes de ces jolies nouvelles qu'elle savoit. Inézilla ne se fit point prier long-temps , & commença en ces termes.

CHAPITRE LXVI.

La Paysanne de Frescati, Nouvelle.

UN berger de Frescati étoit une nuit fort alerte , de peur que le loup ne lui enlevât quelques brebis , lorsqu'il entendit la voix d'une personne qui se plaignoit ; il y accourut d'abord , & il trouva une femme bien faite en apparence , qui venoit d'accoucher d'une petite fille , sans autre secours que celui de sa douleur & de ses plaintes. Masée (c'est le nom du berger) prit l'enfant entre ses bras , & consola la mere par ses discours , & encore plus par son action. La Dame avoit jetté les yeux sur lui , & voyant qu'il avoit déjà enveloppé l'enfant dans son manteau , remercia le Ciel de lui avoir envoyé ce secours si à propos. La présence du berger lui donna du courage , & s'étant relevée avec beaucoup de peine , elle le

pria de lui donner la main jusqu'à une maison qui étoit à l'entrée de Frascati ; & en marchant elle lui parla à-peu-près en ces termes.

Mes parens , qui ont du bien & de la qualité , me destinerent à être Religieuse , presque-aussi-tôt que je fus née ; ils prirent beaucoup de soin à m'élever dans cet esprit. Cependant, lorsque j'eus un peu de raison , je sentis une aversion secrète pour le Couvent , & quelque-effort que j'aie fait depuis pour accommoder ma volonté à celle de mes parens , il m'a été impossible d'en venir à bout. Mon pere fait son séjour à Rome , quoiqu'il ait la meilleure partie de son bien à Tolentin ; il me déclara , il y a près d'un an , qu'il étoit temps que je me préparasse à entrer dans un Couvent , ce qui me donna d'autant plus de chagrin , que j'aimois déjà un cavalier de Bologne , qui étoit logé vis-à-vis de notre maison ; je le voyois tous les jours de mes fenêtres dans sa chambre , & je le recevois toutes les nuits dans la

mienne ; la crainte que j'avois d'être Religieuse , & la passion que ce cavalier avoit pour moi , m'ayant déterminée à le souffrir , après qu'il m'eut donné les assurances qu'il m'épouserait. Son pere vouloit le marier à une fille de ses parentes pour qui il avoit de l'aversion ; quoiqu'il fût venu à Rome sur le prétexte d'en demander la dispense , il l'amusoit toujours par des remises , en feignant qu'il trouvoit de grandes difficultés à l'expédition de son affaire. Nous nous aimions tendrement , & nous nous en donnions tous les jours des marques réciproques , lorsque mon pere , ne voulant plus différer à me mettre en religion , résolut de me mener à Tolentin . pour prendre congé de ma grand'mere qui y demeuroit. Le pere de mon mari arriva en ce temps-là à Rome pour demander lui-même la dispense , & presser le départ de son fils , ce qui rompit toutes nos mesures ; il n'osa jamais m'enlever de peur d'irriter son pere ; & de mon côté , je craignois
fi

si fort l'humeur sévère du mien, que je ne le pressai point de le faire. Quelques marques de grossesse que je sentoie m'affligèrent plus que tout le reste ; je pleurai, je me plaignis de mes malheurs, & je crois que je me serois percé le cœur d'un poignard, si j'avois pu le faire sans hasarder la vie de mon époux & le fruit de notre amour. J'obligeai mon pere à différer son voyage en feignant que j'étois malade, & je fis confidence de l'état où j'étois à un Médecin qui me visitoit, afin qu'il m'aidât à tromper mes parens. Cet artifice me réussit assez long-temps ; mais enfin mon pere, jugeant de ma santé par mon visage, qui étoit assez bon, se déterminâ à partir, & je n'eus que le temps d'écrire un billet à mon époux ; j'eus même beaucoup de peine à le rendre lisible, parce que mes larmes en effaçoient tous les caracteres ; je lui représentois l'humeur terrible de mon pere, ma grossesse qui étoit si avancée que je ne pouvois plus la cacher qu'avec des

soins infinis , & les malheurs où je prévoyois que je serois exposée , si je venois à accoucher pendant le voyage , comme il y avoit grande apparence. Nous partîmes de Rome hier l'après-dînée , & mon pere ayant voulu voir Frescati en passant , nous y sommes venus coucher. Après que tout le monde fut retiré , je sentis des douleurs fort violentes ; le chagrin où j'étois me fit souhaiter plusieurs fois la mort ; mes douleurs augmentèrent , & j'eus tant de frayeur d'être surprise de mon pere en accouchant , que j'en sentis moins la violence de mon mal. Ayant obligé une fille qui me servoit & à qui je ne cachois rien , de se mettre au lit à ma place , afin que si mon pere s'éveilleoit , il ne s'apperçût point de mon absence , je sortis seule , animée de ma crainte , & sans savoir où j'allois , ne songeant qu'à m'éloigner de la maison où étoit mon pere. Enfin , pressée de mes douleurs , je m'arrêtai où vous m'avez trouvée , & j'espère que , par votre

moyen , je sauverai ce cher enfant que vous avez si charitablement secouru , & que je pourrai me rendre dans le lieu d'où je suis sortie , sans que personne s'apperçoive de ce qui m'est arrivé.

Mafée étoit presqu'aussi sensible à ce discours que celle qui parloit , car les malheurs touchent tout le monde ; mais les malheurs d'une femme , & sur-tout d'une femme de qualité , qui augmente par ses larmes la compassion qu'on a déjà , attendriroient l'homme le plus dur. La Dame , après lui avoir demandé son nom & le lieu de sa demeure , lui donna une bourse où il y avoit quelque argent , & le conjura d'avoir soin de cette petite fille , l'assurant qu'elle en avertiroit son mari , afin qu'il lui donnât des marques de sa reconnoissance & de sa libéralité. Mafée lui promit tout ce qu'elle souhaita , & il se retira après l'avoir vue rentrer dans la maison d'où elle étoit sortie. Il rêvoit en chemin à cette aventure extraordi-

naire , admirant particulièrement le courage de la Dame. Peut-être le bon paysan ne savoit-il pas qu'une femme est capable de tout entreprendre pour cacher ses foiblesses , aussi-bien que pour satisfaire ses passions.

Après que Masée fut arrivé chez lui , sa femme s'imagina que cet enfant étoit le fruit de ses amours avec quelque bergere du voisinage , & lui fit tous les reproches que sa jalousie lui inspira. Masée auroit eu peine à s'en justifier , si l'argent qui étoit dans la bourse que la Dame lui avoit donnée , n'eût confirmé ses discours : il appaisa donc sa femme , & ils porterent ensemble la petite fille chez une autre bergere , qui étoit accouchée depuis peu d'un enfant mort. Masée reçut peu de temps après des lettres du cavalier qui se disoit pere de la petite fille qu'on lui avoit remise en main , qui lui mandoit qu'étant contraint de sortir d'Italie , il avoit chargé un de ses amis de pourvoir en son absence aux besoins de son cher enfant.

En effet , cet ami s'en acquitta si libéralement , que Mafée se trouva en fort peu d'années en état de mener une vie commode , qui lui parut d'autant plus douce , qu'il avoit toujours vécu dans la nécessité. Cependant la mere de Julie (c'est ainsi qu'ils nommerent la petite fille) eut beaucoup à souffrir de l'injustice de ses parents , qui la forcerent à entrer dans un Couvent, où elle passa plusieurs années dans l'espérance de revoir son amant qu'elle nommoit déjà son mari , & qui s'étoit battu contre un Prince d'une Maison souveraine , ce qui l'avoit obligé à s'éloigner de son pays.

Julie , que Mafée élevoit dans l'ignorance de sa condition , devint grande ; sa beauté & son humeur enjouée la faisoit aimer de tous ceux qui la connoissoient. Plusieurs payfans des environs chercherent à lui plaire , & il y en eut même qui la demanderent en mariage. Mais Julie , qui avoit le cœur haut , ne faisoit pas grand cas de leurs soins , & se plaignoit quelquefois de la

basseſſe de ſa condition , diſant qu'elle auroit bien aimé à vivre avec les gens de qualité.

Un cavalier Génois , de l'illuſtre Maifon de Fieſqui , étant un jour allé de Rome à Freſcati pour y voir les caſcades , remarqua par haſard cette jeune payſanne à la porte de Maſée ; il la trouva ſi charmante , qu'il en eut tout le jour l'idée remplie. Il ſ'en retourna le ſoir à Rome , quoiqu'il eût une répugnance ſecrete à s'éloigner de Freſcati ; il avoit toujours l'aimable payſanne dans l'eſprit , & le lendemain il alla une ſeconde fois à Freſcati , feignant d'y avoir oublié une montre fort riche. Il fut aſſez heureux pour trouver encore la payſanne , qui lui parut plus aimable que la première fois ; & il remarqua que , dans la ſimplicité de ſes habits , elle avoit un air noble , que les autres payſannes n'ont pas d'ordinaire ; il voulut lui parler , mais il n'en eut jamais la hardieſſe , craignant toujours de lui déplaire : il demeura ſi char-

mé, & de la beauté & des manieres de Julie, qu'il lui fut impossible de se résoudre à retourner à Rome. Il n'auroit pas balancé à faire quelque séjour à Frefcati, pour avoir occasion de lui parler ; mais il craignoit de n'être pas écouté favorablement, & il prévoyoit qu'il lui seroit difficile de lui parler souvent sans que cela fit de l'éclat ; il coucha à Frefcati, songeant toujours aux moyens de rendre sensible à sa passion l'aimable paysanne ; il lui passa mille choses par la tête pour y réussir. Enfin, après plusieurs irrésolutions, il se détermina à s'habiller en paysan, & à demeurer à Frefcati. Le lendemain il se promenoit seul dans une vigne ou jardin, rêvant à l'exécution de son dessein, lorsqu'il apperçut un jardinier qui tailloit des arbres ; il s'approcha de lui, & après lui avoir fait plusieurs demandes, trouvant qu'il avoit assez d'esprit, & qu'il répondoit fort juste, il entra en conversation avec lui, & lui avoua qu'il étoit engagé dans une grande affaire où il

s'agissoit de sa vie & de sa fortune , & qu'il lui importoit de se cacher quelque temps , afin de se dérober aux poursuites de ses ennemis. Le jardinier , qui jugeoit bien à la mine & aux habits de Fielqui . qu'il étoit homme de qualité , compatissant à son malheur , lui offrit de le conduire par des chemins détournés dans un Fort qui appartenoit au Duc Sforça , où il lui promit qu'il seroit en sûreté. Le cavalier le remercia , & lui dit qu'il aimeroit mieux s'habiller en payfan & demeurer à Frescati , s'il vouloit lui donner une retraite dans sa maison , & l'avouer pour son parent. Il en fit d'abord quelque difficulté , craignant de s'embarquer dans quelque mauvaise affaire ; mais les libéralités du cavalier , & les grandes espérances qu'il lui donna , le déterminèrent à lui accorder ce qu'il souhaitoit : il lui promit même de le faire passer pour son fils , parce qu'il en avoit un à-peu-près de son âge , qui étoit allé depuis neuf ou dix ans en pèlerinage à S. Jacques , d'où

il n'étoit jamais revenu. Le cavalier , satisfait de cette promesse , s'en retourna le lendemain à Rome , où il disposa toutes choses pour son voyage , & ayant pris les précautions nécessaires pour paroître halé , comme le sont d'ordinaire ceux qui reviennent de voyage , il dit à ses amis qu'il étoit obligé de retourner à Gênes pour une affaire pressée , & s'en alla à Frescati , avec un habit convenable à ce qu'il vouloit paroître. Son faux pere le reçut avec des témoignages de joie , qui tromperent tout le monde , & tous ceux de sa maison , à l'exemple du maître , le reconnurent , ou crurent le reconnoître pour le fils du logis. Les parens & les amis du pere accoururent chez lui pour le féliciter du retour de Carlin (c'est ainsi qu'il se nommoit.) Il fit bientôt connoissance avec les plus considérables de Frescati , qui écoutoient avec plaisir le récit fabuleux des aventures qui lui étoient arrivées pendant son prétendu voyage de S. Jacques ; il visita les amis

de son pere , & Mafée plus souvent que les autres , ce qui lui donna occasion d'admirer l'aimable Julie , qui le reçut fort obligeamment. Enfin , sans m'embarquer dans un détail qui peut-être seroit ennuyeux , Julie s'aperçut en peu de temps que Carlin l'aimoit passionnément , & comme il se distinguoit des autres jeunes hommes de sa condition , Julie , qui avoit le cœur fort haut , ne fut pas fâchée d'avoir donné de l'amour au seul paysan du village qu'elle trouvoit raisonnable , & qui n'avoit rien de grossier que ses habits. Mafée voyant que Carlin étoit fort assidu auprès de Julie , & qu'elle n'étoit pas fâchée des soins qu'il lui rendoit , craignit que Julie , trompée par l'égalité de leurs conditions , n'eût trop de complaisance pour lui , ce qui l'obligea à lui déclarer le secret de sa naissance , en lui faisant voir des lettres de ses parens qui lui recommandoient d'en avoir un soin extrême , & qui l'assuroient que dans peu de temps ils la retireroient de

chez lui. Mafée la pria ensuite de se souvenir de sa qualité, & de songer qu'elle se trouveroit au premier jour dans une grande ville honorée, & peut-être recherchée des plus considérables cavaliers, & qu'ainsi elle prît garde de ne point souffrir des libertés à Carlin, ni à d'autres jeunes gens de Frescati, de peur qu'elle n'en eût honte quelque jour. Julie témoigna beaucoup de surprise du discours de Mafée, quoiqu'elle n'eût point de peine à le croire, se sentant une grandeur d'ame que la fille d'un payfan n'auroit pas eue; & comme elle avoit toujours eu une inclination secrete de vivre parmi les personnes de condition, elle fut ravie de ce que Mafée lui avoit appris; mais aussi-tôt qu'elle fit réflexion aux discours passionnés que Carlin lui avoit tenus, elle fut presque fâchée de sa qualité; ayant peine à se priver de voir un jeune homme pour qui elle avoit beaucoup d'inclination. Jugeant néanmoins qu'il étoit indigne d'une personne de sa qualité

d'aimer un homme d'une naissance si obscure, elle résolut de ne le plus voir ; ce ne fut pas sans se faire une violence extrême.

Carlin s'apercevant de ce changement , faillit à mourir de douleur & de désespoir ; il chercha avec tant de soin l'occasion de lui parler , qu'enfin il la trouva ; il se plaignit à Julie de ses rigueurs d'une manière si tendre & si passionnée , qu'elle convint presque de son injustice , sans pouvoir lui en donner aucune raison ; & malgré sa gloire , il lui échappa des sentimens de compassion pour le malheureux Carlin , qu'elle trouvoit plus aimable (par un caprice dont on ne sauroit donner la raison) depuis que l'inégalité de leur condition le lui faisoit regarder comme un homme qui ne pouvoit jamais la posséder. Carlin , qui avoit quelque expérience en amour , ne sachant à quoi attribuer la tiédeur de sa maitresse , résolut de lui donner de la jalousie , & feignit d'aimer une jeune bergere du voisinage , qu'un
jeune

jeune paysan étoit à la veille d'épouser. Julie ne fut pas long-temps sans s'en appercevoir ; & quoiqu'elle tâchât de se déguiser à elle-même les sentimens qu'elle avoit pour Carlin , elle ne put s'empêcher de quereller la bergere , & de la menacer même d'en avertir son amant. Je ne fais pas si elle le fit , mais deux jours après , le paysan , qui devoit épouser cette rivale , attaqua Carlin en sortant de l'église , & le fit avec tant d'avantage , qu'il en auroit été maltraité sans le secours que d'autres paysans lui donnerent. Julie , qui s'y rencontra par hasard , eut un soin extrême de s'informer si Carlin n'étoit point blessé : il en prit occasion de la remercier , & d'avoir un éclaircissement avec elle. Elle le traita d'ingrat , & lui reprocha une inconstance qui lui attiroit de si mauvaises affaires : il se justifia avec tant d'éloquence , & il lui parut si amoureux , qu'elle eut du chagrin d'avoir été défabusée , puisqu'aussi-bien sa qualité l'empêchoit de répondre à la passion de Car-

lin. Tous les jours elle prenoit la résolution de ne lui plus parler , & même d'éviter sa rencontre : mais aussi-tôt qu'elle étoit une journée sans le voir , elle oublioit & sa résolution & sa qualité , & cherchoit quelque prétexte pour aller dans les lieux où elle jugeoit qu'il pourroit être.

Julie étoit continuellement partagée entre l'amour & la gloire , lorsqu'une dame bien faite , accompagnée d'un cavalier de bonne mine , arriva chez Mafée dans un équipage proportionné à leur qualité : elle se fit connoître à ce bon paysan pour la mere de Julie , & ayant témoigné beaucoup d'empressement de voir sa chere fille , on la fit appeler , & sa mere l'embrassa avec des marques d'une grande tendresse , quoique Julie eût quelque répugnance à le lui permettre. Sa mere ayant versé quelques larmes par la joie de voir Julie , ou peut-être par le souvenir de ses malheurs passés , apprit à Mafée qu'ils avoient eu de grands obstacles dans

leur mariage ; que néanmoins s'étant toujours aimés avec fidélité, ils étoient venus à bout de leurs desseins, avec une longue patience, & qu'il ne manqueroit plus rien à leur bonheur lorsqu'ils auroient auprès d'eux leur cher enfant ; ils lui firent ensuite un présent considérable, emmenerent avec eux Julie, sans lui donner presque le temps de prendre congé de ceux qui l'avoient élevée. Elle ne laissa pas de recommander à Mafée à son départ, d'apprendre à Carlin tout ce qui s'étoit passé, & de lui dire de l'aller voir à Rome. Mafée le lui promit, & ne lui tint pas parole, ne-voulant pas donner cette vanité au jeune paysan, & s'imaginant que Julie ne songeroit plus à lui quand elle seroit arrivée à Rome. Ses parens eurent un soin extrême de la divertir, & de la mener par-tout où ils alloient, afin de l'accoutumer insensiblement à la bonne compagnie. Mais leurs soins étoient inutiles, Julie s'ennuyoit par-tout : les conversations les plus agréables lui pa-

roissoient fades , parce qu'elle n'y trouvoit pas Carlin , qui de son côté n'étoit pas plus tranquille depuis le départ de Julie , n'ayant pu jamais découvrir ce qu'elle étoit devenue. Masée craignant que d'autres payfans de la connoissance de Julie n'allassent l'importuner à Rome lorsqu'ils seroient informés de sa condition , avoit pris soin de le cacher à tout le monde , & s'étoit contenté de dire qu'il l'avoit mise auprès d'une dame de qualité. Après que l'amoureux Carlin se fut inutilement tourmenté pour en découvrir davantage , il résolut de retourner à Rome , puisque Julie , qui l'arrêtoit à Frescati , n'y étoit plus ; il se plaignoit de son malheur , & ne comprenant pas pourquoi elle étoit partie sans lui donner de ses nouvelles , il jugea qu'il pourroit la rencontrer peut-être à Rome , & cette espérance l'empêcha de s'abandonner à tous les mouvemens de son désespoir.

Masée cependant alla voir Julie ; elle le querella de ce qu'il n'avoit pas amené

Carlin avec lui. Mafée, pour s'excuser, l'assura qu'il l'avoit prié de l'accompagner, mais qu'il étoit si occupé auprès d'une jeune paysanne, qu'il ne la perdoit presque point de vue. Julie ne pouvant cacher le chagrin que ces tristes nouvelles lui caufoient, se retira dans sa chambre sur d'autres prétextes, & fit mille réflexions désagréables, qui furent suivies d'un torrent de pleurs. Carlin, qui avoit déjà repris le nom & l'habillement de Fiesqui, tâchoit inutilement d'apprendre des nouvelles de sa chère Julie, lorsqu'un jour, en sortant d'une église, il apperçut dans une rue détournée deux hommes qui en pressoient un autre avec beaucoup d'avantage : il voulut d'abord les séparer ; mais ceux qui avoient attaqué, le menacerent de le charger lui-même s'il se mêloit de leur querelle ; ce qui obligea Fiesqui à les prévenir, en défendant celui qui étoit seul : il le fit avec tant de valeur, qu'un moment après, celui qui avoit fait cette réponse tomba mort

à ses pieds. La crainte d'être surpris par la Justice les obligea tous à se retirer. Fiesqui songeoit à chercher un asyle dans quelque maison religieuse , lorsqu'un homme de livrée , qui avoit vu son combat , lui ouvrit une fausse porte , & l'assura que s'il y vouloit entrer , il y seroit en sûreté. Fiesqui ne refusa point son offre , & cet homme le mena , par un escalier dérobé , dans une chambre assez propre ; il l'assura qu'il y pouvoit demeurer tranquillement. Fiesqui résolut d'y attendre jusqu'à la nuit , songeant déjà à s'en retourner à Gênes pour éviter les poursuites de la Justice ; mais faisant réflexion qu'il alloit s'éloigner d'une ville où il espéroit toujours de trouver sa Julie , son amour l'empêcha de prendre aucune résolution. Il étoit dans ces inquiétudes , lorsqu'il entendit une personne qui se plaignoit dans une chambre , qui n'étoit séparée de la sienne , que par une porte qu'une tapisserie cachoit : il leva doucement la tapisserie , & remarqua que c'étoit la

voix d'une femme , qui se plaignoit de quelque chagrin amoureux. Sa curiosité , & la compassion que ses propres sentimens lui donnoient pour les malheurs des autres , l'engagerent à écouter avec attention : il crut d'abord entendre une voix qui ne lui étoit pas inconnue , il jugeoit même qu'elle ressembloit à celle de sa maitresse. Julie s'étant apperçue qu'on faisoit quelque bruit dans cette autre chambre , s'arrêta un peu. Fiesqui crut que son amour l'avoit abusé , lorsqu'il s'étoit imaginé entendre la voix de Julie ; mais un moment après elle continua ses plaintes , & nomma plusieurs fois l'infidele Carlin. Jamais homme n'a été plus agréablement surpris que Fiesqui le fut en cette occasion , sur-tout lorsqu'il reconnut distinctement la voix de sa maitresse. Le nom d'infidele qu'elle lui donnoit lui fit d'abord de la peine ; néanmoins étant bien assuré qu'il ne l'avoit jamais mérité , il espéra qu'il s'en justifieroit bientôt. Jugeant qu'elle étoit auprès de quelque femme de qua-

lité , comme Mafée le lui avoit dit , & qu'elle se retiroit quelquefois en particulier , pour rêver en liberté , il se fit un plaisir de penser qu'il la retireroit de cette condition obscure , & qu'il lui donneroit en l'épousant des preuves de la passion & de l'estime qu'il avoit pour elle. Son impatience ne lui permit pas de différer long-temps à voir sa chere maitresse. Il frappa donc à la porte , & Julie qui savoit que sa mere en revenant d'un parterre , montoit quelquefois par un escalier dérobé , & passoit au travers de ces chambres pour s'épargner la peine de faire un plus grand tour , ouvrit la porte , & trouva son amant , & non pas sa mere. Elle fut si frappée d'un objet si cher & si peu attendu , qu'elle demeura quelque temps interdite ; ils se regardoient tous deux sans se parler , ils furent également surpris l'un & l'autre de se voir dans des habillemens si différens de ceux qu'ils avoient coutume de porter à Frascati.

Mais Julie jugea d'abord que Carlin ,

plein d'ambition , ayant été informé de sa qualité , s'étoit déguisé sous cet habit de cavalier pour lui plaire davantage ; elle lui fit des plaintes de ce déguisement , & l'assura qu'elle faisoit fort peu de cas de ces fausses apparences, ajoutant qu'elle aimeroit bien mieux le voir fidele avec son habillement ordinaire , que perfide & inconstant sous un habit si peu conforme à sa condition , & qu'ainsi il n'avoit qu'à s'en retourner & tâcher de plaire à cette paysanne qui étoit si fort à son gré ; qu'elle vouloit néanmoins l'avertir que l'inégalité de leurs conditions avoit moins contribué à la déterminer à cette résolution , que son inconstance & le peu de cas qu'il avoit fait d'elle , lorsque Mafée lui avoit dit de sa part de l'aller voir. Elle se faisoit tant de violence , & son cœur avoit si peu de part à ses discours , que ses larmes la trahirent , & l'empêchèrent de continuer.

L'amoureux Fiesqui attendri par les pleurs de sa maitresse , & accablé par

l'injustice de ses reproches , l'assura que Mafée ne lui avoit jamais parlé , & que le seul hasard lui avoit procuré le bonheur de la rencontrer : il lui apprit ensuite son nom , sa qualité , & la manière dont il s'étoit déguisé en paysan pour lui plaire , lui exagérant les cruelles inquiétudes où il avoit été depuis son départ de Frescati. Julie surprise & ravie d'apprendre des choses si agréables à son amour , l'informa de sa naissance , & des raisons qui avoient obligé ses parens à la faire élever à Frescati dans l'ignorance de sa véritable condition. Sa joie & son amour ne lui permettant pas de lui tenir de longs discours , elle se contenta de lui dire que , puisqu'elle l'avoit aimé paysan , il devoit bien juger que la connoissance qu'elle avoit de sa qualité , ne diminueroit pas son amour : & afin que vous n'attribuiez pas , continua-t-elle , à votre condition les bons traitemens que vous recevez de moi , je veux bien vous montrer une lettre que j'avois écrite pour vous

l'envoyer par Mafée. Ayant tiré en même temps une lettre de sa poche, elle la lui présenta, & il y lut ces paroles :

LETTRE DE JULIE
A FIESQUI.

SI en changeant d'habillement on pouvoit changer d'inclination , je ne serois pas exposée aujourd'hui à vous faire des reproches , & de votre ingratitude , & du peu de soin que vous avez eu de me venir voir avec Mafée. Il vous informera de ma qualité & du lieu de ma demeure. Soyez cependant persuadé que l'inégalité de nos conditions ne m'empêchera jamais d'avoir pour vous les mêmes sentimens , puisque je sens bien qu'il me sera plus aisé de renoncer aux avantages de ma naissance , que de me défaire de la forte passion que j'ai pour vous.

Après que Fiesqui eut lu cette lettre , il se jeta aux pieds de sa maitresse ,

& ils se donnerent des assurances réciproques de s'aimer toute leur vie ; ils prirent des mesures pour pouvoir se marier avec l'agrément de leurs parents. Fiesqui ne voulant pas exposer Julie , qu'il regardoit déjà comme sa femme , aux jugemens qu'on auroit fait d'elle , si quelqu'un les avoit surpris ensemble , se retira aussi-tôt qu'il fut nuit , après lui avoir promis de la faire demander en mariage le jour suivant. Julie demeura si satisfaite de la conversation de son amant , & elle eut tant de joie d'avoir reconnu qu'il lui avoit toujours été fidèle , qu'elle ne fut presque point sensible à ce qu'elle venoit d'apprendre de sa qualité. Son amour & son impatience lui donnoient des distractions & des inquiétudes dont ses parents s'apperçurent ; ils la presserent de les informer du sujet de son chagrin , & se servirent de toutes les caresses dont ils purent s'aviser , pour l'obliger à ne leur rien cacher. Alors elle leur apprit le détail de toute cette histoire , & les conjura de ne point s'opposer

s'opposer à son bonheur : comme ils favoient par leur propre expérience , que rien n'est capable de désunir deux cœurs qui s'aiment parfaitement , ils lui promirent que si son amant étoit de la maison de Fiesqui , comme il le disoit , ils seroient ravis de le recevoir pour leur gendre. Un Prélat Génois , qui étoit oncle de Fiesqui , alla ce même jour , à sa priere , visiter les parens de Julie , & la demanda pour son neveu : sa proposition fut agréablement reçue ; ils furent mariés peu de temps après , & Julie n'ayant plus d'inquiétude , soutint fort bien sa qualité , sans qu'on remarquât jamais dans ses discours ni dans ses manieres , qu'elle eût été élevée chez un payfan de Frescati.



CHAPITRE LXVII.

Qui traite d'une nouvelle matiere.

LA troupe comique continuoit à représenter trois fois la semaine dans la ville du Mans : l'auditoire étoit toujours assez nombreux , parce qu'il y alloit de temps en temps de la noblesse de la campagne. Les Comédiens animés par le profit , tâchoient de se surpasser. Mademoiselle de la Caverne , qui avoit vieilli dans le métier , & qui étoit comme le chef de meute de la troupe , faisoit parfaitement bien son rôle. Destin parloit si naturellement & de si bonne grace , qu'on ne s'ennuyoit jamais de l'entendre , quoique ses rôles fussent toujours les plus longs. Léandre donnoit de grandes espérances d'être un jour un parfait acteur La Rancune s'acquittoit de ses personnages avec tant d'adresse , qu'il faisoit rire tout le monde

aussi-tôt qu'il paroissoit. L'Olive étoit le meilleur valet de comédie qui fût jamais monté sur le théâtre, parce que Poisson n'y avoit point encore paru. Angélique étoit belle & jeune, ce qui contribuoit beaucoup à réparer son défaut de mémoire, car elle oublioit quelquefois le quart de ses rôles. Mais aussi-tôt que Mademoiselle de l'Etoile commençoit à paroître, on étoit un demi quart-d'heure sans rien entendre, à cause du murmure qui s'élevoit dans le parterre, par l'admiration qu'elle donnoit : elle avoit la taille fine, un air noble, & une grace merveilleuse à réciter ; elle n'achevoit jamais trois ou quatre vers, une période, que tout l'auditoire ne se récriât pour lui applaudir, & elle étoit obligée de faire une longue pause avant qu'on lui donnât audience pour continuer, ce qui faisoit enragier le moucheur de chandelles, parce qu'il avoit traité avec la troupe pour leur en fournir. Il n'y avoit pas un godelureau provincial qui ne fût ravi

de donner la piece de trente sols pour être sur le théâtre , afin d'avoir occasion de considérer de près la charmante l'Etoile qui y brilloit. Elle avoit un grand nombre d'amans déclarés , sans compter ceux qui n'avoient pas eu la hardiesse de se déclarer : la quantité d'impertinences qu'elle entendoit dire à ces provinciaux , lui donnoit matiere d'en faire le soir de bons contes à Destin ; & le plaisir qu'elle avoit à l'en divertir , contribuoit beaucoup à lui rendre leurs sottises moins ennuyeuses. Parmi tous ces discoureurs de rien , il y avoit un Gentilhomme du Perche , que la bonne compagnie & les Comédiens avoient attiré au Mans pour y passer quelques jours. Ce noble de campagne , qui se nommoit la Guyardiere , étoit des plus accommodés de son voisinage , & auroit pu passer pour un homme riche dans une province , s'il n'eût incommodé ses affaires par un trop long séjour à Paris , & par un voyage qu'il lui prit envie de faire en

Italie, quoiqu'il ne passât point Marseille, parce que la mer lui ayant fait peur il s'en retourna. Il se piquoit de bel esprit, je n'ai pas bien su sur quel fondement; n'importe, il n'est pas le seul qui s'attribue injustement cette qualité. Un Manceau, qui est entré dans ma chambre dans le temps que j'écrivois ceci, m'a appris que la Guyardiere se piquoit de bel esprit, parce qu'il avoit logé à Paris dans une auberge où il y avoit un Auteur qui lui lisoit ses ouvrages avant que de les faire imprimer: peut-être ne trouvoit-il point d'autre homme qui eût la complaisance de les écouter, comme pareille chose m'est arrivée à moi indigne, avec des gens que je pourrois bien nommer. Finissons la digression, & revenons à la Guyardiere.

Il trouva la l'Etoile fort à son gré, dès la premiere fois qu'il la vit; mais après qu'il l'eut vue représenter deux ou trois fois, il en devint passionnément amoureux, & commença à s'en-

nuyer par-tout où elle n'étoit pas. Ses assiduités lui firent remarquer qu'elle avoit beaucoup de complaisance pour Destin, qui se disoit son frere, ce qui l'engagea à faire amitié avec lui, espérant que le commerce du frere lui donneroit occasion de voir souvent sa sœur : il ne se trompa point, elle le distingua de ses autres adorateurs, & le traita assez bien, parce qu'elle s'aperçut que Destin en faisoit quelque cas. Dans les commencemens ce noble campagnard avoit prétendu en faire une maitresse ; mais la l'Etoile vivoit si honnêtement, & donnoit si peu occasion de lui tenir des discours libres, que la Guyardiere n'eut jamais la hardiesse de lui parler de son amour. Après qu'il eut donné plusieurs bons repas à Destin, (car toute l'amitié d'un provincial ne va qu'à donner à dîner ou à souper) il crut qu'il étoit assez son ami pour ne lui rien cacher, & il lui apprit enfin les sentimens qu'il avoit pour sa sœur.

Destin, qui ne s'étoit pas attendu à

une pareille confidence , se trouva d'abord assez embarrassé , & lui répondit bien sérieusement qu'il pouvoit le lui dire à elle-même. La Guyardiere fut déconcerté par une réponse si sèche , & se repentit de lui avoir abandonné son secret. Destin s'étant un peu remis de la surprise qu'un aveu si sincère lui avoit causée , & ne voulant pas exposer la pudeur de sa maitresse à cette déclaration , résolut de la réjouir en lui apprenant cette confidence , & il dit à la Guyardiere , après lui avoir serré la main , que puisqu'il lui avoit fait l'honneur de lui confier ses sentimens , il pouvoit s'assurer qu'il les apprendroit à sa sœur.



CHAPITRE LXVIII.

Comment la Guyardiere tomba dans un égout.

Tous les amans se flattent d'ordinaire : mais un provincial orgueilleux de son bien & prévenu de son mérite , se flatte toujours plus qu'un autre homme. La Guyardiere crut avoir mis le Comédien dans ses intérêts , & afin de l'engager davantage à les appuyer , il le pria à souper pour le lendemain. Destin étant allé chez sa maitresse , lui apprit qu'elle avoit un nouvel amant. Ce discours l'ayant fait rougir : Ce n'est pas ce qui vous doit le plus surprendre , continua Destin , les circonstances de cette passion vous étonneront autant que la passion même , puisque cet amant , après avoir lié commerce avec moi sur d'autres prétextes , s'est enfin avisé de me choisir pour son confident , & je

me suis chargé de vous en parler ; voyez avec quelle fidélité je m'en acquitte. La l'Etoile , qui n'avoit pas accoutumé de l'entendre railler sur ce sujet , appréhenda qu'il n'eût quelque chagrin dans la tête , & se plaignit à lui de ce qu'elle étoit toujours exposée à toutes les impertinences des provinciaux , le priant de lui donner quelque expédient pour se délivrer de leurs fatigans discours. Destin lui fit connoître qu'il étoit fort difficile de l'éviter , pendant qu'ils seroient obligés l'un & l'autre à faire la comédie , lui conseillant de s'en divertir , & de ne point s'en embarrasser. Ils parlèrent ensuite de la passion de la Guyardière , & demeurèrent d'accord qu'il étoit le plus présomptueux campagnard de tout le pays. Léandre & Angélique étant entrés en ce temps-là , ils leur firent part de leur conversation , & ils résolurent tous de tirer matiere de divertissement de la passion de la Guyardière. La l'Etoile donna parole à Destin de l'écouter. Angélique voyant qu'elle

s'y engageoit avec quelque répugnance , s'offrit à feindre qu'elle l'aimoit , & Léandre promet de faire semblant qu'il lui avoit donné de la jalousie : il n'en falloit pas tant pour persuader un homme aussi vain que la Guyardiere. Destin lui rendit compte de sa négociation , & l'avertit même qu'il avoit remarqué que Mademoiselle Angélique prenoit quelque intérêt à sa personne : il répondit fort obligeamment qu'elle n'y perdrait que sa peine , rien au monde n'étant capable de lui faire changer les sentimens qu'il avoit pour Mademoiselle de l'Etoile. Peu de temps après il alla voir les Comédiennes , il les trouva qui sortoient pour aller à la messe , & s'étant approché d'elles pour leur donner la main , l'accueil obligeant qu'elles lui firent , l'engagea à y répondre par plusieurs révérences fort profondes ; il étoit si occupé de son amour , qu'il ne se souvint pas d'un égout qui étoit derrière lui , & y tomba en retirant le pied pour mesurer une révérence. Ah ! Monsieur ,

prenez garde à vous, s'écria Angélique, après qu'il fut tombé. Deux ou trois hommes qui y accoururent, l'aiderent à se retirer de-là ; il étoit si couvert de boue, qu'il leur fut impossible de connoître s'il étoit blessé : il ne s'en plaignoit point ; mais on remarqua qu'il avoit un chagrin extrême d'avoir gâté une garniture couleur de feu & blanc qu'il avoit mise ce jour-là, & dont il avoit prétendu se parer long-temps ; il sortoit des exhalaisons si désagréables de ses habits, que les dames furent obligées de s'enfuir en se bouchant le nez. On le conduisit chez lui escorté de tous les enfans de la ville ; & comme il n'avoit point apporté d'autre habit, il fut obligé de se tenir au lit pour faire laver le sien. Pendant qu'il séchera nous passerons à un autre chapitre.



CHAPITRE LXIX.

Ragotin invisible.

P OUR entendre ce chapitre , il faut se souvenir que Ferdinando-Ferdinandi avoit promis à Ragotin , par la médiation de la Rancune , de le faire aimer de Mademoiselle de l'Etoile , & que le petit homme , persuadé de l'infailibilité de son art , lui avoit fait présent d'un mulet pour l'engager à le servir dans son amour. La Rancune , par son crédit , avoit obtenu des Comédiennes qu'elles les aideroient à se divertir de Ragotin , ce qui ne lui fut pas difficile , par le plaisir qu'elles avoient à rire aux dépens du petit homme. Etant donc retourné chez l'Opérateur , il le trouva fort disposé à le servir. Après plusieurs complimens , l'Opérateur lui dit qu'il étoit absolument nécessaire d'avoir une chemise sale de Mademoiselle de l'Etoile ,
&

& qu'il étoit très-important qu'il la prît lui-même dans sa chambre, afin de s'en mieux assurer; mais qu'après cela son affaire étoit au sac. Cette proposition étonna Ragotin, par la difficulté qu'il prévoyoit à prendre cette chemise. L'Opérateur feignant de s'apercevoir de son étonnement : Que cela ne vous embarrasse pas, M. Ragotin, lui dit-il, je vous donnerai du même baume que je donnai au Baile de Venise pour se rendre invisible dans le Serrail du Grand-Seigneur; & avec cela vous pouvez prendre la chemise, &, s'il étoit besoin, tous les habits de votre maîtresse en sa présence, sans qu'elle s'en apperçoive. Ragotin charouillé de la vertu du baume, ou peut-être de ce qu'il nommoit déjà la l'Etoile sa maîtresse, l'embrassa, le priant de ne plus différer son bonheur. Le fourbe lui donna de je ne sais quelle drogue, & lui dit de s'en frotter le bout du nez, les mains & tout le visage, lorsqu'il voudroit entrer dans la chambre de la

l'Etoile , l'assurant qu'après cela il seroit invisible. Rogotin , plein de confiance , alla chez la l'Etoile ; & ayant suivi exactement tous les ordres du prétendu magicien , il entra dans la chambre de la l'Etoile , qu'il trouva en conversation avec la Caverne & sa fille , que la Rancune avoit préparées à cette visite. Le petit homme s'approcha d'elles sans qu'elles fissent semblant de le voir ; il eut même le plaisir d'entendre que la l'Etoile disoit à ses compagnes , que M. Ragotin étoit le plus agréable petit homme qu'elle eût jamais connu , ajoutant que c'étoit dommage qu'il ne voulût point travailler pour le théâtre. Ragotin , ravi de la voir dans des sentimens qui lui étoient si avantageux , ne songea plus qu'à prendre la chemise , & s'étant glissé dans la ruelle du lit de la l'Etoile , il y en trouva une qu'elle y avoit laissée exprès ; il la prit & l'emporta avec plus de satisfaction que s'il avoit conquis la Toison d'Or ; il rencontra en sortant la Rancune & l'Olive

qui se promenoient ; & ne se souvenant peut-être pas qu'il étoit invisible , il appella la Rancune , qui se mit à tourner la tête de tous côtés , feignant qu'il ne voyoit personne , quoiqu'il entendît une voix qui ne lui étoit pas inconnue. L'Olive , qui étoit du secret , dit que cette voix ressembloit à celle de M. Rago-
gotin. Le petit homme s'en prit à rire d'une si grande force , qu'il rioit encore lorsqu'il entra dans la chambre de l'Opérateur , qu'il faillit d'étouffer à force d'embrassades , en lui apportant la chemise qu'il lui avoit demandée.

C H A P I T R E L X X.

*Le malheureux succès de la chemise
enchantée.*

RAGOTIN étoit si satisfait de l'Opérateur & de son baume , après la merveilleuse expérience qu'il venoit d'en faire ; & il avoit tant de foi dans tous

ses discours, qu'il se feroit jetté, sur la parole de l'Opérateur, du plus haut clocher du Mans, sans crainte de se blesser; ainsi ce maître fourbe n'eut pas de peine à lui persuader tout ce qu'il voulut. Il lui dit de se retirer pour lui donner le loisir d'enchanter la chemise, & qu'il pourroit revenir le soir à dix heures, qui étoit l'heure à-peu-près que la l'Etoile avoit accoutumée de se coucher d'ordinaire, l'assurant qu'aussi-tôt qu'il l'auroit touchée du bout de cette chemise, il ne seroit plus à son pouvoir de lui rien refuser. Le petit homme s'étant retiré, Ferdinando concerta avec la Rancune tout ce qu'ils avoient à faire; & après qu'ils furent convenus de toutes choses, la Rancune alla avertir les Comédiennes de se trouver dans la chambre de la l'Etoile, où il leur promit de leur donner un divertissement qui les réjouiroit. Inézilla fut priée d'en prendre sa part, en reconnoissance du plaisir qu'elle leur avoit donné, lorsqu'elle joua le tour du singe à Roquebrune.

Jamais journée n'a tant duré à Ragotin que celle-là ; il avoit tant d'impatience de voir la plus charmante personne du monde soumise à ses volontés , qu'il se rendit chez l'Opérateur long - temps avant l'heure qu'il lui avoit marquée. L'Opérateur l'assura que tout étoit prêt, en lui montrant la chemise de la l'E-toile , qu'il avoit mouillée dans de l'eau jaunie avec du safran ; il en avoit seulement trempé les bouts dans de l'esprit de vin.

Il fit ensuite un long discours à Ragotin , pour lui apprendre comment il falloit s'en servir ; il lui donna encore du baume qui rendoit invisible , pour s'en frotter comme la première fois , & lui recommanda sur toutes choses de ne point approcher du feu lorsqu'il seroit revêtu de la chemise , parce que les démons qui l'avoient enchantée , & qui étoient condamnés aux flammes éternelles , n'avoient pas la puissance de se défendre contre le feu. Ce raisonnement étoit inutile pour persuader le

crédule Ragotin, qui ne l'étoit déjà que trop. Il assura l'Opérateur qu'il suivroit exactement ses ordres, & s'en alla chez la l'Etoile, qui logeoit assez près de l'Opérateur. Aussi-tôt qu'il y fut arrivé, il mit la chemise mouillée par-dessus son justaucorps, entra dans la chambre, qui étoit remplie de monde, avec la même confiance que s'il n'y eût eu personne; il prit un siege au milieu de la compagnie, sans que la conversation en fût interrompue, chacun feignant de ne le point voir, quoique les Dames eussent beaucoup de peine de s'empêcher de rire; il eut un soin extrême de s'éloigner des lumieres, de peur d'inconvénient; & comme il étoit tard, il crut que la compagnie se retireroit bientôt, & remit à user de son charme sur la l'Etoile jusqu'à ce que tout le monde fût sorti; mais le diable de la Rancune, qui étoit caché sous le lit, attacha une bougie allumée au bout d'un bâton, & l'ayant adroitement approchée d'un des bouts de la

chemise qui étoit trempée dans l'esprit de vin , le feu y prit , & s'étant insensiblement communiqué aux autres endroits qui en avoient été trempés , le malheureux Ragotin en fut tellement étonné , qu'il s'imagina d'être dévoré par toutes les flammes de l'enfer , & cria au secours de toute sa force.

Les Dames effrayées , ou feignant de l'être , de cet ardent spectacle , s'enfuirent , se tenant les côtés de rire. L'hôte entendant parler de feu , y accourut , armé d'un seau d'eau , qu'il jetta en tremblant sur l'enflammé Ragotin ; il descendit ensuite effrayé de cette vision , & remonta accompagné de ses servantes , qui portoient des marmites & des seaux pleins d'eau , en criant de toute leur force : elles eussent sans doute maltraité Ragotin , si la Caverne n'y fût accourue pour le délivrer de leurs mains , quoiqu'aux dépens de sa réputation ; car tous les gens de l'hôtellerie en firent des jugemens fort désavantageux. Destin & ses camarades eurent

beaucoup de peine à les désabuser. Le pauvre Ragotin , qui avoit les sourcils , la barbe & les cheveux brûlés , étoit si épouvanté , & en même-temps si défiguré , qu'il ne fut point reconnu par l'hôte , ce qui lui fit juger qu'il étoit encore invisible ; & comme il étoit petit , il se glissa dans la foule , & gagna sa maison avec beaucoup de diligence. Cette aventure fut diversement expliquée par les Manceaux ; & Ragotin , sans être désabusé du savoir de l'Opérateur , crut seulement qu'il avoit manqué à quelqu'une des choses qu'il lui avoit prescrites : mais après la cruelle expérience qu'il venoit de faire , il n'osa plus se servir de magie pour se faire aimer. Nous le laisserons chez lui , & pendant qu'il y fait des réflexions sur ce grand événement , l'Auteur songera à ce qu'il doit mettre dans le chapitre suivant.



CHAPITRE LXXI.

L'arrivée du Doyen de Montfort dans l'hôtellerie , & autres choses dignes d'être lues par ceux qui n'auront rien de mieux à faire.

L'HÔTELLERIE étoit encore en ruineur , lorsqu'on vit arriver un homme à cheval , qui avoit la mine d'un Ecclésiastique , accompagné de deux autres qui lui rendoient beaucoup de respect , ce qui fit juger qu'il étoit leur maître. Aussi-tôt qu'ils eurent mis pied à terre , l'un d'eux entra dans la cuisine , où l'hôte buvoit avec la Rancune & l'Olive ; & demanda qu'on lui donnât une chambre pour M. le Doyen de Montfort. Toutes les meilleures chambres de l'hôtellerie étoient déjà occupées , dont l'hôte parut fort inquiet ; la familiarité qu'il avoit contractée avec la Rancune par de fréquentes collations ,

fit qu'il s'adressa à lui pour le prier de céder sa chambre pour cette nuit seulement à M. le Doyen. La Rancune y consentit , parce qu'il n'osa pas le lui refuser ; mais ayant su de l'un des valets que le Doyen étoit venu au Mans pour des affaires du chapitre de Montfort , il se repentit d'avoir donné sa chambre , prévoyant que le Doyen l'occuperait plusieurs jours. Son esprit , plein d'invention & de malice , lui fournit sur le champ les expédients de l'en chasser ; il accosta le Doyen qu'il traita d'Abbé ; & s'étant insinué dans son esprit par cette flatterie & par quelque nouvelle qu'il lui débita , le Doyen le pria de lui faire l'honneur de souper avec lui. La Rancune ne s'en défendit qu'autant qu'il le falloit pour se faire presser davantage ; le Doyen le pressa , & la Rancune consentit enfin à lui tenir compagnie. Alors le Doyen appella un de ses valets qui , si je ne me trompe , se nommoit Ambroise , il lui parla quelque temps à l'oreille. Je n'ai pas bien

su ce qu'il lui dit , mais la Rancune jugea qu'il donnoit des ordres pour le souper : les suites justifient qu'il avoit bien jugé , car on leur servit peu de temps après un fort bon repas. Le Doyen soupa avec appétit , & la Rancune en homme qui mange aux dépens d'un autre, ils trouverent le vin excellent, & en burent en gens qui s'y connoissent. Après qu'ils furent un peu échauffés , la Rancune lui apprit ce qui étoit arrivé ce jour-là à l'hôtellerie , & conclut qu'assurément il revenoit des esprits dans cette maison. Le Doyen, qui sans doute , n'étoient pas de la maison de Sorbonne , & qui régloit ses opinions sur les forciers , & même sur les esprits , par la peur qu'il en avoit , fut effrayé du récit de la Rancune. Ambroise , qui avoit déjà entendu parler de cette aventure dans la cuisine , confirma son maître dans sa crainte , & le fourbe la Rancune s'apercevant de leur crédulité , y ajouta plusieurs circonstances qui acheverent de leur faire tourner la tête. Leur con-

versation fut souvent interrompue pour boire. Après qu'ils eurent bu long-temps, Ambroise alla souper avec son camarade qui avoit soin des chevaux , & le Doyen qui étoit fatigué , & qui avoit bu plus qu'à l'ordinaire, s'endormit sur sa chaise. La Rancune profita de ce temps pour lui faire la malice que vous verrez , si vous lisez le chapitre qui suit.

CHAPITRE LXXII.

Frayeur du Doyen , qui voit enlever son valet en l'air.

LA Rancune , qui avoit résolu de chasser le Doyen de sa chambre , se ressouvint que les Comédiens s'y assembloient d'ordinaire pour y faire leurs répétitions ; & comme ils avoient eu besoin de faire l'épreuve de quelque machine , la Rancune s'étoit avisé , à l'insu de l'hôte , d'enlever une planche de la chambre de l'Olive , qui étoit au-dessus
de

de la fienne , qu'ils remettoient facilement , sans qu'on pût s'en appercevoir ; & en attachant une poulie à une des poutres , ils faisoient l'épreuve de leur machine , quand il étoit nécessaire : c'est de cette machine que la Rancune résolut de se servir pour chasser le Doyen de sa chambre ; & ayant préparé toutes choses pour l'exécution de son dessein , il se remit sur sa chaise , feignant de dormir , & même de ronfler à l'exemple du Doyen. Ambroise étant revenu pour coucher son maître , interrompit leur sommeil. La Rancune fut le dernier à s'éveiller , il demanda mille pardons au Doyen , & après l'avoir remercié de sa bonne chere , il lui donna le bon soir & sortit. Ambroise , qui avoit l'imagination remplie des discours qu'il avoit entendu tenir aux autres valets sur les esprits , en parla encore à son maître en le déshabillant , & lui apprit plusieurs extravagances que sa peur lui faisoit juger véritables. Le Doyen , qui naturellement étoit fort peureux , fit

coucher son valet sur un matelas dans sa chambre, & , pour plus grande précaution , il lui recommanda d'allumer une lampe qui durât toute la nuit : ses ordres furent suivis & ils se couchèrent. La Rancune cependant s'habilla d'un de ses habits de théâtre , dont les Comédiens se servent pour représenter le diable ; & lorsqu'il jugea que le Doyen & son valet dormoient , il s'attacha une corde sous les bras , & se fit descendre par l'Olive dans la chambre du Doyen , qu'il vouloit prendre sur ses épaules , pour le porter au plus haut de la maison ; mais il le trouva trop pesant , & il fallut se contenter de lui faire une peur , qui fut d'autant plus grande , que la lampe allumée lui faisoit voir la figure du diable. Le pauvre homme fut si saisi , qu'il n'osa pas seulement crier , & le faux diable s'étant adressé au valet qu'il trouva plus léger , le chargea sur ses épaules , & ayant fait un signal , l'Olive tira la poulie & l'enleva en l'air. Jugez de l'étonnement & de la frayeur du

Doyen , lorsqu'il vit enlever son valet. Ambroise s'étant éveillé se mit à crier de toute sa force , & la Rancune fut obligé de le porter sur l'escalier ; les cris du valet alarmerent toute la maison. La Rancune même , après avoir remis adroitement la planche , & s'être dépouillé de son habit , accourut dans le lieu d'où venoient les cris , & reconnoissant Ambroise , il alla aussi-tôt dans la chambre du Doyen , qu'il trouva plus mouillé que si on l'eût tiré de la rivière. La chambre fut en un moment remplie de monde ; le pauvre homme , qui croyoit toujours voir le diable , demanda d'abord un Confesseur ; on crut qu'il se portoit mal , & le valet de l'hôtellerie alla réveiller un charitable Prêtre du voisinage , qui arriva peu de temps après. Le Doyen ayant repris un peu ses esprits , voulut parler de ce qu'il venoit de voir , & tout le monde jugea qu'il rêvoit encore ; la présence de son valet qu'on ramena dans sa chambre le surprit plus que

tout le reste , parce qu'il le croyoit déjà dans les enfers. Il jura foi d'Ecclésiastique qu'il avoit vu une légion de démons qui enlevoient son valet , il n'osa pas dire qu'ils avoient voulu l'enlever lui-même , craignant peut-être de donner quelque idée désavantageuse de ses mœurs. La Rancune de son côté juroit que cela ne pouvoit être , & à son exemple tous les gens de l'hôtellerie se disoient les uns aux autres que le Doyen avoit rêvé ce qu'il disoit. Le valet assura qu'il n'avoit rien vu , mais qu'il se souvenoit bien d'avoir senti qu'on le portoit ; & le pauvre Doyen faillit à devenir fou , par le peu de créance qu'on lui donnoit. Le bon Prêtre qui étoit venu pour le confesser , s'imagina qu'il lui avoit pris une frénésie , & espérant le remettre par ses doctes raisonnemens , il lui offrit de lui donner une chambre dans sa maison , que le Doyen accepta avec plaisir. Le Prêtre eut tant de soin de le remettre dans son bon sens , que le Doyen , pour

se délivrer de ses sermons , fut obligé de demeurer d'accord que cela n'étoit ni ne pouvoit être ; il en eut tant de honte , qu'il repartit le lendemain sans terminer les affaires qui l'avoient amené ; & il a si bien persuadé cette aventure aux habitans de Montfort , qu'ils jurent encore aujourd'hui sur sa parole qu'elle est véritable. Cela fit beaucoup de bruit dans le pays du Maine , & l'hôte commença à croire tout de bon qu'il revenoit des esprits dans sa maison. La Rancune le voyant prévenu de cette imagination , l'assura que le Seigneur Ferdinando avoit des secrets pour toutes choses : ils le consulterent , & l'Opérateur , qui étoit averti par la Rancune , alla dans la maison , & après avoir marmoté quelques paroles , lui promit qu'il n'en reviendrait plus ; il lui tint parole , & l'hôte en reconnoissance leur donna plusieurs bons repas. La réputation de l'Opérateur étoit si bien établie , & l'esprit d'Inézilla si admiré des Comédiennes , qu'elles eurent une ex-

trême curiosité d'apprendre leur histoire , & de savoir comment deux personnes si rares s'étoient mariées ensemble , puisqu'Inézilla étoit Espagnole , & que Ferdinando se disoit Vénitien. Inézilla fit quelque difficulté pour les satisfaire la première fois qu'elles l'en prièrent ; mais ayant eu une conversation secrète avec son mari , peut-être pour concerter ensemble ce qu'il falloit dire & cacher de leurs aventures , elle revint , & témoignant qu'elle ne pouvoit rien refuser aux Comédiennes qui l'en prioient avec instance , elle commença ainsi son histoire.

CHAPITRE LXXIII.

Histoire d'Inézilla.

JE suis née dans la fameuse ville de Salamanque. Il ne me fera pas si aisé de vous parler de mes parens que du lieu de ma naissance. Je fus élevée jusqu'à

l'âge de dix-sept ans chez un Médecin que je croyois mon pere , & j'avois environ douze ans , lorsque je m'apperçus pour la premiere fois qu'il me traitoit mieux que les autres enfans : mon peu d'expérience m'empêcha d'y faire réflexion , & je me flattai que je devois ces distinctions à ma beauté , parce que j'étois assez jolie , & que les enfans de mon prétendu pere étoient fort mal faits. On me parloit incessamment de mes charmes , & bien loin que de pareils discours me déplussent , je prévenois ceux qui ne me les tenoient pas , & j'avois un soin extrême de demander aux personnes qui m'approchoient , si elles ne me trouvoient pas à leur gré. Le Médecin & la femme que je regardois comme mes parens , étoient les premiers à se divertir de ma petite vanité : le peu de soin qu'ils prirent de me corriger , contribua beaucoup à m'entretenir dans la fausse gloire dont j'étois déjà remplie. Je trouvois même fort mauvais , que parmi un si grand nombre de

jeunes gens de la première qualité qu'on élevoit à Salamanque , & qui témoignent de l'admiration pour moi toutes les fois qu'ils me voyoient passer dans les rues , il ne s'en trouvât aucun assez hardi pour me dire qu'il m'aimoit. J'avois un plaisir extrême à lire des romans & des nouvelles, & je me sentoís si propre à fournir matière à des aventures semblables à celles que je lisois , que cela m'engageoit à solliciter ceux qui avoient soin de mon éducation , de me mener souvent dans les églises , bien moins par un principe de dévotion , que par l'envie de me faire voir. J'avois déjà remarqué que les jeunes cavaliers ne manquoient jamais de s'approcher du lieu où je m'étois mise à genoux ; l'attention que j'avois à leurs discours , quoique je feignisse de lire dans un livre de prières , me faisoit entendre mille choses qui m'étoient avantageuses & qui flattoient agréablement ma vanité.

Je remarquai un jour qu'un cavalier de bonne mine , à qui tous les autres

rendoient des respects , avoit toujours la vue sur moi ; je ne levois jamais les yeux sans rencontrer les siens ; & comme j'avois plus d'application à le regarder qu'à mes prieres , la même chose arriva plusieurs fois ; toute jeune que j'étois , je ne laissai pas de juger que ses regards signifioient quelque chose. Le cavalier ayant continué à se trouver tous les jours dans les églises où j'allois , je ne doutai plus qu'il ne m'aimât : vous savez , dit-elle en riant , la disposition que la plupart des femmes ont à croire aisément. La l'Etoile & Angélique en rougirent & se regarderent ; je ne fais pas si Inézilla en rougit aussi , car le vermillon qu'elle avoit sur le visage , empêcha celui qui m'a donné ces mémoires de le remarquer. J'étois , continuait-elle , fort surprise de ce qu'il ne me parloit pas : car quoique l'usage de notre nation n'autorise pas de pareilles libertés , je m'imaginois que s'il étoit vrai que je lui eusse donné de l'amour , sa passion pouvoit lui fournir des expédiens pour

me l'apprendre. Sa timidité me donnoit du chagrin , & je commençois à craindre que peut-être j'avois mal expliqué ses regards , lorsqu'un jour l'ayant vu sortir de l'église long-temps avant moi , il me tarda d'en être dehors , voyant qu'il n'y étoit plus.

Dès que la Messe fut finie , sans attendre qu'il n'y eût plus de foule pour sortir , je me mêlai avec les plus pressés. Vous savez, ou peut-être vous ne savez pas , qu'en Espagne les meres marchent toujours après leurs filles , afin qu'elles puissent avoir toujours la vue sur elles. On sortoit de cette église par une porte fort étroite , & quoique j'eusse vu ma mere, ou du moins celle que je croyois l'être , qui me suivoit , je me trouvai dehors sans elle , ce qui me donna d'abord de l'inquiétude ; mais le cavalier , dont je vous ai déjà parlé , se présenta devant moi , & me confirma , par des discours fort passionnés , tout ce que ses regards m'avoient déjà appris.

Son compliment me fit un peu rou-

gir , sans pourtant me déconcerter ; & craignant d'être surprise par ma mere , je me pressai de lui répondre , que s'il venoit ce soir-là sous mes fenêtres , je lui parlerois. Ma mere ayant tardé quelque temps à sortir , par le soin (comme je l'ai su depuis) que les amis du cavalier prirent à embarrasser la porte , pour lui donner le temps de m'entretenir , il me tint encore d'autres discours qui ne me déplurent pas ; & ma mere étant enfin sortie , je m'apperçus qu'il se retiroit aussi bien que moi , fort satisfait de cette conversation. Vous ferez peut-être des jugemens désavantageux de ma facilité. Il est pourtant vrai que je m'embarquai dans cette intrigue sans autre dessein que celui de satisfaire ma vanité , m'imaginant qu'il étoit honteux à une jolie fille (comme je croyois l'être) de n'avoir point d'adorateurs. Je ne manquai pas de me trouver le soir , après que tout le monde fut retiré , à une des fenêtres de ma chambre , qui répondoit sur la rue , ayant assez bonne opinion

de moi pour croire que le cavalier y feroit la ronde plus d'une fois : aussi ne me trompai-je point , car aussi-tôt que ma fenêtre fut ouverte , j'aperçus un homme qui leva la tête , & qui me demanda si c'étoit moi qui lui avois parlé ce jour-là à l'église. Je répondis qu'il lui étoit honteux de me le demander , puis-que s'il m'aimoit autant qu'il avoit voulu me le persuader , son cœur ne pouvoit pas se méprendre. N'en soyez point surprise , me dit-il , puisque le Seigneur Dom Antonio de Velasco , qui vous aime plus que sa vie , n'a pu se trouver ici , & m'a ordonné de m'y rendre pour vous donner un billet de sa part , parce que son Gouverneur , qui est un homme fort sévère , l'a retenu par force. En me disant cela , il me jeta le billet , & m'étant un peu retirée pour le lire auprès d'une lumière , j'y trouvai ces paroles.



BILLET

BILLET

DE D. ANTONIO DE VELASCO,

A INÉZILLA.

JE suis au désespoir de ce que je n'ai pu me trouver sous vos fenêtres, comme vous me l'aviez ordonné; l'impatience que j'avois de vous obéir, me donnoit une inquiétude dont mon Gouverneur s'est apperçu; il m'a empêché de sortir, & m'a fait par-là le plus sensible déplaisir que je recevrai de ma vie. Le Connétable de Castille, mon pere, lui a donné un pouvoir absolu sur ma personne; mais soyez persuadée que vous seule en avez sur mon cœur. Dom Francisco Prado, qui vous rendra ce billet, est un ami fidèle, à qui je ne cache rien; trouvez bon qu'il vous entretienne: il me rapportera ce que vous lui aurez dit, & il vous dira que jamais il n'y a eu de plus forte passion que celle de DOM ANTONIO DE VELASCO.

Part. IV.

N

D'abord j'avois été offensée de ce que mon amant ne s'étoit pas trouvé au rendez-vous , n'ayant jamais entendu dire qu'on fît l'amour par ambassadeur ; mais je vous avoue qu'après la lecture de ce billet , je demeurai satisfaite de ses raisons , & encore plus de sa qualité. Le nom de Dom Francisco Prado , que j'avois lu dans plusieurs livres de nouvelles , me donna envie de savoir s'il en étoit l'auteur ; & j'étois si peu occupée de mon amour , que je songeai d'abord à satisfaire ma curiosité en le lui demandant : il m'avoua qu'il les avoit composés ; & après en avoir dit beaucoup de bien , il me répliqua avec esprit qu'il étoit trop récompensé de sa peine , puisqu'il avoit eu du plaisir à les lire. La folie d'un Auteur est d'entendre dire du bien de ses ouvrages ; & comme il étoit vrai que les siens m'avoient divertie , je fus long-temps à en dire des louanges. Dom Francisco en fut si satisfait , qu'il en oublia presque à me parler en faveur de Dom Antonio ; il m'apprit néan-

moins que le Connétable de Castille l'avoit mis auprès de son fils pour avoir soin de son éducation, parce que son Gouverneur étoit un homme de guerre, qui avoit très-peu de connoissance des belles-lettres, & qu'il s'étoit rendu complaisant à ses volontés, de peur qu'une conduite opposée n'eût obligé ce jeune cavalier à se mettre entre les mains de quelqu'autre qui n'auroit pas fait un si bon usage de sa confiance. Alors il m'exagéra avec tant d'éloquence la passion que Dom Antonio avoit pour moi, que je sentis dès ce moment qu'il m'auroit bien plus fait de plaisir de me parler pour lui-même. Il me pria de répondre au billet qu'il m'avoit rendu, tâchant de me persuader que je devois cette réponse à l'amour de Dom Antonio. Je m'en défendis sur le peu de commerce que j'avois eu avec ce cavalier ; mais m'en ayant instamment priée, je lui dis qu'il pouvoit l'assurer de ma part que j'étois fort sensible à ses soins, & que je l'écouterois avec plaisir lorsqu'il se trou-

veroit sous mes fenêtres : j'ajoutai encore que , prévoyant bien que son Gouverneur ne lui en laisseroit pas souvent la liberté , je recevrois ses excuses sans répugnance , par un confident qui s'en acquittoit aussi-bien que lui ; je fermai ensuite ma fenêtre & il se retira. Le lendemain , à-peu-près à la même heure, Dom Antonio ne manqua pas de se trouver sous mes fenêtres : il me demanda mille fois pardon de n'être pas venu la nuit précédente , & me fit plusieurs plaintes de la sévérité de son Gouverneur. Je l'assurai qu'il avoit sujet de se consoler , ayant un confident aussi habile & aussi zélé que Dom Francisco Prado. Notre conversation fut assez longue ; mais soit que les premières impressions soient toujours les plus fortes , ou que Dom Francisco eût plus d'esprit que Dom Antonio , je fus moins satisfaite de lui que je ne l'avois été de son ambassadeur ; je ne pus m'empêcher de le prier , en nous séparant , de me l'envoyer , lorsqu'il ne pourroit pas venir

lui-même. La journée suivante me parut fort longue , bien moins dans l'espérance de revoir Dom Antonio , que par le plaisir que je trouvois à penser que son Gouverneur pourroit le retenir , & qu'il seroit obligé d'envoyer Dom Francisco à sa place. La nuit que j'attendois avec tant d'impatience étant venue , Dom Francisco se trouva sous mes fenêtres , & après m'avoir remercié de tout ce que j'avois dit d'obligeant pour lui à Dom Antonio , il m'avoua qu'il étoit de concert avec son Gouverneur pour le tromper , & qu'il feignoit d'avoir de la complaisance pour tous ses desirs , afin d'empêcher que ce jeune Seigneur , qui étoit fort susceptible , ne s'embarquât tous les jours dans de nouvelles galanteries ; que cet artifice leur avoit si bien réussi , qu'ils l'avoient déjà détourné de plusieurs intrigues , en y faisant naître des obstacles invincibles , sans qu'il se fût jamais défié de cette tromperie : mais , en vérité , continua Dom Francisco , en changeant de ton , je trouve le dernier choix qu'il

vient de faire si raisonnable , que sans pouvoir démêler si c'est pour servir Dom Antonio , ou par quelque autre sentiment que je n'oserois vous expliquer , je n'ai pu me résoudre à l'apprendre à son Gouverneur , dans la crainte qu'il n'avertît vos parens de cette intrigue , & au lieu de lui parler de bonne foi , je l'ai trompé ; j'ai encore trompé Dom Antonio , & peut-être me suis-je trompé moi-même , en me flattant que ma sincérité ne vous déplairoit pas. Dom Francisco attendit ma réponse comme l'arrêt dicifif de sa destinée. Je lui répondis donc , avec la même franchise qu'il m'avoit parlé , que je lui étois obligée de la différence qu'il faisoit de moi aux autres personnes que Dom Antonio avoit voulu aimer , & que l'avis qu'il venoit de me donner , m'apprendroit à ne pas m'embarquer si légèrement à l'avenir. Dom Francisco s'enhardissant par le peu de colere que j'avois témoigné de sa déclaration , m'assura que rien ne pourroit l'empêcher de m'aimer toute sa vie , &

me dit mille choses fort galantes. Le plaisir que j'eus à les écouter, & la tranquillité que je conservai lorsqu'il m'apprit l'humeur inconstante de Dom Antonio, lui firent juger que je n'aimois point ce cavalier. Cette pensée lui donnant de nouvelles espérances, il me pressa avec tant d'instance de lui apprendre plus particulièrement mes sentimens, qu'il m'échappa de lui dire que les siens ne me déplairoient jamais : je fermai ma fenêtre pour cacher le désordre où un aveu si libre m'avoit mise ; & au lieu de dormir comme j'avois accoutumé de faire à une pareille heure, je passai la nuit à lire les nouvelles de Dom Francisco, que je trouvai beaucoup plus divertissantes que je n'avois encore fait. Je n'entendis plus parler de Dom Antonio, & pour faire voir à Dom Francisco que je n'y prenois point d'intérêt, je ne voulus jamais lui en demander de nouvelles.

J'étois fort satisfaite de mon nouvel amant, par les complaisances qu'il avoit

pour moi , & par la conformité que je trouvois de sa condition à la mienne , lorsque je vis arriver un jour dans notre maison un homme vêtu de deuil , qui demanda à voir mon prétendu pere. Ils eurent une fort longue conférence , dont le Médecin fit part à sa femme. La tristesse qui se répandit en un moment sur leurs visages , me donna de secrets pressentimens de mon malheur ; mais j'en fus bientôt éclaircie , lorsque celui que je regardois comme mon pere , m'appella dans une chambre en particulier , où il m'apprit , les larmes aux yeux , que je n'étois point sa fille , & que le Comte de San Lucar , mon pere & son Seigneur m'avoit autrefois mise entre ses mains pour m'élever secretement , ayant pris un soin extrême de cacher à tout le monde le nom de ma mere , parce qu'après cette galanterie elle avoit épousé un cavalier de grande condition. L'homme que vous avez vu arriver , continua-t-il en pleurant plus fort qu'auparavant , est un fidele domes-

tique du Comte votre pere ; il est venu m'apprendre sa mort, & s'acquitter en même-temps de l'ordre qu'il lui a donné avant de mourir, de me remettre ce billet entre les mains ; je n'ai pas la force de vous dire ce qu'il contient, lisez-le vous-même, ajouta-t-il en me le donnant. J'étois si étourdie de ce que je venois d'entendre, que je n'eus pas le courage de lire le billet. Alors le Médecin le reprit de mes mains, & lut ce qui suit.

B I L L E T.

LA connoissance que j'ai de votre fidélité m'oblige à vous nommer pour l'exécuteur de mes dernières volontés. J'ai laissé la meilleure partie de mon bien à l'Abbaye royale de sainte Therese de Valladolid, à la charge & condition que ma fille, que vous avez élevée, y sera reçue Religieuse. Je désire & vous ordonne de la conduire incessamment dans cette Abbaye, afin qu'elle répare par sa pénitence les crimes qu'elle a coûté

à sa mere. Vous trouverez mon testament entre les mains de la Mere-Prieure de Valladolid, & vous verrez que je n'ai pas oublié de vous dédommager des dépenses que vous avez faites pour l'éducation d'Inézilla ; mais aussi je charge votre conscience de tout ce qui manquera à l'exécution de mes dernieres volontés.

Le Comte DE SAN LUCAR.

La femme du Médecin étant entrée dans ce temps-là , m'embrassa en pleurant ; & son mari, sans consulter ma volonté, se mit en état d'exécuter celle de mon pere. Il disposa sur l'heure les choses nécessaires pour notre voyage, & me dit qu'il vouloit se mettre l'esprit en repos, en partant ce même jour, puisqu'on ne pouvoit trop se presser dans les affaires où la conscience étoit intéressée. Un changement si précipité m'embarrassa si fort, & toutes mes pensées étoient si confuses, que je n'en avois aucune de distincte. On attribua

mes inquiétudes au chagrin que je devois avoir de m'éloigner de ceux qui m'avoient élevée. Que vous dirai-je ? Nous arrivâmes à Valladolid , & je me trouvai même environnée de Religieuses avant que j'eusse formé aucune résolution , m'imaginant quelquefois que le testament du Comte de San-Lucar , les discours du Médecin , & mon voyage , n'étoient qu'un songe : je me faisois un plaisir de penser qu'à mon réveil j'irois à la messe , où je pourrois peut-être rencontrer Dom Francisco : mais la mère Prieure me tira bientôt de cette erreur , en m'exagérant les grandes obligations que j'avois au Comte de San-Lucar , puisque la plupart des autres pères ne songeant qu'à procurer à leurs enfans des établissemens où ils passent leur vie dans les inquiétudes ordinaires du tumulte du monde , au lieu que le mien , plus éclairé que les autres , m'avoit mise tout d'un coup dans le chemin du ciel. Elle finit ce beau discours , en m'assurant qu'elle & ses sœurs me trai-

teroient avec beaucoup d'égards, & que toute la communauté me considéreroit comme leur bienfaitrice : elle m'embrassa achevant ces paroles, & toutes les Religieuses suivirent son exemple.

CHAPITRE LXXIV.

Comment l'histoire d'Inézilla fut interrompue.

INÉZILLA en étoit là, lorsque la servante Mauresque arriya fort éplorée, & lui dit : Ah ! Ségnora, notre Monsiou est prisonnier ! Cette nouvelle alarma tout l'auditoire, mais particulièrement Inézilla, qui fit un grand cri, & se leva de son siège avec tant de précipitation, qu'elle s'embarrassa dans ses jupes & tomba assez rudement. La l'Etoile & Angélique l'aiderent à se relever, & s'apercevant qu'elle avoit déchiré sa jupe en tombant, elles la visiterent, malgré sa résistance, & trouverent qu'elle s'é-

toit

toit écorchée un peu au-dessus du genou : elles l'empêcherent de sortir jusqu'à ce qu'elle eût mis quelque chose à sa blessure, qui étoit dans un endroit fort sensible. Elle tâchoit de se débarrasser des mains de ces charitables amies, lorsque Destin entra dans la chambre. Inézilla, qui étoit dans une posture un peu indécente, fit un cri plus fort que le premier. Les Comédiennes occupées à porter remède à son mal, & prévenues qu'elle continuoit à se tourmenter pour sortir, ne s'apperçurent pas de l'arrivée de Destin, & lui laissèrent voir, malgré tous les efforts d'Inézilla, sa jambe & son genou : peut-être en auroit-il vu davantage, si la l'Etoile, ayant reconnu la voix de Destin, n'eût promptement abattu les jupes d'Inézilla. Elle dit au Comédien de s'en aller ; mais Inézilla le rappella pour lui demander s'il n'avoit point entendu parler de l'affaire de son pauvre mari. Il est inutile de vous le cacher, puisque vous en êtes déjà informée, répondit Destin d'une

voix triste ; l'honnête homme de la Rappiniere , accompagné de plusieurs Archers , vient de le mener en prison , & s'est saisi d'une partie de ses hardes , sans que nous en sachions encore le sujet. Ah ! le scélérat , voilà donc l'effet de ses menaces , s'écria l'Opératrice en se levant ! Personne ne comprit le sens de ces paroles : elle accourut à sa maison ; les Comédiennes voulurent l'accompagner , & Destin même s'y offrit , mais elle les pria tous de la laisser aller avec sa servante. La l'Etoile , Angélique & Destin firent divers jugemens sur cette affaire , sans pouvoir pénétrer de quel prétexte le Prévôt se seroit servi pour arrêter l'Opérateur. Ils savoient que Ferdinando avoit un fusil parfaitement beau & curieux , dont il ne s'étoit point voulu défaire en faveur de la Rappiniere qui le lui avoit demandé , & ils ne doutèrent point que ce refus ne fût le plus grand crime de l'Opérateur. Roquebrune entra pendant qu'ils en parloient encore , & s'étant aperçu du

sujet de leur conversation , il leur dit
 d'un ton fier , (si ordinaire aux gens
 de son pays ,) Morbleu on ne se mo-
 que pas impunément d'un homme de
 ma sorte. Les Comédiennes ne com-
 prenant rien à ce discours , le prièrent
 de leur expliquer ce qu'il vouloit dire
 par-là. Alors le poète , faisant parade
 de son crédit , leur donna à entendre
 qu'il étoit la cause que l'Opérateur avoit
 été arrêté. La l'Etoile , qui avoit l'esprit
 bien fait , ne lui donna pas le temps
 de continuer , elle lui en fit des repro-
 ches fort outrageans , & lui dit même
 qu'il n'y avoit pas moyen de vivre avec
 des gens si dangereux , & que si la
 troupe vouloit la croire , il ne seroit pas
 long-temps avec eux. Le poète vouloit
 s'excuser , sur ce qu'il avoit été averti
 du tour du singe que l'Opérateur & sa
 femme lui avoient joué. Et pourquoi ,
 répartit la l'Etoile en colere , êtes-vous
 assez fou pour vous imaginer qu'une
 jolie femme comme Inézilla couchera
 avec vous ? Son emportement qui l'o-

bligea à tenir ce discours, n'empêcha pas que sa pudeur ne la fît rougir. Angélique & Destin ne le traitèrent pas mieux que la l'Etoile. Le poète voyant qu'ils étoient tous contre lui, avoua pour la première fois de sa vie, qu'il avoit tort, & cherchant à se justifier, il leur apprit qu'ayant fait connoissance avec le sieur de la Rappiniere, par le moyen d'un Archer qui étoit de Marmande, il lui avoit plusieurs fois présenté de ses vers, qu'il avoit fort approuvés, & que s'étant insensiblement attiré ses bonnes grâces, la Rappiniere lui avoit fait connoître qu'il étoit véritablement son ami, en se chargeant de le venger de l'Opérateur & de sa femme, parce qu'il étoit fort honteux à un homme de son savoir & de sa qualité de souffrir les insolences de cette canaille, & qu'enfin il l'avoit obligé de lui donner un placet en forme de plainte contre l'Opérateur; mais ne trouvant pas que cela fût assez fort pour perdre Ferdinando, le sieur de la Rappiniere

avoit tâché d'obliger Ragotin de l'accu-
 ser de magie ; que le petit homme ,
 soit qu'il fût encore prévenu du profond
 savoir de l'Opérateur , ou qu'il crai-
 gnit les poursuites d'une affaire crimi-
 nelle , n'avoit pas osé s'y embarquer ,
 & s'étoit retiré pour quelque temps
 dans sa métairie ; que le Prévôt s'étant
 ensuite adressé à d'autres gens sur qui
 il avoit plus d'autorité , fit dresser un
 procès-verbal , signé de plusieurs per-
 sonnes qui déclaroient qu'elles avoient
 entendu dire que Ferdinando-Ferdinandi
 étoit un fameux magicien , & qu'ayant
 joint toutes ces procédures ensemble ,
 il s'étoit saisi de sa personne. Cependant
 puisque vous y prenez tant d'intérêt ,
 continua Roquebrune , je suis persuadé
 que M. de la Rappiniere est trop mon
 ami pour me refuser sa liberté. Les Co-
 médiennes l'assurèrent qu'elles lui en
 fauroient très-bon gré s'il pouvoit l'ob-
 tenir , & il sortit pour y travailler. Je
 vais sortir aussi , & demain je recommen-
 cerai un autre chapitre.

C H A P I T R E L X X V .

Qui pourra bien ennuyer.

DESTIN & les Comédiennes ne furent point surpris de tout ce que le poëte leur apprit ; ils savoient tous trois par expérience quel homme étoit la Rappiniere ; & comme ils avoient de l'amitié pour Inézilla , ils allèrent la visiter , & la trouverent fort éplorée. Destin prenant la parole , l'assura que la troupe s'intéressoit beaucoup à l'injustice qu'on faisoit à Ferdinando , & que ces dames avoient même déjà envoyé Roquebrune pour en parler au Lieutenant de Prévor qui étoit de ses amis. Inézilla , après avoir répondu civilement à ces honnêtetés , leur dit que la vertu & les résistances qu'elle avoit faites aux poursuites de la Rappiniere étoient tout le crime de son mari ; elle leur apprit encore qu'il l'avoit souvent menacée de se

venger de ses rigueurs , & qu'il lui avoit même envoyé ce jour-là un de ses Archers , pour lui dire qu'il alloit travailler au procès de son mari , & que si elle ne se déterminoit bientôt à satisfaire son amour , il ne seroit plus temps lorsque son mari seroit condamné. Mais le perfide , continua-t-elle , n'en sera pas quitte pour cela , car je suis résolue de m'en aller à la Cour , pour me jeter aux pieds de la Reine-Mere qui ne hait pas les personnes de ma nation , & lui demander justice contre ce méchant homme. Les Comédiennes approuverent son généreux dessein ; & la Caverne lui offrit une lettre de recommandation pour une fameuse actrice de l'hôtel de Bourgogne , de qui elle avoit eu l'honneur d'être compagne. Elles en étoient aux remerciemens lorsque Roquebrune entra , qui leur apprit que la Rappiniere venoit de recevoir un ordre de l'Intendant de la province de se rendre à Alençon , où un autre Prévôt lui remettroit un prisonnier d'état pour le

conduire à Paris , mais qu'il alloit partir dans un moment , & qu'il avoit remis l'affaire de Ferdinando jufqu'à son retour.

Inézilla reçut cette nouvelle avec joie , efperant que son départ faciliteroit la liberté de son mari. Destin qui , comme vous l'avez vu , connoiffoit la Rappiniere à fond , fortit pour lui parler en faveur de Ferdinando. Je ne fais pas s'il le menaça d'en écrire à M. de la Garouffiere , Confeiller de Bretagne , ou s'il lui fit peur en lui apprenant la réfolution qu'Inézilla avoit prise de s'aller jeter aux pieds de la Reine ; mais enfin il obtint fa liberté , à condition de payer les frais de la procédure , car il fut inexorable fur cela.

L'Opérateur fortit de prifon , & la Rappiniere alla faire son voyage qui lui fut fatal , comme vous le verrez dans la fuite de cette véritable hiftoire. Inézilla fut fenfible aux foins obligeans de Destin , & lui en témoigna tant de reconnoiffance , que des médifans ont dit qu'il ne tint qu'à lui de prendre ce

qu'elle avoit refusé à la Rappiniere ; je ne saurois pourtant le croire d'une personne aussi vertueuse qu'Inézilla. Roquebrune cherchant à se raccommo- der avec les Comédiennes & l'Opératrice , leur donna à souper à tous ce soir-là.

Après le repas qui ne fut pas des meilleurs , l'Opérateur & la Rancune descendirent à la cuisine pour fumer , & la l'Etoile & Angélique prièrent Inézilla de leur achever son histoire , ce qu'elle fit en ces termes :

C H A P I T R E L X X V I.

Suite de l'histoire d'Inézilla.

JE passai près d'un an dans des inquiétudes plus grandes que je ne saurois vous l'exprimer , l'idée toujours remplie de Dom Francisco , quoiqu'avec peu d'espérance de le revoir jamais.

La Prieure de notre couvent , qui avoit beaucoup de complaisance pour

moi , m'exhortoit quelquefois à me disposer à faire mon noviciat. J'avois toujours une excuse prête pour différer encore un mois , & elle ne m'avoit pas si-tôt accordé ce délai , que je songeois comment je pourrois en obtenir un autre après que celui-là seroit expiré. Repassant dans mon esprit que je n'avois ni biens ni parens , & que peut-être Dom Francisco ne songeoit plus à moi , je voyois bien que c'étoit une nécessité que je fusse Religieuse.

Ces tristes réflexions m'affligoient , & cependant je ne pouvois me résoudre à prendre l'habit de novice. Dom Francisco , comme je l'ai su depuis , n'étoit pas plus tranquille que moi , il avoit été long-temps sans savoir ce que j'étois devenue , mais il découvrit enfin que j'étois en religion à Valladolid : on l'assura même que j'avois déjà pris l'habit , ce qui faillit à le faire mourir de douleur. Son premier mouvement fut de se faire Religieux à mon imitation , n'ayant plus aucun attachement pour

le monde , puisque j'y avois renoncé.

Cependant , comme il étoit homme de bon sens , il jugea que s'il entroit dans une communauté sans aucun esprit de religion , & par une espece de désespoir , ce sentiment ne lui dureroit pas toujours , & qu'il pourroit s'en repentir dans la suite , comme cela est arrivé à beaucoup d'autres , & particulièrement en Espagne. Il différa à se déterminer , & s'étant excusé sur d'autres prétextes de suivre Dom Antonio de Velasco à la Cour , il eut quelque consolation lorsqu'il s'imagina qu'il pourroit passer sa vie dans la même ville où j'étois. Il vint demeurer à Valladolid , sans qu'il trouvât jamais , pendant plus de six mois , occasion de me donner de ses nouvelles , ni d'en apprendre des miennes. Il ne savoit encore quel parti il prendroit : dans cette incertitude , il s'appliquoit toujours aux lettres avec beaucoup de succès , il avoit un talent admirable pour prêcher , & quoiqu'il n'eût d'autre ordre que la tonsure qui n'engage à rien , il

ne laissoit pas de prêcher quelquefois , à la priere de ses amis.

Je ne fais pas s'il affecta de lier commerce avec le Directeur de notre Couvent , ou si le hasard seul y contribua : mais ce Directeur l'ayant entendu prêcher , en parla plusieurs fois à notre Prieure avec éloge , & lui fit souhaiter de l'entendre ; elle le fit prier instamment de venir prêcher à notre Couvent ; il y consentit sans peine , sachant bien que j'y étois. Il parla fort avantageusement de l'excellence de la vie religieuse & du bonheur des personnes qui y sont appellées par une véritable vocation ; mais il blâma beaucoup l'injustice des peres qui forcent leurs enfans à l'embrasser , sans se mettre en peine s'ils n'ont point des inclinations opposées ; & il fit un discours fort docte , par lequel il prouva que le scandale & le relâchement qu'on avoit vus quelquefois dans les religions , n'étoient venus que par des personnes qui avoient été sacrifiées à l'avarice de leurs parens , exhortant
les

les Religieuses à examiner de près les vocations de celles qu'elles recevroient dans leur Communauté. Je ne voyois point le visage du Prédicateur, parce que la Prieure & les anciennes Religieuses étoient à la grille. Le ton de sa voix ne m'étoit pas entièrement inconnu ; mais il ne me vint jamais dans la pensée que ce fût Dom Francisco ; cependant il me sembloit que je n'avois jamais ouï si bien prêcher ; toutes nos Religieuses en furent fort satisfaites. Je témoignai beaucoup de curiosité d'entretenir ce grand homme, & la Prieure jugeant bien que je profiterois beaucoup de ses doctes raisonnemens, me promit de me donner cette consolation ; elle le fit prier d'aller à sa grille, & l'ayant entretenu sur toutes les choses qu'elle desiroit qu'il m'insinuât, elle m'envoya querir dans le parloir, & se retira après m'avoir exhortée à ouvrir mon cœur à ce grand personnage sans aucune réserve. Jamais elle n'a été mieux obéie. La grande curiosité que j'avois de le voir,

m'obligea à jeter les yeux sur lui. Mais comment pourrai-je vous exprimer tous les mouvemens que je ressentis lorsque je vis Dom Francisco ? Quelle surprise ! quelle joie ! quelle crainte ! & combien de pensées confuses me passèrent par l'esprit ! Dom Francisco , qui jugeoit bien que j'étois cette obstinée dont on lui avoit parlé , se flatta qu'il avoit quelque part à la répugnance que je témoignois à être Religieuse. Nous fumes long-temps sans parler , & nos yeux ne laissoient pas d'expliquer nos sentimens réciproques ; enfin nous nous rendîmes compte du chagrin où nous avions été l'un & l'autre depuis que nous étions séparés ; il m'apprit qu'il avoit été sur le point de se retirer du monde , parce qu'il m'avoit cru Religieuse , & je l'assurai que je n'avois pu me résoudre à y renoncer , parce que je savois qu'il y étoit. Enfin , après plusieurs discours qui m'attendrissent plus d'une fois , nous convinmes qu'il disposeroit toutes choses pour m'enlever , qu'il m'épouserait

ensuite aussi-tôt qu'il pourroit le faire commodément , & que nous passerions notre vie ensemble. J'étois si occupée de mon amour , que je n'eus jamais la moindre inquiétude de ma fortune , persuadée , comme le sont tous les amans , qu'on ne manque jamais de rien quand on est avec la personne qu'on aime. La Prieure étant revenue dans le parloir , Dom Francisco se retira , après l'avoir assurée qu'il étoit fort content de ma docilité, & qu'il en espéroit un bon succès. Je le lui confirmai encore lorsque nous fûmes seules , l'assurant que j'étois persuadée des raisons de ce grand homme , & que j'étois résolue de m'abandonner entièrement à ses conseils. La bonne Prieure ravie de joie m'embrassa , & me dit : Inézilla , mon enfant , vous ne pouvez jamais manquer en vous laissant conduire par un homme si éclairé. Comme toute la Communauté s'intéressoit beaucoup à ma personne , à cause du bien que mon pere leur avoit laissé , on délibéra le lendemain en plein Chapitre,

qu'on feroit un présent à Dom Francisco de plusieurs curiosités & confitures qui se font dans les Couvens, du moins en Espagne. Peu de temps après il revint me voir, pour m'apprendre que tout étoit prêt, & qu'il m'enleveroit quand je voudrois : l'exécution nous donna quelque inquiétude, parce qu'il étoit assez difficile de trouver un prétexte pour sortir seulement jusqu'à la porte. Enfin je me souvins que nos Religieuses vivoient dans une si grande régularité, qu'elles ne souffroient pas qu'un homme entrât dans leur Couvent; l'infirmerie en étoit même détachée, afin que les Médecins visitassent les malades sans entrer dans le Couvent; & lorsqu'une Religieuse ou une Pensionnaire avoit besoin d'un habit, elle alloit au parloir pour s'en faire prendre la mesure. J'avertis donc mon amant de se trouver le lendemain, avec un carrosse & un habit de cavalier, à notre porte, parce que je prévoyois qu'il me seroit aisé de sortir, en feignant que j'avois donné rendez-vous à un

Tailleur pour me prendre la mesure d'un habit de Novice. Cet artifice eut tout le succès que nous pouvions souhaiter : je sortis le jour suivant, j'entrai dans le carrosse qui m'attendoit à la porte, & nous étions déjà retirés chez un ami de Dom Francisco, dans le temps qu'on me croyoit encore au parloir, donnant les ordres pour mon habit. Le Cavalier, qui nous avoit donné retraite, alla s'informer de ce qu'on disoit de moi. Il nous apprit que toute la Justice de Valladolid étoit en campagne, & qu'on avoit envoyé des gens sur les routes de Madrid & de Salamanque pour tâcher de me joindre. Cependant un Aumônier de notre Protecteur nous épousa. Nous étions résolus à demeurer quelque temps retirés, & à consulter ensuite les plus habiles Jurisconsultes du pays, pour demander le bien de mon pere aux Religieuses ; mais nous fûmes contraints d'abandonner tout, trop heureux encore de pouvoir mettre nos personnes en sûreté. Huit jours après notre mariage

nous fûmes avertis qu'on avoit découvert que Dom Francisco m'avoit enlevée , que les Religieuses en faisoient grand bruit , criant au sacrilege , & publiant que Dom Francisco s'étoit servi de plusieurs voies saintes pour commettre une action profane & criminelle ; que l'Inquisition avoit pris connoissance de notre affaire , & qu'on faisoit une recherche exacte pour découvrir où nous étions. Celui qui nous avoit donné retraite , effrayé du mot d'Inquisition , craignoit déjà de se perdre en voulant nous sauver. Enfin Dom Francisco , à qui l'esprit ne manquoit jamais au besoin , s'avisa de faire porter secretement deux habits de Religieux , avec deux fausses barbes fort vénérables , & à la faveur de ces habits & de ces barbes , nous sortîmes de Valladolid ; & après avoir marché à pied près d'une lieue , nous trouvâmes une litiere que notre Protecteur avoit envoyée pour nous conduire en Arragon. Quoique ce Royaume ait de grands privileges , dont ses

peuples sont fort jaloux , on nous avertit que notre affaire étant une matiere d'Inquisition , nous n'étions point en sûreté ; ce qui nous obligea à nous rendre à Barcelone , & à profiter de l'occasion d'une galere pour Gênes , qui partoît pour passer en Italie. Je ne vous parlerai point des risques que nous courûmes sur mer : je fus si rebutée de ce premier voyage , que je résolus de ne voyager jamais que par terre. Nous séjournâmes quelque temps à Gênes , où mon mari reçut des lettres de recommandation pour le Comte de Lemos , qui étoit en ce temps-là Ambassadeur à Rome , ce qui nous obligea à nous rendre dans cette Capitale du monde. Le Comte de Lemos , qui avoit déjà entendu parler de mon mari , le reçut obligeamment , & lui donna une pension pour subsister , en attendant qu'il eût une place vacante dans sa maison. Six mois après il renvoya un de ses Secrétaires à Madrid , & donna son emploi à Dom Francisco. Nous passâmes assez tranquillement les trois premières

années de notre séjour en Italie , & je puis vous assurer que l'habitude & la liberté du mariage ne diminuerent point la passion que nous avions l'un pour l'autre. Enfin l'Ambassadeur fut nommé Vice-Roi de Naples , ce qui nous donna beaucoup de joie , à cause des grands avantages que mon mari en attendoit ; mais ce qui devoit faire notre bonheur fut cause de notre perte. Le Comte de Lemos , qui étoit fort galant , me donna sa litiere pour faire le voyage : il aimoit à dire des équivoques en notre langue , & mon humeur enjouée lui donnoit occasion de s'adresser toujours à moi pour me dire quelque plaisanterie. Ces distinctions firent de la peine à la Comtesse , qui étoit avec son mari , elle s'avisa même de donner des avis à Dom Francisco , qui ne laisserent pas de le chagriner , sans qu'il eût néanmoins la force de m'en parler jamais. A Naples le Comte me traita encore mieux qu'il n'avoit fait à Rome , & me fit donner un logement dans le Palais , qui n'avoit ja-

mais été occupé par des domestiques ; ce qui acheva d'irriter la Comtesse. Le Vice-Roi ayant été obligé d'envoyer un homme de confiance en Calabre pour y régler des affaires importantes, jeta les yeux sur mon mari, & le fit partir avec beaucoup de diligence. Cet emploi, qui lui étoit fort utile, l'attachoit agréablement, lorsqu'il reçut une lettre de la jalouse Comtesse, qui lui donnoit de nouveaux avis plus positifs que les premiers. Mon mari, qui m'aimoit avec passion, en fut si pénétré de douleur, qu'il abandonna sa commission, & revint secrètement à Naples, croyant apparemment me surprendre avec mon amant prétendu. Je ne savois rien de ses inquiétudes, & j'étois couchée avec une fille qui me servoit, lorsque j'entendis frapper à la porte de ma chambre à deux heures du matin. Dom Francisco avoit une clef qui ouvroit toutes les portes de mon appartement ; & comme je craignois que quelqu'autre n'en pût avoir une comme lui, je fermois d'or-

dinaire ma porte en dedans quand j'étois seule. La résistance qu'il trouva à la porte augmenta ses soupçons ; il se fit connoître , & je reveillai celle qui étoit couchée avec moi pour lui aller ouvrir la porte : elle se leva , & ayant vu au travers de la serrure que Dom Francisco avoit une bougie allumée , elle ouvrit la porte , & ne voulant point être vue en cet état par un homme , elle se retira avec précipitation dans une autre chambre , qui étoit à côté de la mienne , qu'elle ferma aussi de son côté. Dom Francisco qui avoit l'idée remplie de mon infidélité , crut que c'étoit le Comte qui se retiroit : un reste de respect qu'il avoit encore pour son Maître , l'empêcha de le suivre ; il s'approcha de mon lit , ayant toujours les yeux sur la place qu'il voyoit vuide à côté de moi. Le désespoir que je remarquai sur son visage , augmenta le trouble où j'étois de le voir revenir à une pareille heure : je le baisai , je l'embrassai , je lui fis cent demandes différentes , sans qu'il me répondît que

par des soupirs ; & il continuoit toujours à soupirer , donnant une autre explication à mes empressements. Je le conjurai de m'apprendre le sujet de ses inquiétudes ; mais au lieu de répondre à ces innocentes carresses : de grace , ne m'insultez pas davantage , me dit-il , & du moins laissez-moi mourir en repos ; ce sera toute la vengeance que je prendrai de votre infidélité , & je croirai vous punir assez , en vous privant d'un mari qui vous a tendrement aimée , dans le temps que vous en étiez si indigne. Je vous avoue que ces paroles me percerent le cœur , & j'en fus d'autant plus vivement touchée , que ma conscience ne me reprochoit rien. Je me mis en colere , à mon tour , je lui reprochai son injustice ; & voyant qu'il n'écoutoit ni mes plaintes ni mes reproches , je m'abandonnai aux larmes. Alors craignant peut-être d'être attendri par mes pleurs , il se retira dans son cabinet ; je le suivis , je le suppliai pour l'amour de lui-même de se mettre l'esprit en repos , & de me dire tout ce

qui lui faisoit de la peine , l'assurant qu'il seroit satisfait de mes raisons ; il fut inexorable , & ne me répondit pas une parole. Mes plaintes & mes cris attirerent deux femmes qui me servoient , elles me remirent dans mon lit presque malgré moi. Cependant il étoit jour. Dom Francisco se jeta sur un lit de repos , qui étoit dans son cabinet. Une de mes femmes , le voyant pâle & défait , appella en diligence un Médecin du Palais , qui lui trouva une fièvre fort violente ; il le fit saigner , & lui donna quelque autre remède ; mais malgré tous ses soins , il lui prit un transport au cerveau , & il mourut en trois jours. J'étois dans un si grand désespoir du peu de cas qu'il avoit fait de mes raisons , qu'à peine étois-je assurée de sa maladie, lorsque j'appris sa mort. Ce triste souvenir arracha des larmes à la pauvre Inézilla , qui l'empêchèrent de continuer.

La l'Etoile & Angélique la prièrent de passer ces cruelles circonstances qui l'affligeoient , & de leur apprendre comment

ment elle s'étoit mariée au Sieur Ferdinando. Inézilla s'étant un peu remise, reprit ainsi son histoire.

Je passerai donc, puisque vous le voulez, mille circonstances d'asagréables, & tous les bruits ridicules que la Comtesse eut soin de répandre sur la mort de mon mari. Le Comte de Lemos me continua la pension qu'il lui donnoit, & me fit payer tout ce qui lui étoit dû. On ne fut pas long-temps sans me proposer divers mariages, mais j'étois si rebutée des hommes, & sur-tout de ceux de ma nation, que je résolus de ne me remarier jamais. Le Comte fut rappelé en Espagne, & je demeurai à Naples. Il y avoit près de six ans que j'étois veuve, lorsque le Comte Dognate y arriva en qualité de Vice-Roi. Ferdinando, qui étoit François & non pas Vénitien, comme vous l'avez cru, & qui s'appelloit en ce temps-là la Ferriere, étoit à la suite du Vice-Roi. Les Comédiennes s'étant regardées en sourirent. Ne soyez point surprises de ce changement de nom &

de pays , continua Inézilla , Ferdinando n'a pas eu trop de tort d'en user ainsi : il faut en imposer aux peuples , qui ont toujours plus de foi pour ce qui leur est inconnu & nouveau , que pour ce qui leur est ordinaire. Il étoit dans une si grande réputation à la Cour du Vice-Roi , qu'on étoit persuadé qu'il avoit des recettes infallibles pour toutes sortes de maux. J'avois déjà fait des habitudes avec les Dames de la suite de la Comtesse , & je puis dire qu'on y trouvoit à redire , quand je passois un jour sans aller au Palais. Je fus affligée d'un mal de dents , qui me causa des douleurs cruelles. Les Dames du Palais en étant averties , m'envoyèrent Ferdinando , qui me donna d'une eau qui me fit cesser la douleur en moins d'un quart-d'heure. Le prompt effet de ce remede me fit concevoir beaucoup d'estime pour lui ; j'en remerciai celles qui me l'avoient envoyé , & j'eus un soin extrême de publier la vertu de ce secret : il m'en témoigna de la reconnoissance , & quelque aversion

que j'eusse pour les hommes , je ne fus pas fâchée d'avoir de l'obligation à celui-là , m'imaginant bien qu'il n'avoit pas les mêmes défauts de ceux de ma nation. Enfin je le trouvai à mon gré , & je ne lui déplut point , & nous nous mariâmes avec l'agrément du Vice-Roi , qui étoit ravi d'attacher un si grand homme à son service. Mais le Comte Dognate étant mort un an après , je suivis mon mari à Venise , où il eut quelques petites affaires qui nous obligèrent à passer en France ; & je serois satisfaite d'un voyage qui m'a donné occasion de faire connoissance avec vous , si , pour mon repos , le scélérat de la Rappiniere eût été pendu il y a un an.



CHAPITRE LXXVII.

Qui traite de la passion de la Guyardiere pour la l'Etoile.

LE lendemain les Comédiens s'assemblerent pour délibérer sur une lettre que M. de la Garouffiere, Conseiller de Bretagne, avoit écrit à Destin, par laquelle il lui donnoit avis que la Noblesse de Bretagne s'assembleroit bientôt à Vitré pour y tenir les Etats, & que si la troupe vouloit y aller, il leur donneroit de bonnes recommandations auprès du Sénéchal, qui étoit son parent. Les sentimens furent partagés : la Rancune & l'Olive vouloient absolument qu'on y allât ; Destin étoit soumis aux volontés des Dames, & la Caverne, qui avoit déjà voyagé en Bretagne, & qui apparemment s'y étoit embourbée plus d'une fois, craignoit si fort les mauvais chemins de ce pays-là, qu'elle

n'étoit point d'avis qu'on y allât. Léandre n'osoit pas dire le sien devant tout le monde ; mais ayant appelé Destin en particulier , il lui déclara qu'il seroit obligé de quitter la troupe , si elle alloit en Bretagne , de peur qu'il n'y fût connu de quelqu'un de ses parens. Destin trouva ses raisons bonnes , & l'assura qu'il empêcheroit bien qu'on y allât. La Rancune s'opiniâtra à son sentiment , bien moins pour le faire valoir , que par le plaisir qu'il trouvoit à contredire tout le monde. Enfin après plusieurs contestations , ils se séparèrent sans rien décider , comme il arrive presque toujours dans de pareilles assemblées. Cela donna occasion au bruit qui se répandit , que la troupe alloit partir du Mans.

Les Comédiens représenterent en ce temps-là Bérénice. La l'Etoile , qui représentoit cette Princesse , s'en acquitta si dignement , que la Guyardiere en perdit le peu de raison qu'il avoit naturellement. Ce n'est pas qu'il ne l'aimât déjà beaucoup ; mais on avoit résolu dans sa famille

d'acheter, du mariage de sa femme, un moulin qui étoit fort à sa bienséance, & cette raison avoit long-temps contrebalancé son amour. Cependant, depuis la représentation de Bérénice, il n'eut plus la liberté de raison, & c'est ce qui a fait juger qu'il étoit fort amoureux. Enfin il se détermina à l'épouser, & il alla chez sa maitresse pour lui apprendre cette bonne nouvelle, ne doutant pas qu'une Comédienne de campagne ne fût ravie de trouver un Gentilhomme de deux ou trois mille livres de rente qui voulût l'épouser; mais sa présence le déconcerta, & comme il étoit fort amoureux, il oublia le compliment qu'il avoit résolu de lui faire, & ne sachant par où débiter, il la pria d'ôter son gant, après l'avoir assurée que s'il voyoit sa main, il lui apprendroit des choses merveilleuses. La l'Estoile, qui n'ajoutoit pas beaucoup de foi à ces paroles, & qui savoit que tous les provinciaux sont de grands patineurs, lui refusa cette complaisance,

ce qui n'empêcha pas la Guyardiere de lui dire, en regardant avec attention tous les traits de son visage, qu'elle ne joueroit pas long-temps la comédie, & qu'elle se verroit bientôt dans un état qui surpasseroit ses espérances. Quelque mauvaise opinion qu'elle eût de ce physionomiste, soit qu'on aime à entendre ce qu'on désire, ou qu'elle eût de secrets pressentimens qu'elle changeroit quelque jour de condition, elle écouta avec plaisir des discours qui flattoient ses espérances. La Caverne étant entrée dans ce temps-là, la Guyardiere sortit, & alla chercher Destin, pour l'informer de la résolution où il étoit d'épouser sa sœur: il l'appella en particulier, & après un long préambule, il lui dit que malgré l'inégalité de leurs conditions, il étoit si charmé de la beauté & de l'esprit de sa sœur, qu'il étoit résolu de l'épouser. Destin surpris de ce discours, lui répondit qu'il lui étoit fort obligé de l'honneur qu'il vouloit bien faire à sa famille, mais qu'il n'y avoit

pas d'apparence qu'un homme de sa qualité fit une alliance si inégale. Le noble se servit de toute son éloquence pour persuader au Comédien qu'il agissoit de bonne-foi ; il fit semblant de ne le pas croire , & après l'avoir assuré qu'il étoit son serviteur , il lui déclara qu'il ne consentiroit jamais à ce mariage , parce qu'on ne manqueroit pas de dire dans le monde que les Comédiens l'avoient suborné , & que ses parens pourroient même sur ce prétexte faire casser son mariage. La Guyardiere lui fit des sermens horribles qu'il étoit majeur , & qu'il se moquoit de ses parens , offrant même de lui apporter un extrait de son baptistère certifié de son Curé. Destin fut inexorable , & le quitta , l'assurant qu'il lui feroit trop d'honneur. Un moment après , Destin en rendit compte à la l'Etoile , qui lui apprit aussi la conversation qu'elle avoit eue avec la Guyardiere , ce qui leur donna occasion de se dire mille choses tendres , & de renouveler les assurances réci-

proques qu'ils s'étoient déjà données , de vivre l'un pour l'autre sans s'abandonner jamais.

CHAPITRE LXXVIII.

Retour de Ragotin au Mans.

LA Guyardiere ayant fait part à ses amis du dessein qu'il avoit d'épouser Mademoiselle de l'Etoile , le public en fut bientôt informé , & tout le monde en témoigna de la joie , par l'amitié qu'on avoit pour la Comédienne. Toutes les personnes considérables du Mans lui en firent compliment , & blâmerent l'opiniâtreté de Destin , qui vouloit s'opposer à un mariage si avantageux à sa sœur. La l'Etoile répondit à ceux qui lui en parloient , que pour être heureux dans le mariage , il falloit qu'il y eût de l'égalité dans les personnes mariées ; & qu'étant fort persuadée de cela , elle ne hasarderait point son repos pour se

donner un établissement fort au-dessus de sa condition. La Guyardiere l'assuroit par des sermens horribles (que les nobles de campagne savent mieux faire que le reste des hommes) qu'il ne se souviendrait jamais ni de sa naissance , ni de sa profession , & qu'il l'aimeroit passionément toute sa vie. Il sembloit que toute la ville prenoit intérêt à cette affaire. Les Dames mêmes s'en mêlerent , & il y en eut d'assez officieuses , pour promettre à la Guyardiere d'y faire consentir la l'Etoile.

Enfin ce mariage étoit si généralement souhaité au Mans , par les personnes de l'un & l'autre sexe , qu'on croit encore aujourd'hui que si la Guyardiere eût su profiter de cette favorable disposition , les Magistrats lui auroient donné mainforte pour épouser sa maîtresse , malgré Destin & malgré elle-même. La Comédienne & son frere commençoient à être fort embarrassés de l'infructueuse & fatigante affection des Manceaux , aussi-bien que des im-

portunités du noble passionné, lorsque Ragotin qui étoit allé à sa métairie (peut-être en attendant que les sourcils & la barbe lui fussent revenus) ayant entendu parler de ce prétendu mariage, s'en retourna au Mans fort alarmé de cette nouvelle. Le petit homme sentant réveiller son amour, par la crainte de voir sa maitresse entre les bras d'un autre, se rendit promptement chez la l'Etoile, où il trouva Destin, & après leur avoir exagéré combien il étoit de leurs amis, il leur parla de la Guyardiere, comme d'un rival qu'il haïssoit beaucoup & qu'il estimoit peu; il leur apprit ensuite qu'il étoit un emporté, & que ses affaires étoient fort ruinées. La l'Etoile le remercia de ses avis d'un air fort gracieux; & Destin qui étoit bien aise de se servir de ce prétexte pour se délivrer des Manceaux qui l'exhortoient incessamment à finir ce mariage, anima le petit homme, & lui donna de grandes espérances, l'assurant que sa sœur faisoit une grande diffé-

rence de sa personne à celle de la Guyardiere , mais que les grands biens & la qualité de ce Gentilhomme avoient ébloui tout le monde. Ragotin jura que la Guyardiere n'étoit qu'un gueux , qui renonceroit sans doute à la qualité de Gentilhomme , si on faisoit quelque jour une recherche exacte de toute la Noblesse , & pour faire voir à Destin qu'il disoit vrai , il alla feuilleter les registres de tous les Notaires du Mans ; je crois même qu'il envoya quelqu'un dans le Perche , pour être plus particulièrement informé des affaires de son rival. Deux jours après il rapporta trois ou quatre feuilles d'écritures certifiées par plusieurs Notaires du pays , par lesquelles il fit voir que la Guyardiere devoit considérablement , que les légitimes de ses sœurs n'étoient pas encore payées , & que l'Abbé de la Trappe avoit de grandes prétentions sur son bien , qu'il assuroit avoir été abusivement aliéné de son Abbaye. La Guyardiere étant informé des mauvais offices
que

que lui rendoit Ragotin, le menaça de lui donner des coups de bâton. Le petit homme en prit des témoins, & trouva moyen de faire décréter contre lui, & comme il étoit fort offensé de ses outrageantes menaces, il mit tant de gens à ses trousses pour l'arrêter, que la Guyardiere fut contraint de s'absenter pour quelque temps; ce ne fut pas sans menacer le ciel & la terre; car Ragotin lui paroissoit déjà une trop petite victime pour appaiser sa fureur. Ragotin étant demeuré maître du champ de bataille, jugea par les bons traitemens qu'il reçut de la l'Etoile & de son frere, qu'il étoit parfaitement bien avec eux, & s'imagina qu'ils avoient quelque dessein sur sa petite personne; il se rendit fort assidu chez la l'Etoile, & après lui avoir offert plusieurs fois inutilement de lui donner à souper, elle lui permit, à la priere de Destin, de faire porter deux plats dans sa chambre. Inézilla & Angélique en furent priées. Après soupé le petit homme, qui

savoit qu'elles étoient fort curieuses d'entendre le récit de quelque jolie nouvelle , les assura qu'un marchand de Saint-Malo , qui, en revenant de Rouen avoit couché une nuit dans sa métairie , lui avoit appris une historiette qu'elles auroient du plaisir à écouter. Les Comédiennes & Inézilla l'assurèrent qu'elles lui donneroient toute l'attention qu'il pouvoit souhaiter. Il cracha , il toussa à diverses reprises , & les ayant instamment priées de le bien écouter , il commença en ces termes.

CHAPITRE LXXIX.

La fidelle Bretonne. Nouvelle.

LES habitans de Saint-Malo ont toujours eu un génie particulier pour le commerce ; ils s'y attachent avec application , & réussissent d'ordinaire avec beaucoup de succès. Les hommes y vivent dans une grande union ; les

femmes y sont civiles & ont de l'esprit , & on peut dire à leur louange qu'il n'y a point de port de mer en Europe où les étrangers soient mieux reçus qu'à Saint-Malo. Un marchand de cette ville ayant voulu entrer dans les grandes affaires , se fit banquier , & laissa la conduite de son magasin à sa femme. Un de ses correspondans lui fit banqueroute , & comme un malheur n'arrive jamais seul , un navire qui revenoit des Indes , chargé de barres d'argent , dont la meilleure partie lui appartenoit , fut arrêté & confisqué à Cadix par les Espagnols , je ne sais sur quel prétexte. Ces grandes pertes étonnerent notre marchand ; mais il acheva de perdre l'espérance de se rétablir , lorsqu'ayant examiné les affaires de son magasin , il trouva qu'elles n'alloient pas mieux que les autres , parce que sa femme , qui en avoit la direction , aimoit beaucoup la dépense , & n'avoit pas la force de se défendre de faire crédit. Ses créanciers avertis du désordre de ses affaires ,

voulurent être payés. Le marchand, qui étoit galant homme & d'une famille fort honorable, se piqua d'honneur, & vendit tout ce qu'il avoit de plus précieux pour s'acquitter: enfin il se trouva en peu de temps sans bien & sans crédit. Sa femme ne pouvant plus soutenir la grande dépense qu'elle avoit accoutumé de faire, en fut si vivement touchée, qu'elle en mourut de regret, & lui laissa un petit garçon, qui étoit tout le fruit de leur mariage. Le marchand, qui avoit de l'esprit, ne s'abandonna point à un désespoir inutile, & résolut de s'en aller aux Indes, où il espéra qu'il pourroit aisément passer pour un Espagnol, parce qu'il avoit été élevé en Espagne, & qu'il en parloit la langue comme ceux qui étoient nés dans le pays. Ayant pris cette résolution, il pria un de ses freres, qui étoit un des plus riches marchands de Saint-Malo, d'avoir soin de l'éducation de son fils, qui avoit environ sept ou huit ans. Le frere s'en chargea avec plaisir, & lui

promit de le traiter comme ses propres enfans. Faustin (c'est le nom du fils) fut élevé avec une de ses cousines qui étoit fille unique , & à-peu-près de son âge ; son oncle lui trouvant de l'esprit & de la docilité , en eut beaucoup de soin ; il lui recommanda seulement d'avoir un peu de complaisance pour sa cousine. Faustin ne se fit aucune violence en lui obéissant , il y étoit déjà disposé par sa propre inclination ; & Agathe (c'est le nom de la cousine) étoit d'un si bon naturel & d'une humeur si douce , qu'elle se faisoit aimer de tous ceux qui la connoissoient ; & soit qu'elle se laissât gagner par les complaisances de son petit cousin , ou qu'elle eût naturellement de l'amitié pour lui , elle ne s'ennuyoit jamais lorsque Faustin étoit avec elle ; & ses parens qui l'aimoient tendrement , prenoient soin qu'il y fût toujours. Aussi-tôt qu'on la contrarioit en quelque petite chose , toute sa ressource étoit de s'en plaindre à son cousin , qui seul pouvoit lui faire entendre

raison : leur amitié augmenta avec leur âge.

Aussi-tôt que Faustin commença à entendre un peu les affaires , son oncle l'employa à des commissions qui l'obligeoient à sortir quelquefois de la ville , & Agathe étoit dans des inquiétudes extrêmes si elle passoit un jour entier sans le voir : son retour lui donnoit de la joie & de l'émotion ; ils se rendoient un compte réciproque de tout ce qu'ils avoient fait ou vu depuis leur séparation , & ne se privoient d'aucuns de ces plaisirs innocens que le sang & l'amitié autorisent. Cependant ils s'aimoient déjà avec passion , quoiqu'ils ne connussent point l'amour , attribuant à l'amitié les secrets mouvemens qu'ils sentoient l'un pour l'autre. Faustin , qui entendoit parler dans la ville des grands biens de son oncle , & des projets que le public faisoit déjà de marier sa cousine , revenoit quelquefois fort rêveur auprès d'elle. Agathe , qui vouloit savoir toutes ses pensées , le voyant un jour plus

chagrin qu'à l'ordinaire , le pria de lui apprendre le sujet de sa mélancolie. Faustin , qui ne lui refusoit rien , lui avoua naïvement qu'elle étoit la cause de ses inquiétudes , puisqu'il prévoyoit bien que sa bonne fortune & les grands biens de son oncle alloient lui procurer bientôt un époux d'un rang au-dessus de sa condition , qui sans doute lui feroit oublier le malheureux Faustin. Agathe , qui n'avoit jamais rien trouvé d'aimable que son cousin , & qui n'avoit pas prévu qu'ils pourroient être séparés quelque jour , ne put soutenir cette conversation sans verser des larmes , elle lui fit des reproches de l'avoir crue capable d'une pareille dureté , & ils se donnerent des assurances réciproques d'une amitié inviolable , sans s'apercevoir qu'ils se promettoient que leur passion dureroit toute leur vie.

Un Gentilhomme de Bretagne , qui avoit un fils Conseiller au Parlement de Rennes , ébloui des richesses du pere d'Agathe , avoit déjà jetté les yeux sur

elle pour la marier à son fils. Le Conseiller fit , par ordre de son pere , un voyage à Saint-Malo , & ayant vu Agathe , il demeura aussi satisfait de sa beauté , que ses parens l'étoient déjà de ses grands biens , & pressa son pere de finir bientôt ce mariage. Le Gentilhomme en parla au pere d'Agathe , qui se trouva fort honoré de cette recherche , & y répondit avec beaucoup de civilité. Le Conseiller en étant averti par son pere , en conçut de nouvelles espérances , & ne douta point que son affaire réussît. Faustin , alarmé des bruits qui couroient déjà de ce mariage , en informa sa cousine ; c'est dans cette occasion que leur amour , qui s'étoit toujours déguisé sous le nom d'amitié , se déclara ; ils se dirent tout ce qu'une passion violente & sincere peut inspirer de plus tendre ; & Agathe , qui n'étoit point touchée comme son pere des dignités & des biens du Conseiller , assura à son cousin qu'elle ne consentiroit jamais à ce mariage , faisant fort peu de cas d'un rang qu'il

lui falloit acheter par le repos de toute sa vie. Son pere , qui étoit fort satisfait de Faustin , lui faisoit part de toutes les affaires ; il l'appella un jour en particulier , & après un long préambule où il lui exagéra les soins qu'il avoit pris de son éducation , & les autres obligations qu'il lui avoit , il lui dit qu'il vouloit lui donner une marque sensible de sa confiance & de son estime , en lui apprenant une chose , qui sans doute le réjouiroit beaucoup , puisqu'il s'agissoit du bonheur de sa cousine , qui alloit être mariée à un homme fort riche & d'une grande considération dans la Province ; qu'il avoit même déjà engagé sa parole , & qu'il espéroit d'en passer le contrat le lendemain. Faustin , cachant les secrets mouvemens de son cœur , représenta à son oncle qu'il devoit du moins en parler à Agathe : car enfin , quoiqu'elle fût fort soumise aux volontés de ses parens , il se rencontre quelquefois des antipathies dans l'humeur des personnes qu'on veut unir , qui ne

laissent pas de les rendre malheureuses toute leur vie. Le marchand approuva l'avis de son neveu , & se déterminà d'en parler le même jour à sa fille ; il lui dit que l'ayant toujours aimée avec tendresse , il avoit souhaité de lui procurer un établissement considérable , & qu'il avoit été assez heureux pour trouver un homme d'un grand mérite & d'une condition fort au-dessus de la sienne , qui lui avoit fait l'honneur de la lui demander en mariage. Agathe l'ayant écouté avec attention , lui répondit les larmes aux yeux qu'elle le supplioit de ne la marier pas si-tôt , & de la laisser encore quelque temps auprès de lui & auprès de sa mere , parce qu'elle sentoit bien qu'il lui seroit impossible de se résoudre à quitter des parens à qui elle avoit de si grandes obligations , pour suivre un mari qui la conduiroit dans une autre ville , & qui peut-être ne lui laisseroit pas la liberté de les voir aussi souvent qu'elle le voudroit. Son amour lui donnoit tant

d'éloquence , qu'elle persuada son pere , qui attribuant cette répugnance à l'amitié & au grand attachement qu'elle avoit pour lui , n'eut plus la force de lui en parler davantage. Il en fit part à sa femme , & admirant l'un & l'autre le bon naturel de leur fille , ils en verserent des larmes de joie. Agathe se fut bon gré de sa résistance , elle en rendit compte à son cousin , qui la remercia en des termes qui marquoient & son amour & sa reconnoissance ; elle y répondit avec beaucoup de tendresse , & ils se promirent de nouveau de s'aimer toute leur vie. Cependant le Conseiller étoit dans des impatiences extrêmes de voir la fin d'un mariage qu'il souhaitoit avec passion ; il se plaignit à son pere de ce retardement , & lui ayant représenté le tort que cela lui feroit dans le monde , lorsqu'on sauroit qu'un marchand avoit fait difficulté de lui donner sa fille , son pere , persuadé de ses raisons , alla voir les parens d'Agathe , & les pressa avec tant d'instance , qu'enfin ils lui

promirent de conclure ce mariage le lendemain. Le marchand qui craignoit d'être encore attendri par les discours & par les larmes de sa fille , s'avisa d'appeler son neveu. Faustin , lui dit-il , je suis résolu de ne différer pas davantage à marier Agathe , je viens même d'en donner ma parole au pere de celui que je lui ai destiné pour époux , & il ne s'agit plus que de l'obliger à m'obéir de bonne grace : je ne veux pas lui en parler moi-même , de peur de me mettre en colere , si elle résistoit à mes volontés : vous avez de l'esprit , & je ne doute pas que vous ne compreniez fort bien les grands avantages de cette affaire ; je l'ai examiné avec beaucoup de soin , & j'ai trouvé que c'étoit le plus grand bonheur qui pourroit arriver à votre cousine. Il faut que vous lui parliez , & que vous lui fassiez bien entendre tout ce que je viens de vous dire. Je suis assuré que si vous vous servez de toute votre adresse , vous n'aurez point de peine à lui persuader tout ce que je
viens

viens de vous dire ; je veux même avoir le plaisir d'entendre votre conversation. Il ne donna pas le temps à Faustin de répondre , ni de délibérer , car il fit appeler sa fille , & se cacha derriere une tapisserie , d'où il pouvoit voir leurs actions & entendre leurs discours. Jamais homme ne s'est trouvé plus embarrassé que le malheureux Faustin le fut en cette occasion. Cependant il fallut se résoudre à satisfaire son oncle , de peur qu'il ne l'éloignât de sa cousine pour toute sa vie. Voici à-peu-près les discours qu'il lui tint , qui étoient bien éloignés de ses véritables sentimens.

« Vous savez , ma çhere cousine ,
 » la soumission aveugle que les enfans
 » bien nés doivent avoir pour les vo-
 » lontés de leurs peres ; le vôtre vous a
 » toujours aimée avec tant de tendresse ,
 » qu'il semble que vous lui ayiez des
 » obligations particulieres , & vous se-
 » riez moins pardonnable qu'une autre ,
 » si vous vous opposiez aux choses qu'il
 » desire de vous. Cependant il se plaint

» que vous faites quelques difficultés à
» recevoir de sa main un mari qu'il a
» cru digne de vous par sa qualité, par
» son mérite & par ses biens. Vous êtes
» d'un sexe qui ne vous permet pas
» d'examiner le choix de vos parens,
» sans blesser votre pudeur. Mon oncle
» desire ce mariage avec empressement,
» il en a déjà donné sa parole, & vous
» ne sauriez plus le dédire sans lui faire
» un affront sensible : ainsi je vous en
» conjure, ma chere cousine, ne lui
» donnez pas ce chagrin, & laissez-vous
» conduire par un pere qui ne cherche
» que votre satisfaction. »,

Jamais il n'y eut de surprise pareille à celle d'Agathe, lorsqu'elle entendit tenir ce langage à son cousin; il lui passa dans ce moment mille choses par la tête, & s'imaginant qu'il aimoit peut-être ailleurs, puisqu'il lui conseilloit de se donner à un autre, cette pensée la toucha si vivement, qu'elle l'interrompit, & l'assura d'un ton tranquille qu'elle affectoit avec beaucoup de peine pour

se venger de lui , que puisqu'il le lui conseilloit , elle obéiroit à son pere , avouant qu'elle avoit eu tort de s'en défendre. Son dépit & sa colere , qui commençoient à la trahir , l'empêcherent d'en dire davantage. Elle se retira dans sa chambre , où elle s'abandonna sans contrainte à tous les mouvemens de son désespoir. Son pere sortit du lieu où il étoit caché , & embrassa Faustin avec des témoignages d'une grande reconnaissance ; il porra cette agréable nouvelle au Conseiller , & le présenta dès le lendemain à sa fille , qui le reçut assez froidement , & ne le regarda presque point ; mais le Conseiller attribuant la retenue de sa maitresse à sa pudeur , n'en fut point surpris : sa modestie augmenta son amour , & sa grande beauté l'impatience de le satisfaire. Il obtint par son crédit une dispense des bans , & le jour des noces fut fixé pour le Dimanche suivant.

Pendant que leurs parens & leurs amis se préparoient à de grandes réjouis-

sances , le malheureux Faustin étoit si accablé de voir que toutes choses se dispoſoient au bonheur de ſon rival , qu'il ne ſavoit plus quel parti prendre pour l'empêcher. Il voulut inutilement ſe juſtifier auprès de ſa couſine , en lui apprenant que ſon pere l'avoit forcé à lui tenir le diſcours qu'elle avoit entendu. Mais Agathe , qui ne pouvoit pas comprendre qu'il eût aucune bonne raiſon à lui dire , après lui avoir conſeillé ſi poſitivement de ſe donner à un autre , reſuſa de l'écouter , & évita ſa rencontre , étant réſolue de ſe venger de ſon ingratitude , quoiqu'il lui en coûtât le repos de toute ſa vie. Comme ils mangeoient enſemble , elle ne laiſſoit pas de jeter quelquefois les yeux ſur lui , mais elle les détournoit auſſi-tôt , parce qu'elle rencontroit toujours ceux de ſon amant , ce qui lui fit juger qu'il ſe repentoit peut-être de ce qu'il lui avoit dit : elle cachoit néanmoins ſes inquiétudes avec beaucoup de ſoin , & Faustin étoit au deſeſpoir de la trouver ſi tranquille ; ils

souffroient tous deux beaucoup ; cependant elle devoit être mariée le lendemain. Faustin , voyant que c'étoit un mal sans remede , entra dans la chambre de sa cousine , & lui apprit la tromperie que son oncle l'avoit contraint de lui faire , lorsqu'il lui avoit donné des conseils si contraires à son amour , & aux véritables sentimens de son cœur : elle n'eut pas de peine à le croire ; elle en fut vivement touchée , & elle se justifia à son tour : ils s'attendrirent tous deux ; mais ils étoient si étourdis , quand il leur revenoit dans l'esprit qu'ils seroient séparés le lendemain , qu'il ne leur seroit plus permis à l'avenir de s'aimer sans crime , qu'ils n'avoient pas la force de se rien dire. Ces tristes réflexions les affligeoient au-delà de tout ce qu'on pourroit imaginer. Agathe ayant été avertie que plusieurs Dames de la ville l'attendoient dans la chambre de sa mere , pour lui faire compliment sur son mariage , ils se séparèrent sans rien résoudre. Le jour si redoutable aux deux amans & si sou-

hité du Conseiller , étant venu , Faustin n'ayant pas le courage de voir sans mourir le pompeux appareil des noces , qui étoit pour lui mille fois plus lugubre que celui d'un enterrement , sortit de la maison de sa cousine , & se retira chez un de ses amis , qui étoit le seul à qui il avoit confié le secret de son amour. Marcel (c'est le nom de l'ami) voulut inutilement le consoler. Faustin lui déclara qu'il étoit résolu de s'en aller à la Rochelle , dans le dessein de s'y embarquer , & de chercher quelque pays fort éloigné , où il n'eût jamais la douleur d'apprendre des nouvelles du sien. Marcel lui dit de bonnes raisons pour le détourner de cette dernière résolution ; il approuva néanmoins son voyage de la Rochelle , espérant que le temps & l'absence guériroient sa passion. Ce fidele ami lui ayant donné toutes les choses dont il avoit besoin , il partit après l'avoir prié de rendre ce même jour une lettre de sa part à sa cousine. Marcel s'en acquitta fort fidèlement , & la rendit à

Agathe dans le temps qu'elle étoit en peine de Faustin , pour chercher ensemble quelque expédient , afin de différer au moins d'un seul jour ce cruel mariage. Elle se retira en particulier pour lire son billet , où elle trouva ces paroles :

L E T T R E

DE FAUSTIN A AGATHE.

*M*ON désespoir ne m'a laissé du jugement que pour me faire connoître que ma présence pourroit vous embarrasser ; & quoiqu'en vous perdant je n'aie rien à ménager , la passion que j'ai pour vous est si respectueuse , que j'aime mieux aller mourir loin de vous , que de vous fatiguer de mes malheurs : car enfin , puisque je vous perds , je n'aurai aucune peine à mourir : il me seroit impossible de vivre sans vous aimer ; ainsi il seroit inutile de vous opposer à ma perte , puisque je prévois que je ne pourrois jamais me ré-

soudre à vous voir entre les bras d'un autre sans me porter à quelque chose de funeste, & je veux éviter tout ce qui pourroit vous donner du chagrin. Quoi ! il ne me seroit plus permis de vous parler de mon amour sans blesser votre vertu ! Cette seule pensée me désespere. Mais je me tourmente inutilement, lorsque je me fais une image affreuse des maux que je ne ressentirai jamais : car je sens bien que je ne survivrai pas long-temps à votre mariage.

Agathe ne put achever de lire cette lettre sans verser un torrent de larmes ; elle se représenta le désespoir où elle seroit, lorsqu'elle ne verroit plus son cher cousin ; & prévoyant bien qu'elle ne pourroit jamais aimer son mari, après avoir donné son cœur à son cousin, qu'elle trouvoit si digne de ses affections, elle fut combattue de mille pensées différentes. Tantôt elle vouloit tout quitter pour suivre Faustin ; un moment après sa pudeur, & la crainte de s'atti-

rer la colere de son pere , lui faisoient désapprouver ce qu'elle venoit de résoudre ; mais quand elle considéroit qu'elle alloit épouser un autre homme que son amant , & renoncer en même-temps à l'espérance de le posséder jamais , son amour prenoit le dessus de tous ces mouvemens , & toutes les autres raisons lui paroissoient foibles & de peu de conséquence , & quoiqu'elle se fît une idée effroyable des persécutions qu'elle devoit attendre de son pere , appuyé du crédit du Conseiller , elle trouvoit bien plus de consolation à penser qu'elle mourroit avec son cousin , s'il étoit nécessaire , qu'à se résoudre à vivre sans lui. Après cette dernière réflexion , elle n'écouta plus ni crainte , ni devoir , ni bienséance , ni rien de tout ce qui s'opposoit à son dessein , & s'abandonnant à son amour , elle se dépouilla des habits magnifiques dont elle étoit vêtue ce jour-là , & ayant pris toutes les pier-ries que son pere lui avoit données pour se parer , elle sortit enveloppée

d'une cape, par une porte de derriere, & s'en alla chez Marcel, espérant d'y trouver encore son cousin. Marcel lui apprit qu'il étoit parti, & Agathe lui dit qu'elle vouloit absolument le suivre. Mais Marcel lui ayant fait connoître qu'elle seroit infailliblement arrêtée en chemin par ses parens, elle consentit qu'il la menât chez une de ses tantes, où il l'assura qu'elle pourroit demeurer en sûreté, & que personne n'auroit connoissance de sa retraite; il lui promit même de faire revenir secretement son cousin, & d'écrire incessamment à Rome, afin d'obtenir une dispense pour le mariage.

Cependant tout étoit en confusion chez le pere d'Agathe; la compagnie étoit nombreuse, & chacun se tourmentoit à trouver la mariée, ou du moins celle qui devoit l'être: son pere en étoit dans une colere qu'il seroit difficile d'exprimer, & son prétendu mari faisoit une fort désagréable figure, au milieu de tant de personnes qu'il

avoit priées à ses noces. Toute la nuit se passa à prendre des soins inutiles pour découvrir ce qu'elle étoit devenue ; mais lorsqu'on s'apperçut le lendemain que son cousin ne paroissoit pas , personne ne douta qu'ils ne fussent ensemble. Le pere d'Agathe ne respiroit que vengeance ; tous les supplices les plus cruels lui sembloient trop doux pour punir l'ingratitude & l'insolence de son neveu. Le Conseiller étoit si offensé de cette injure , qu'il se joignit au marchand pour tirer raison de cet enlèvement , qu'il appelloit déjà rapt , & écrivit en plusieurs endroits contre ce prétendu ravisseur. Faustin , qui continuoit son voyage , accablé de douleurs , fut arrêté à Nantes , & se trouva chargé de fers , avant qu'on lui eût appris son crime. On lui demanda des nouvelles de sa cousine , & le nom du Conseiller ayant été mêlé dans les demandes qu'on lui faisoit , il ne répondit que par des soupirs : il lui échappa même des larmes , ce qui fit juger qu'il se repentoit

de son crime. On voulut savoir de lui ce qu'étoit devenue Agathe ; mais il fut impossible de lui arracher une parole , parce qu'il étoit prévenu qu'on lui faisoit cette insulte par ordre du Conseiller , pour le punir de ce qu'il aimoit sa cousine. Agathe étant informée par Marcel des persécutions qu'on faisoit à son cousin pour l'amour d'elle , en fut sensiblement affligée. Cet ami fidele lui conseilla d'entrer dans un Couvent , & de faire déclarer à son pere qu'elle vouloit être Religieuse , & que son cousin n'avoit aucune part à la résolution qu'elle en avoit prise. Agathe , ayant suivi l'avis de Marcel , surprit tout le monde ; son pere & le Conseiller y furent trompés les premiers , & n'oublierent rien pour la faire changer de résolution. Faustin fut mis en liberté par les soins de son ami , qui lui fit savoir ce qui se passoit à Saint-Malo , sans néanmoins lui apprendre qu'il eût quelque part à la feinte résolution de sa cousine , de peur que les lettres ne fussent surprises. Ces nouvelles

nouvelles l'étonnerent , & il eut quelque consolation d'apprendre qu'Agathe lui avoit toujours été fidelle , quoiqu'étant Religieuse , elle ne fût pas moins perdue pour lui ; mais faisant réflexion qu'il étoit la cause qu'elle renonçoit au monde , & prévoyant bien qu'elle seroit malheureuse toute sa vie , puisque son désespoir l'obligeoit à prendre ce parti , sa reconnoissance lui reprocha les malheurs où sa cousine seroit exposée pour l'amour de lui , & il aima encore mieux la voir entre les bras de son rival , que dans un Couvent par désespoir. Toutes ces réflexions le firent résoudre à retourner à Saint - Malo , pour contribuer de tout son pouvoir à la retirer de ce Couvent : il étoit prêt à partir , lorsque Marcel arriva à Nantes , qui lui apprit les nouvelles obligations qu'il avoit à sa maitresse , & après lui avoir montré la dispense qu'il venoit de recevoir de Rome , il lui dit qu'il avoit accompagné Agathe dans un château , à deux lieues de là , où elle

l'attendoit avec impatience pour l'épouser. Faustin sentit dans cette occasion tous les mouvemens de joie que tant de bonnes nouvelles à la fois peuvent causer à un homme fort amoureux ; il embrassa son fidele ami avec des témoignages d'une reconnoissance parfaite. Son impatience & le plaisir qu'il se faisoit par avance de penser qu'il alloit revoir sa chere maitresse , & s'unir avec elle par les liens éternels , ne lui permirent pas de faire de longs raisonnemens avec son ami ; ils partirent sur l'heure , & arriverent peu de temps après dans le château où Agathe les attendoit. Jamais entrevue n'a été si tendre que celle de nos deux amans. Un bon Prêtre , que Marcel avoit gagné , les épousa le même jour , sans aucune cérémonie. Il y a apparence qu'ils profiterent des libertés du mariage , mais ces douceurs furent bientôt mêlées de mille chagrins. Le pere d'Agathe ayant été informé de leur mariage , les poursuivit avec des rigueurs

qu'on auroit peine à croire. Le Conseiller l'appuya de son crédit, & le pauvre Faustin fut mis en prison une seconde fois; l'affaire fut poursuivie avec beaucoup d'animosité; le Conseiller employa tous ses amis, & le marchand n'y épargna aucune dépense. Agathe cependant sollicitoit ses Juges avec beaucoup d'assiduité. Elle vendit ses pierreries pour fournir aux frais du procès. Tous ces soins n'empêcherent pas qu'après une longue poursuite, elle ne fût avertie que l'affaire tournoit fort mal pour son mari. Les Juges, touchés de ses larmes, différoient toujours à prononcer un arrêt sévère, qui étoit pourtant fondé sur les loix du Royaume. Agathe, voyant que la Justice lui étoit contraire, se flatta que la nature lui seroit peut-être plus favorable; & quelque risque qu'il y eût pour elle à se présenter devant son pere, elle se détermina dans cette extrémité à l'aller chercher dans l'hôtellerie où il étoit, & à se jeter à ses pieds, pour lui demander

la grace de son mari ; elle arriva à la porte de sa chambre , mais elle n'eut pas le courage d'y entrer. Ayant aperçu dans ce temps-là un homme d'une mine vénérable qui étoit dans une chambre voisine de celle de son pere , elle s'approcha de lui , & après lui avoir appris ses malheurs en peu de paroles , elle le conjura d'aller dans la chambre de son pere incontinent après qu'elle y seroit entrée , afin de l'aider à obtenir ce qu'elle demandoit , ou du moins pour détourner les funestes effets de sa colere. Cet inconnu la consola autant qu'il put , & lui promit de se tenir à la porte de la chambre , & d'y entrer lorsqu'il seroit temps. Agathe , se confiant à ce secours , se jeta aux pieds de son pere , qui la repoussa d'abord assez rudement : alors l'inconnu entra , & reconnoissant son propre frere dans la personne de ce pere impitoyable , il ne lui donna pas le temps de suivre les mouvemens de sa fureur , car il se fit connoître à lui pour le pere de Faustin ;

ce qui le troubla tellement qu'il demeura immobile & interdit. Son frere lui apprit en peu de paroles que la fortune lui avoit été plus favorable aux Indes que dans son pays , ce qui ne fit qu'augmenter la confusion du pere d'Agathe. Enfin il demanda pardon à son frere , il embrassa sa fille , & jamais on n'a passé en si peu de temps d'un grand emportement à une joie extrême. Agathe accourut à la prison , pour porter ces agréables nouvelles à son mari , dans le temps que les deux freres alloient demander sa liberté , qu'il reçut avec d'autant plus de joie qu'on lui avoit déjà fait craindre un honteux supplice.



CHAPITRE LXXX.

Où il est parlé de Verville & de Saldagne.

RAGOTIN ayant achevé de lire la nouvelle, se retira, & Destin se préparoit à le suivre, quand une servante l'avertit qu'on le demandoit à la porte : il sortit aussi-tôt, & trouva un homme qu'il reconnut pour le même valet de Verville, qui l'avoit aidé à tromper les valets de Saldagne, lorsqu'ils conduisoient la l'Etoile à une terre de leur Maître. Il l'envoyoit pour l'avertir qu'un Gentilhomme du Perche, nommé la Guyardiere, avoit demandé la protection & le secours de Saldagne, pour enlever la l'Etoile qu'il vouloit épouser, & que Saldagne lui avoit promis de le servir ; il lui apprit encore qu'ils devoient l'enlever ce même soir, lorsqu'elle reviendrait de jouer la comédie ;

que Verville ne laisseroit pas d'y apporter tous les obstacles qu'il pourroit pour les en détourner ; mais qu'il avoit jugé à propos de l'en faire avertir , afin que de son côté il prît quelques mesures pour empêcher leur mauvais dessein. Le valet s'en retourna après lui avoir appris plusieurs autres circonstances , & Destin , rêvant à ce qu'il venoit d'entendre , entra une seconde fois dans la chambre de la l'Etoile , qui s'aperçut aisément de son inquiétude , & le pria avec instance de lui en apprendre le sujet. Le Comédien étoit trop en colere pour pouvoir se déguiser ; il lui fit part , en présence d'Inézilla , de l'avis qu'on venoit de lui donner , & de la résolution où il étoit de prévenir Saldagne , de l'aller chercher jusques dans sa maison , & même de périr ou de la délivrer de ce cruel persécuteur. La l'Etoile , effrayée de ce discours , le conjura de trouver quelque'autre expédient moins dangereux , & de ne pas l'abandonner dans un temps où elle avoit tant besoin

de lui. Le Comédien , animé contre Saldagne & attendri par les larmes de sa maitresse , étoit fort embarrassé , prévoyant bien qu'il lui seroit difficile de la défendre contre un si puissant ennemi , lorsqu'Inézilla , qui avoit une présence d'esprit admirable , s'avisa de leur dire que s'ils vouloient suivre ses conseils , ils tromperoient ces ravisseurs avec adresse : Il faut , dit-elle , en s'adressant à la l'Etoile , que ma servante maure , qui est à-peu-près de votre taille , s'habille de vos habits ordinaires. La Guyardiere , qui vous les a vus porter souvent , la voyant masquée , y sera trompé ; Angélique , qui la suivra au retour de la comédie , lui fera juger que c'est vous qu'elle accompagne , & je vous réponds que ma servante ne me refusera pas de faire le personnage que je voudrai , & même de se laisser enlever sans dire mot. La l'Etoile approuva fort la proposition d'Inézilla. Destin n'en fut pas tout-à-fait si content , il leur promit néanmoins de ne pas s'y opposer.

Inézilla sortit pour y disposer la servante, qui s'engagea à tout ce qu'on voulut; elle étoit assez laide pour s'exposer à toutes sortes de risques, sans rien hasarder. Après la comédie, la l'Etoile ne quitta point ses habits de théâtre, & fit habiller la maure de ceux qu'elle portoit d'ordinaire; Angélique accompagna sans masque la servante masquée.

Le Lecteur s'attend ici à voir arriver Saldagne & la Guyardiere, qui enlèveront la dame de Guinée; rien moins que cela, ils ne parurent ni l'un ni l'autre. Mais Ragotin, qui ne perdoit point d'occasion de rendre service aux Dames, ayant rencontré par hasard la fausse l'Etoile & la véritable Angélique, leur donna la main malgré qu'elles en eussent, & s'appercevant qu'elles avoient quelque chagrin, il voulut inutilement en pénétrer la cause. Angélique lui en donna quelque mauvaise raison pour s'en défaire; mais Ragotin, voyant que la l'Etoile ne se démasquoit pas,

ni ne disoit rien , quoiqu'ils fussent arrivés dans sa chambre , où Inézilla les attendoit , ce silence augmenta la curiosité du petit homme. Destin , qui entra dans ce moment , parla en particulier à Inézilla , & lui apprit que Ver-ville venoit de lui mander qu'il avoit enfin détourné Saldagne d'exécuter le beau projet qu'il avoit fait avec la Guyardiere. Inézilla ne put s'empêcher de le dire à Angélique , sans que Ragotin l'entendît. Le petit homme voyant que tout le monde se parloit à l'oreille , enrageoit de n'être point du secret. Inézilla , qui s'en apperçut , feignit de lui en faire confidence , & l'assura qu'il étoit arrivé le plus grand malheur du monde à la pauvre l'Etoile. Ragotin , qui se faisoit honneur de s'intéresser beaucoup aux affaires de la Comédienne , conjura l'Espagnole de l'en informer. Alors elle lui apprit d'un ton fort composé , & avec un visage fort triste , que cette pauvre fille avoit demandé à Ferdinando d'une eau admirable qu'il

avoit pour empêcher le hâle , & que son coquin de valet , au lieu de lui donner la bouteille que lui Ferdinando avoit préparée , lui avoit apporté d'une eau diabolique qui rendoit le visage noir comme du jais. Le petit homme en témoigna beaucoup de chagrin , & s'étant approché de la l'Etoile pour la consoler , il la supplia de lui laisser voir son visage ; la maure ne répondit jamais une parole : mais Inézilla fit semblant de la prier de lui donner cette satisfaction ; & lui ayant presque arraché son masque avec une violence affectée , il lui laissa voir la moitié de son visage , dont le crédule Ragotin demeura si surpris , qu'on m'a assuré que cela seul l'avoit entièrement guéri de sa passion.

F I N.

T A B L E
D E L A
QUATRIEME PARTIE
DU ROMAN COMIQUE.

- CHAP. LVII. *R*ETOUR de Verville ,
accompagné de Monsieur de la Ga-
rouffiere. Mariages des Comédiens &
des Comédiennes , & autres aventures
de Ragotin , Page 1
- LVIII. Histoire des deux Jalouses , 13
- LIX. Histoire de la capricieuse Amante ,
26
- LX. Désespoir de Ragotin , & fin du
Roman Comique , 42
- LXI. Qu'on n'aura point de plaisir à
lire si on n'a lu les volumes précédens ,
52
- LXII. L'Opérateur persuade à Ragotin
qu'il a des secrets merveilleux , 57

T A B L E. 229

LXIII. Ragotin fait présent d'un mulet à l'Opérateur ,	63
LXIV. Le singe en cornette ,	69
LXV. Comment le Poète fut délivré de la fureur du singe ,	76
LXVI. La Paysanne de Frescati, Nou- velle ,	82
LXVII. Qui traite d'une nouvelle ma- tiere ,	110
LXVIII. Comment la Guyardiere tomba dans un égout ,	116
LXIX. Ragotin invisible ,	120
LXX. Le malheureux succès de la che- mise enchantée ,	123
LXXI. L'arrivée du Doyen de Mont- fort dans l'hôtellerie , & autres choses dignes d'être lues par ceux qui n'au- ront rien de mieux à faire ,	129
LXXII. Frayeur du Doyen , qui voit en- lever son valet en l'air ,	132
LXXIII. Histoire d'Inézilla ,	138
LXXIV. Comment l'histoire d'Inézilla fut interrompue ,	156
LXXV. Qui pourra bien ennuyer ,	162
LXXVI. Suite de l'histoire d'Inézilla ,	165

LXXVII. <i>Qui traite de la passion de la</i> <i>Guyardiere pour la l'Etoile ,</i>	184
LXXVIII. <i>Retour de Ragotin au Mans ,</i>	189
LXXIX. <i>La fidelle Bretonne. Nouvelle ,</i>	194
LXXX. <i>Où il est parlé de Verville &</i> <i>de Saldagne ,</i>	212

Fin de la Table de la quatrieme &
derniere Partie.



1
a
4
3
9
3
4
3
t